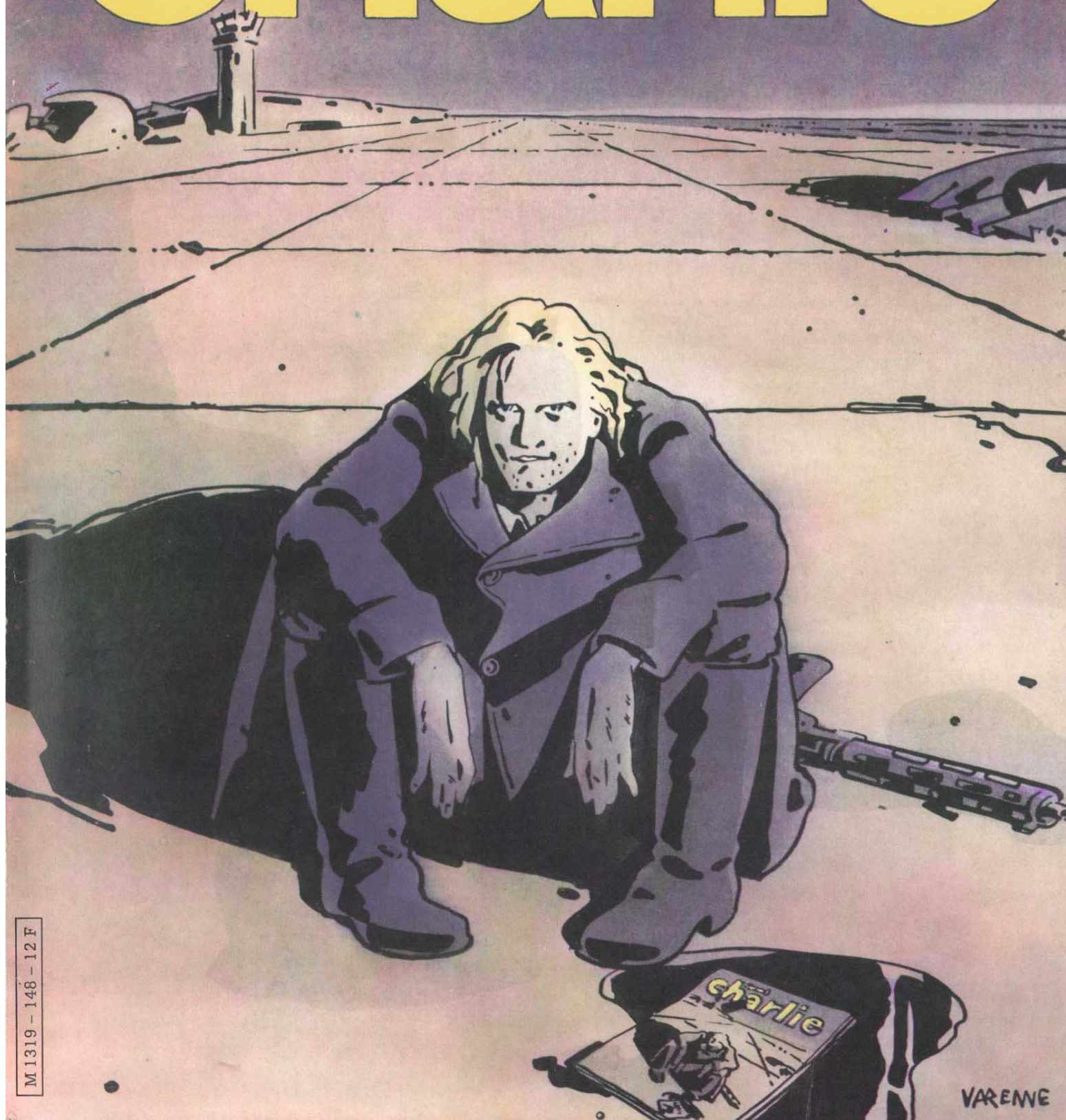


mensuel charlie

Mai 81 - n° 148 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95



M 1319 - 148 - 12 F

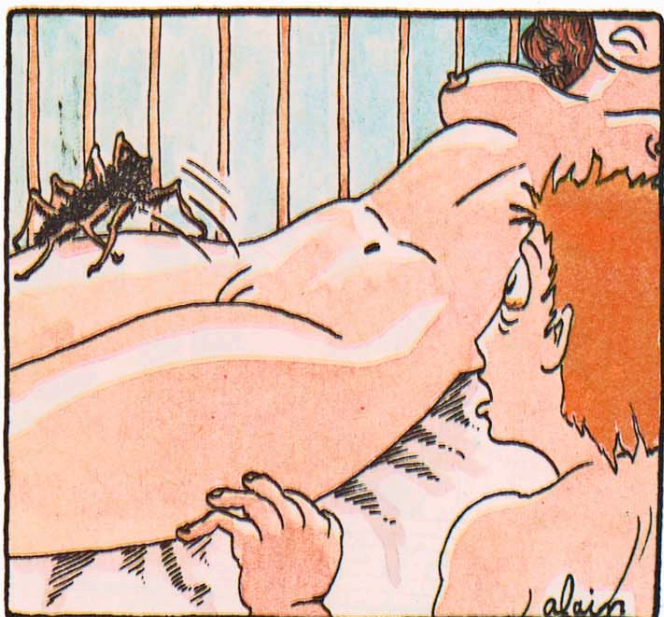
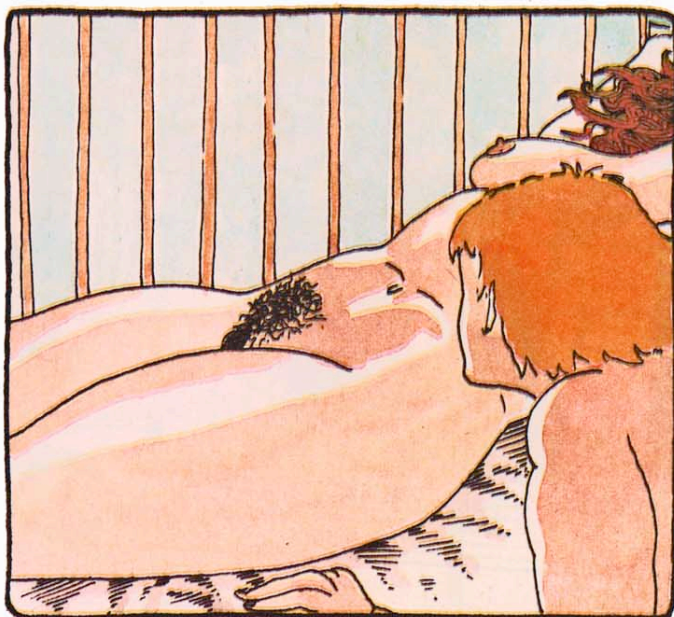
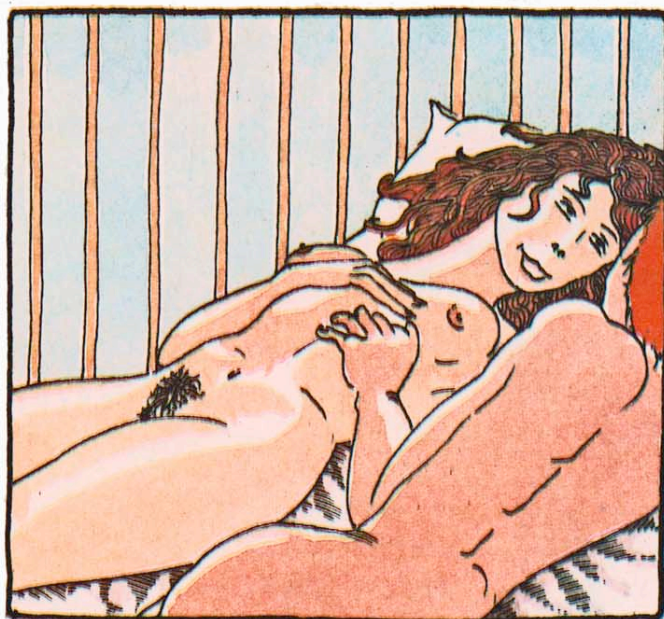
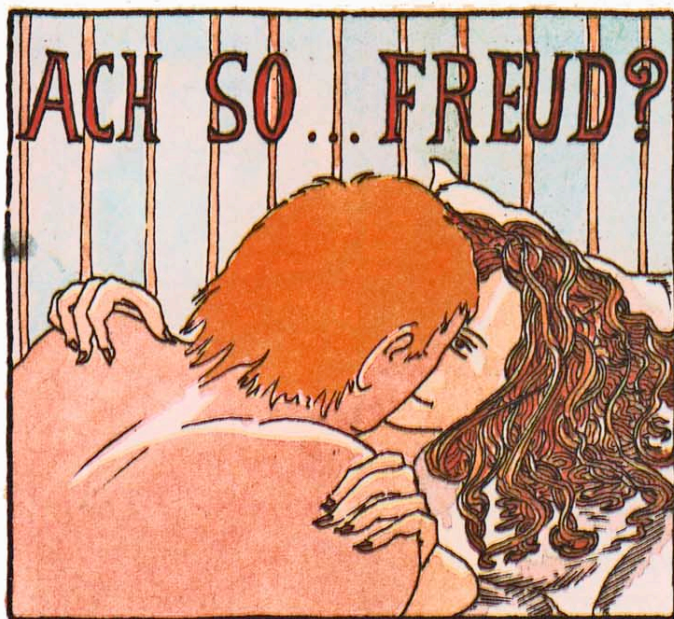
VARENE



PALL MALL FILTRE
American tobacco Company.

6 VIE ET MORT
 8 WHAT'S UP DOC ?
 10 Ricardo Mosner
 12 DOMMAGES DE GUERRE
 14 Pichon
 16 POLARS
 19 Varenne
 30 Jeanne Folly
 32 RUE DE LA HONTE
 37 LE POLAR DE RENARD
 42 Schlingo
 46 Alex Barbier
 57 MADE IN U.S.A.
 60 Poussin

63 Rousseau
 66 Cathy Millet
 67 L'ASPEROUSE
 77 FOSDYKE SAGA
 78 Tomi Ungerer
 79 Hugot
 84 Andrevon
 86 VIE DES CAFÉS
 88 FOUTEURS DE MERDE
 90 NOURRITURES BIZARRES
 92 Aloys
 96 DICO B.D.
 98 COLLECTIONNEURS
 99 Zorin



5 minutes pour faire un éditorial, tandis que les dessinateurs, chroniqueurs et scénaristes se bousculent dans la rue des Trois Portes, quelle vie.

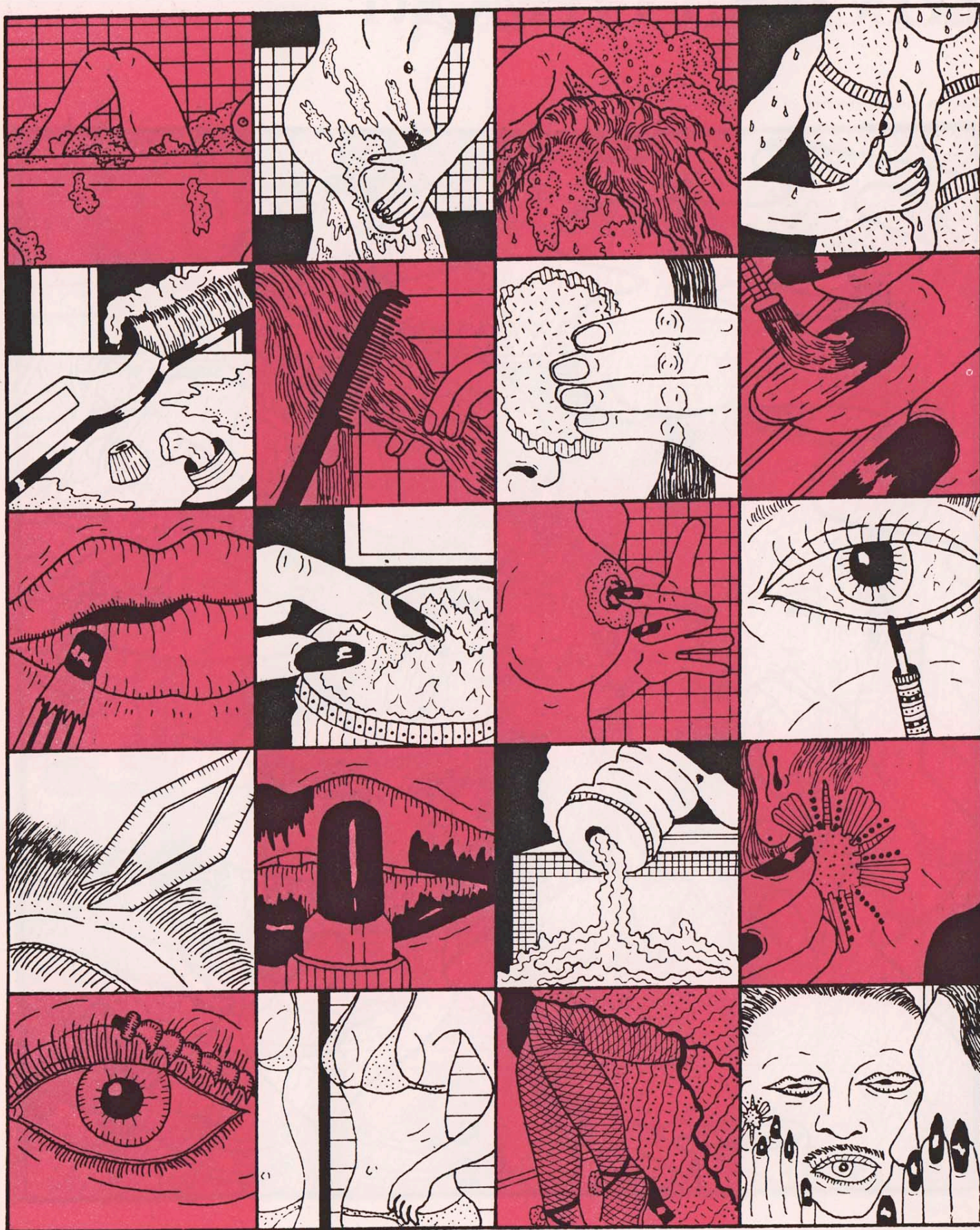
Ce mois-ci, exceptionnellement, pas un débutant du siècle. C'était bel et bien prévu, publier des débutants est d'une importance vitale, mais la personne doit attendre le numéro prochain : Mai est bouclé ! Et comment : les frères Varenne commencent une nouvelle aventure, Frédéric Mercier met en carte la rue de

la Honte, comme Hyppolite Romain vous raconte tout sur l'Ennui Parisien. L'Histoire de l'Asperouse commence à bien démarrer, vous comprenez maintenant pourquoi je l'ai acceptée. Je n'ai pas honte. Une très belle page Blitzo Schwartzo de Zorin qui a aussi fait les titres des rubriques. (dans le numéro précédent c'était F. Mercier, en juin ce sera encore un autre, etc. etc.). Et comme toujours l'infatigable équipe "CHARLIE" pour laquelle la plupart d'entre vous a acheté ce numéro :

Schlingo, Hugot, Poussin, Cathy Millet (ah !), Dominique Rousseau, Polar du Renard. Pour l'été on vous prépare une surprise. En attendant, le numéro de juin sera encore mieux que celui-ci, je ne comprends pas comment c'est possible. *(Alb)*

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Willem
 Rédactrice en chef adjointe : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michèle Colibert.
 Éditions du Square.
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois Portes,
 75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 120 F.
 Étranger (bateau) : 138 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 2^e trimestre 1981
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Promotion/publicité :
 Thierry Souccar
 Tél. : 747.11.65

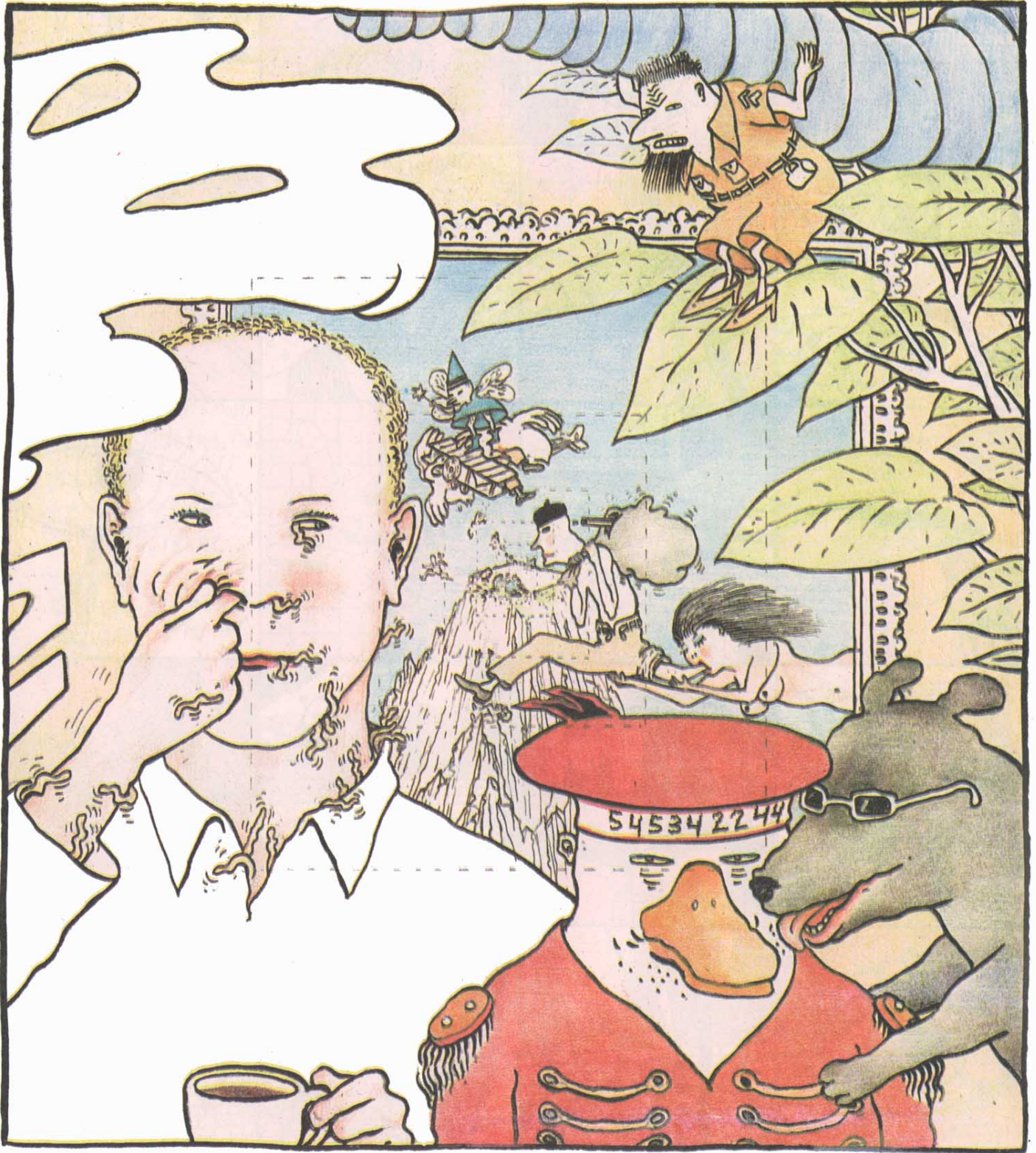




SCOTT NEARY

LA VIE ET LA MORT

Suite du numéro précédent



JOOST ROELOFSZ



(à suivre)



comme ça. J'en ai fait 100, j'en ai fait 1 000, après, je ne compte plus. Mais je n'en fais plus en ce moment, je vais vous dire pourquoi : un jour, j'ai ouvert la télé, sur une chaîne il y avait un dessin animé, et c'était moi. J'ai dit oh merde, et j'ai mis l'autre chaîne qui passait un autre D.A. et c'était encore ma voix, alors j'ai coupé la télé en me disant « bon, ça va ». Et puis il y a peut-être aussi des gens qui n'aiment pas entendre ma voix ; il y en a qui adorent, mais il y en a qui disent : « Ah, merde, encore lui ! » Heureuse-

tu vois, ton pépé, c'est lui qui doublait Bugs Bunny et Woody Woodpecker. »

A propos de Bugs Bunny, j'ai une petite anecdote. Pour le premier film que j'ai doublé, on m'a amené des carottes sur le plateau... Et j'ai fait crrroc croc croc avec les carottes, et je me suis étouffé ! Alors j'ai trouvé un truc : je croquais des sucres... Comme je faisais huit films dans la journée, je mangeais à peu près une dizaine de sucres, et le soir j'étais

WHAT'S UP, DOC ?

VERSION FRANÇAISE

Il y a deux mois de ça, on vous causait de Clarence Nash, la voix de Donald Duck. Du coup, on a eu envie d'interviewer un de ceux qui, en France, doublent les dessins animés. On a choisi Guy Pierauld. Son nom ne vous dit peut-être rien, mais vous reconnaîtrez à coup sûr sa voix nasillarde et fêlée. Impossible d'y échapper : Guy Pierauld a prêté son organe éraillé à Bugs Bunny, Woody Woodpecker, Boo-boo dans *Yogi l'ours*, Diabolo et Satanas, Zappi-toutou, Kiri-le-clown et Ratibus. Il a doublé Woody Allen, dans *Take the money and run* (Prends l'oseille et tire-toi), Don Adams dans *Max-la-Menace*, Ray Bot-toms dans *On n'achève bien les chevaux* et *l'Aventure du Poséidon*. Nous avons rencontré Guy Pierauld dans un café du côté de l'Opéra : un petit monsieur quinquagénaire et grisonnant, les yeux noyés derrière de grosses lunettes de myope, cravate en tricot, costard chocolat et chemise vert sapin.

Comment devient-on doubleur de voix de dessin animé ?

Oh, c'est par hasard. Un jour, un directeur de doublage avait besoin de gars pour faire une série de D.A. : *Yogi l'ours*. Un copain a dit à ce directeur : « Je connais quelqu'un qui a une voix particulière », et voilà, pour moi ça a commencé



Bugs Bunny

ment, d'ailleurs ; c'est ça, la démocratie !

Je ne suis pas le seul, il y a quelques rois du D.A. J'ai été un roi du D.A. Roger Carrel en fait également, c'est lui qui fait la grenouille des Muppets. Gérard Hernandez en fait beaucoup, Pierre Tornade un peu, Pierre Trabaud fait Daffy, Arlette Thomas fait Titi... Il y a même un gars de la Comédie-Française, Georges Aminel... Mais ce que je dis là n'est pas péjoratif pour lui, le dessin animé est aussi valable qu'un Molière...

Moi, j'ai fait deux personnages marquants, c'est ma légion d'honneur, je le raconterai à mes petits-enfants quand je serai vieux, je leur dirai : « Ben,

écœuré... Après, je me suis rationné : je ne mangeais plus que des moitiés de sucre.

Et avant de doubler tes dessins animés ?

Pfff... j'suis vieux... J'ai commencé par le théâtre, comme tout le monde. J'ai joué des classiques. Je suis ce qu'on appelle un valet de comédie. J'ai joué tous les valets de Molière, Marivaux... J'ai fait un peu de cinéma. Mais vous savez, je suis un gars qui n'a jamais tiré un cordon de sonnette. Je suis comme un petit bateau de papier dans le ruisseau... Y'a de la flotte, il avance ; y'en a pas, il reste, il sèche, pour repartir après. Comme je dis, c'est un merveilleux métier de con...

Vous devez être très demandé, dans le domaine de la post-synchro ?

Non, non, je ne suis pas demandé du tout en ce moment... J'ai des différends avec certaines personnes que je ne nommerai pas, qui m'ont barré parce qu'elles en avaient assez d'entendre ma voix. Moi aussi j'en avais assez. Mais de là à me barrer entièrement...

Vous avez doublé Woody Allen ?

Oui, j'ai doublé le premier. Mais nous n'avons aucun droit sur les personnages que nous doublons. Un autre a doublé Woody Allen, moi je n'ai rien à dire. Je crois que j'ai des droits sur les D.A. parce que c'est une création vocale... Michel Roux, par exemple, double Tony Curtis, et il est le seul. John Wayne



était doublé par trois ou quatre gars... Don Adams (Max-la-Menace) a tenu à ce que je le double pour un long-métrage. Là, c'est le spectateur qui parle, je trouve que quand il y a une voix sur quelqu'un, qu'on la lui laisse... Si elle est bonne, bien sûr.

- Comment se passe une séance de synchro ? Vous voyez le film avant ?

Ça dépend... Si vous avez le premier rôle, vous pouvez voir le film. Mais ce n'est pas fatal. Vous arrivez, et le plus souvent on vous passe des boucles d'une minute, des petites séquences. Vous voyez l'image, et le texte qui défile dessous. On vous passe d'abord le son original, puis on vous le coupe, vous lisez et on enregistre. Et là, il ne faut pas recommencer trois fois, parce qu'au bout de trois fois on dit : « Qui c'est, celui-là ? » Et vous êtes rayé, parce qu'à la synchro il faut aller vite. Pour un long métrage d'une heure et demie, il faut cinq jours. Ça varie aussi selon la qualité des films. Parfois les metteurs en scène désirent assister au doublage de leur film, alors ça dure dix, quinze jours. Ça dépend de l'argent qu'ils ont. (Il nous offre des cigarettes... Nous refusons. Il se penche sur le micro :) « Ils ne fument pas tous les deux ! Y'a que moi qui fume, c'est pour ça qu'il y a un temps d'arrêt ! Alors, mesdames, messieurs, vous allez entendre le briquet - clic -, et c'est moi qui tousse. Teuh, teuh. Ça, c'est les poumons à Pierauld. »

Il m'arrive par exemple d'aller doubler dix bouches. Une vingtaine de répliques. Alors j'arrive et demande : « Qu'est-ce que c'est ? », « Avec qui ? », « Comment il s'appelle », « Mon personnage, c'est quoi ? » Quand on a l'habitude, on se rend compte tout de suite, rien qu'à la tête de l'acteur. Mais

souvent on ne voit pas les boucles dans la continuité, on commence parfois par la dernière, alors on n'a pas la progression de l'action. C'est à la synchro qu'il y a le plus de vrais professionnels. Ça ne pardonne pas. Il faut non seulement être acteur, se mettre dans la peau du personnage qui est sur l'écran, mais il faut aussi la technique de la bande qui défile. Exprimer les sentiments qu'a voulu exprimer l'acteur et le dire en même temps que lui. Alors là, il y a moins de professionnels. Parce que mon concierge (j'en ai pas), mais mon concierge pourrait faire du cinéma... N'importe qui fait du cinéma, bien dirigé...

Quelle différence y a-t-il, pour vous, à doubler un personnage de dessin animé et un acteur ?

Ah, c'est extraordinaire... Par exemple, j'ai fait la voix de Kiri-le-Clown. C'était une marionnette animée. Je l'ai eue pendant une heure dans les mains avant de lui mettre une voix. J'ai discuté avec le créateur de ce personnage, Jean Image, et je lui ai dit : « Il a un regard tendre et rêveur, et puis il a ce sourire, alors il faut lui donner une voix rêveuse et souriante. » Ensuite, il m'a amené un chat : Ratibus. C'était un chat de gouttière, alors je lui ai donné une voix de titi parisien. Et finalement, Ratibus a pris plus d'importance que Kiri-le-Clown. Vocalement, ça marquait plus. Il est plus difficile de faire des personnages charmants que des personnages forts. Mais c'est plus difficile de doubler les D.A., car les ouvertures des bouches ne sont pas les mêmes que celles des acteurs. Il y a des barres, des U, des I, des O, ça fait quatre mouvements. Il faut mettre le texte dessus, alors on remplit. Je suis personnellement plus à l'aise dans le des-

sin animé. Je remplis tout. Le gars fait « o », je fais quelque chose dessus. En tant que spectateur, je préfère Bugs Bunny, les histoires sont mieux foutues que celles de Woody Woodpecker.

- Y a-t-il des langues plus difficiles à doubler ?

Moi, je trouve difficile de doubler le japonais... D'autant plus difficile qu'on nous demande non pas de prendre l'accent japonais, mais d'avoir les intonations un peu rondes des Japonais. J'ai aussi doublé un film chinois. Là, c'est plus facile; le directeur du doublage m'avait demandé : « Est-ce que vous doublez aussi les Chinois du Sud ? » « Ah, bon, parce que celui-là, c'était un Chinois du Nord » ?

- Et votre voix, elle a toujours été éraillée comme ça ?

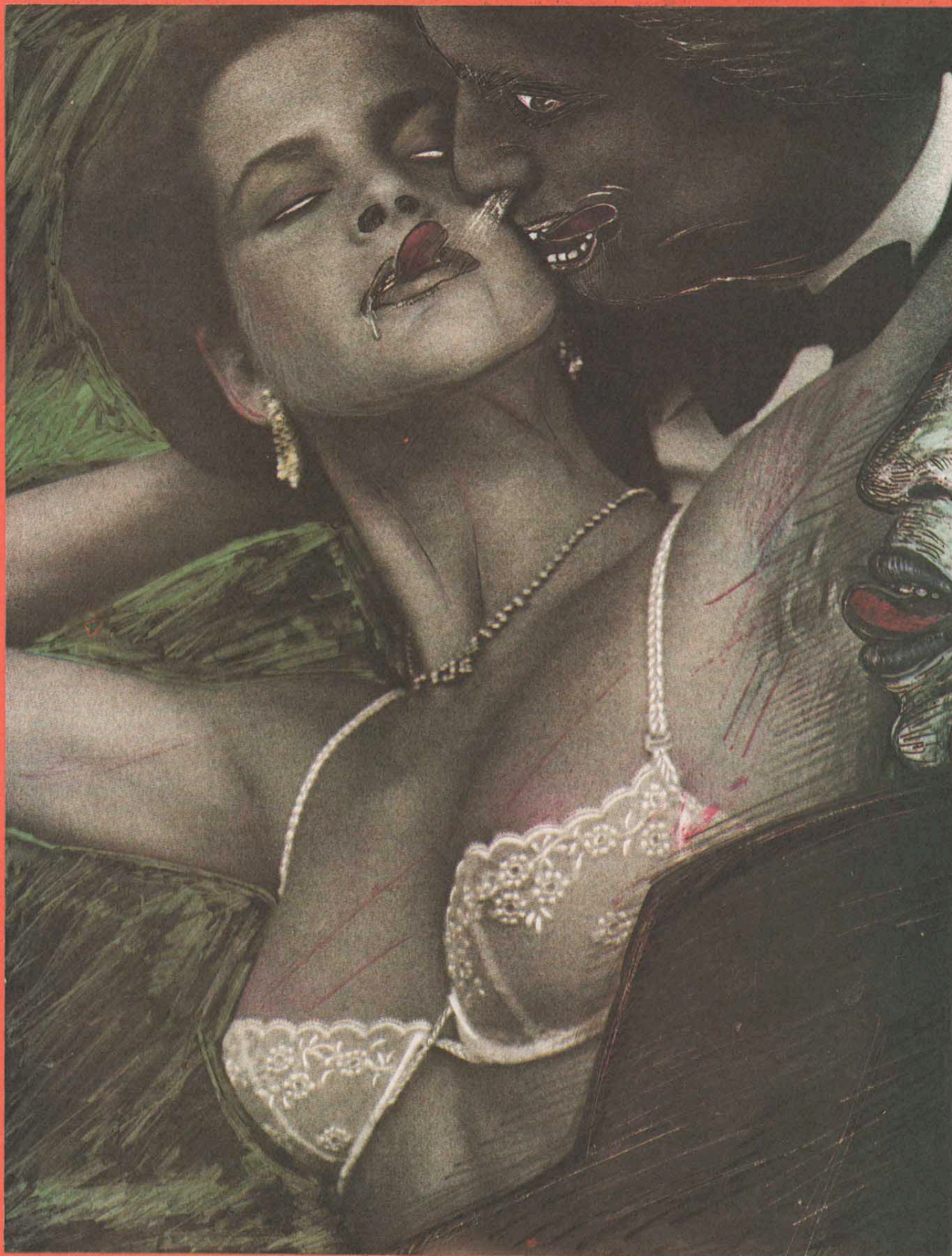
Ah là là... ça remonte presque à 1914-1918 ! Je me la suis cassée. J'étais enrroué, et j'ai forcé, ça s'est détérioré. Comme je jouais, c'était difficile de me faire soigner. J'ai eu un congé pour ne pas ouvrir la bouche pendant trois semaines ! C'était dur ! !! Trois semaines sans dire même merde ! !! Après, j'ai eu un professeur qui m'a dit : « Vous voulez faire ce métier avec la voix que vous avez ? » Et il a vu dans mon œil que j'allais l'étrangler. Alors il m'a dit : « Ecoutez, pour votre voix, le seul truc, c'est que vous la placiez là où elle vous gêne le moins. » Alors j'ai essayé de faire une qualité d'un défaut...

Interview recueillie par Rivoire et Carret



Woody Woodpecker





Moser

CHEZ MARTHA était le rendez-vous des initiés de ma flottille. C'était un petit café situé à l'écart. Presque dissimulé derrière un hangar à bateaux qui bordait un bassin en voie de désaffectation. Le fait d'exister sur l'autre berge, aussi, accentuait sa clandestinité. La patronne, qui ne s'appellait pas Martha mais Victorine, était une femme très grande, belle. Elle devait avoir entre trente-cinq et quarante-cinq ans (1). Matelots et quartiers-maitres étaient ses seuls clients, ses chéris, avec quelques professionnels de la pêche hauturière.

menait au loin son regard bleu tendre, la splendide créature laissait descendre l'exquise consommation sous nos yeux médusés, rarement blasés. Et, le portant à ses lèvres, le vidait d'un trait cependant que, dans nos hurlements enthousiastes, le silence enfin se déchirait. Le verre posé, elle reposait la jambe, et, callipyge, ondulait dans le sanctuaire pour regagner sa chaise, son bar. Après ça, les gars éclusaient ferme ! Mais « ça », c'était pour les canots de 22 h (5), car pour ceux qui ne rentraient à bord qu'à minuit, Victorine connaissait

une méchante nuit à me demander si je n'allais pas le lendemain glisser, dérapier, me tordre et faire à mon vit, dans ces insondables tréfonds d'une intimité hors mesure, quelque fâcheuse entorse. Mais, comme souvent, mes angoisses étaient vaines... Mieux, mes surprises furent grandes et heureuses ! D'abord, mon acrobate avait mis une culotte. Le cœur et le cul ont des raisons que la statistique – fut-elle navale – ignore... Ensuite, telle une turbine (de chair) l'étonnant vagin

DOMMAGES DE GUERRE

Je le découvris grâce à l'amitié dont m'honorait un « chief » du nom de King-Kong (2).

La salle et le bar de côté faisaient « intime ». Dans les lumières tamisées, un gros Wuritzer, rond, glauque, à éclairage irisant du rose au vert, ronflait en quasi-permanence « Diana » de Paul Anka (3). Parfois un couple de matafs rockait durement ensemble sous l'œil attendri de Victorine. Sage Victorine ! Elle ne voulait danser avec aucun de nous, à cause des bagarres. En revanche, elle acceptait, de temps en temps, de boire un verre. Toujours le même, un grand 33 cl à bière, rempli à ras bord de stout anglais. Dès l'instant où nous entendions le palpitant « Oui, *ventje*, je prends pour toi un petit verre ! », les conversations se suspendaient et tous les regards convergeaient vers elle. Elle qui, à présent, se déplaçait, majestueuse, pour venir le boire à notre santé. C'est que... C'était que Victorine nous faisait « Skoll ! », « Cheerio ! » ou « Chin-chin ! » de bien étrange manière...

Arrivée dans la salle au point choisi par elle, Victorine s'arrêtait et, soudain, posait le pied, qu'elle avait beau, sur une chaise. Marquait un temps... Puis, prestement, introduisait le crèmeux et noir cylindre de bière – totalement – dans son vagin, ne le retenant – si j'ose dire – que par le cul du verre (4). Après un jamais-assez-long-moment où elle pro-

d'autres jeux... Son favori était de demander aux uns et aux autres des pièces de cent balles en argent. La quête sans peine faite – tous prenant soin de se pourvoir abondamment –, les pièces s'empilaient sur le coin d'une table et s'élevaient en une courte colonne étincelante, haute d'une vingtaine de centimètres. Tout à côté, Victorine, alors, se hissait sur la pointe des pieds, levait une jambe et, en appui sur une main, s'asseyait sur le phallique échafaudage sans faire tomber une seule pièce... Et pour cause, lorsqu'elle se redressait celles-ci avaient disparu ! Notre plante somptueuse (6) se promenait ensuite de table en table, au hasard des mains faisant mine de vouloir reprendre leur bien... Elle les repoussait avec des airs de bourgeoise outragée. Cependant et en de délirants attroupements, la chère Victorine finissait toujours par les rendre. Non de la main à la main, mais d'une lèvre humide... sa large cuisse noire et blanche, sa cuisse carnassière réchauffant doucement le marbre des tables. Aaah ! Certains soirs, ça gambergeait ferme, « chez Martha »...

Bien que je n'eusse jamais sollicité d'elle la moindre faveur – ni celle de lui offrir un verre, ni, encore moins, celle de lui confier quelque monnaie –, un matin de départ en permission, elle m'accorda les siennes. Elle n'ouvrait qu'à midi, et nous en étions convenu la veille, débonnairement. Quoiqu'inondé de bonheur, je passai, toutefois,

de la géante aspira ma bite, il la serra aussi. Il l'incarcéra, comme la terre parfois emprisonne le soc plaintif des charries après un séisme. J'eus, en effet, à pousser de telluriques sillons ! Toutefois, et malgré cette révélation, longtemps, très longtemps, je restai fragile... Un phantasme, la baiser avec ma tête, m'avait hanté, me hantait, et devait me hanter durant d'interminables années (7).

« Vingt ans après », ce phantasme, cette névrose que je croyais enfouie – pourquoi ne pas dire guérie ? –, brutalement me taraudait à nouveau dans une sous-préfecture de la Somme. Une sous-préfecture qui avait eu à souffrir cruellement en mars 1918 de l'offensive « Hindenburg-Ludendorff » dite *Friedensturm* (Assaut pour la paix) (8)... Raison qui d'ailleurs m'amenait à Montdidier, puisque c'est de Montdidier qu'il s'agit ! Certes, la ville de Montdidier était fort éloignée d'Oostende ou de Zeebrugge – et donc exempte d'éventuels stress mnémotechniques –, mais c'eût été sans compter avec son hôtel de ville (tout entier de Dommages de Guerre), c'eût été, surtout, pouvoir oublier le beffroi qui le flanque ! Son admirable et anachronique beffroi...

Bien sûr ! Mais oui... C'était lui, le responsable de ces réminiscences traumatiques. C'était lui le coupable des vénéneuses bouffées qui derechef m'assaillaient ! Lui et ses pignons à gradins, dits « en pas de moineaux » ! Reine, comme là-bas, la brique y était reine... Et ap-

pareillée de si subtile façon que, comme là-bas, elle créait de vertigineuses matières. Les travées montaient haut, couronnées de lucarnes à gables. Ceux-ci s'ornaient de délicates volutes en ailerons. Mais elles plongeaient aussi, les travées. Vers leurs bases profondes où des soupiraux qui se voulaient fenêtres se voyaient néanmoins grillagés de lourdes herse de fer. Entre bases et sommets, médaillons et reliefs en fron-

se trouvait être aussi la marche sur laquelle défilaient (rarement) les équipages de la flottille.

(4) La promptitude de l'opération ne tenait pas qu'à son exceptionnelle complexion... Mais aussi à son absence de coquetterie en matière de « petites culottes ».

(5) Qu'ils soient en rade, en baie, à quai ou à terre, dans les marines de guerre, les hommes sortent toujours par « canots », premier, deuxième, etc.

(6) Je pense bien sûr à l'actinie de la famille des cœlentérés, ce polype à nombreuses tentacules, communément appelé « anémone de mer ».

position de tir, ne pouvant être, toujours pour lui, que l'horizontale, à moins qu'elle ne fut, sublime, celle du qisant, fixant dans la mort le ciel de France... Ces sécantes suractivées, je les retrouvais dans le monumental fronton du beffroi, dans les pignons, les gables et le clocheton. Ces verticales, persévérantes dans les travées, étaient lisibles ; et l'horizontale, il la discernais à la base, bien évidemment. Mais, me diront certains, ce style néo-flamand... en Picardie ? A ceux-là je répondrai que monsieur Updenstock n'en avait rien à foutre. A ce professeur d'architecture, dans les années vingt, à l'Ecole polytechnique - chacun de ses cours se terminait par de vibrantes « Marseillaises » -, à ce patriote alsacien pour qui l'architecture ne devait ni ne pouvait être qu'une grande leçon d'histoire, on ne la comptait pas... Au nord de Paris, c'est le Nord, avait-il coutume de dire ; et le Nord, c'est les Flandres ; et les Flandres, ce sont les beffrois ! Alors, s'écriait l'architecte inspiré de la Gare-Souvenir néo-normande de Sentis, me faites pas chier ! La rigueur vernaculaire, j'en ai rien à branler.

ton, somptueux, se disputaient l'ordonnance, comme là-bas... Hélas ! Comme là-bas...

Bien que nous fussions au cœur du rude hiver 80-81, d'un geste furtif j'épongeai la sueur qui, maintenant, envahissait mon front. Me rassérénant à grand-peine, je parvenais, petit à petit, à retrouver mes subtiles facultés d'analyse devant ce miracle de petit beffroi (9) ! Il était le miracle ! Un miracle voulu qui, tout en ne négligeant pas les exigences d'une architecture du Souvenir, sans vouloir gommer le souffrance n'en effaçait pas moins les fracas démiurgiques d'une Grande Guerre parfois oubliée dans ses destructions... du passé. Dans la vision de ce beffroi, on oubliait en revanche ses armes chuintantes ou tonitruantes. On oubliait les battle-dress de la haute couture militaire pour retrouver cottes et hauberts, lances, épées et arbalètes... et goedendachs.

Chers lecteurs, du souffle de nos olifants d'architecture (de Dommages de Guerre) chassons la poussière fine d'une modernité qui n'a pas eu le temps de « prendre »... Heureux Montdidériens !

Jean-Marie de Busscher

(1) Comme l'écrivait Frédéric le Grand au marquis d'Argens, J'aime la vérité ; le vrai seul est charmant. C'est pourquoi je dis « entre » tant il est vrai qu'à vingt ans, une femme ou un homme de trente ans peuvent vous paraître en avoir quarante...

(2) King-Kong n'est pas un patronyme courant en Flandre et il s'agit bien évidemment d'un sobriquet. Il lui venait d'avoir broyé, en Corée et sur son torse puissant, un Asiatique qui le peinait... La confraternité du voyage nous autorisait à l'accolade. En fin de virée, elles (il les avait nombreuses) me glaçaient d'effroi.

(3) Alterné une fois sur trois avec la marche du « Pont de la rivière Kwai » qui

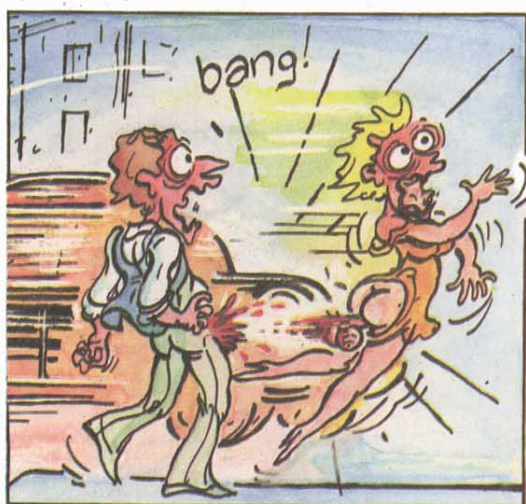
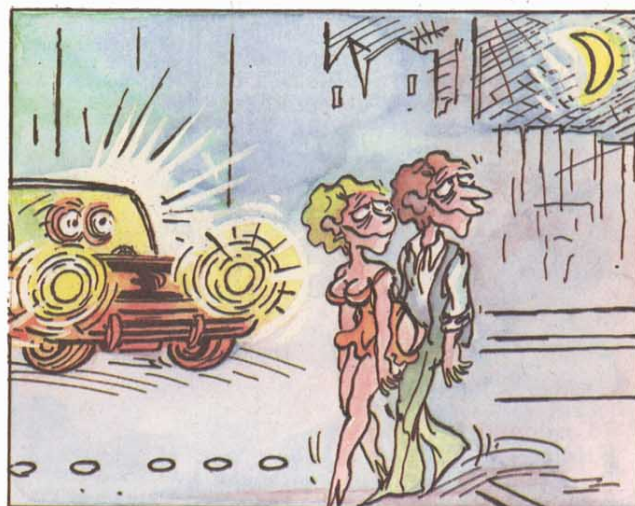
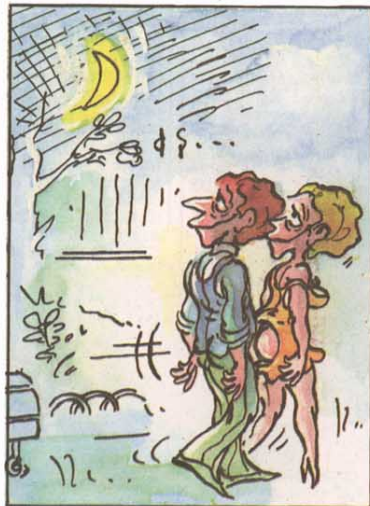
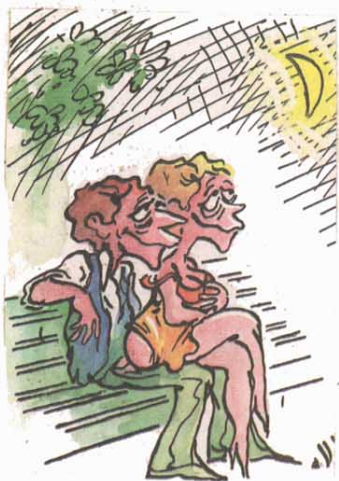
(7) Précoce, ma calvitie n'était certes pas étrangère à cette détestable fixation.

(8) Ah ! L'insupportable ironie !

(9) Hé ! Hé ! Mais, me disais-je, cette architecture régionalisante... cela sent son Updenstock à plein nez ! Et si ce n'est lui, ce ne peut être qu'un de ses élèves les plus doués... Car au travers des volumes et du traitement des masses on lisait par trop clairement sa théorie fameuse des verticales, des horizontales par rapport à la sécante active ! La sécante active... Symbolisée pour lui, et ô combien, par le poilu, en position d'assaut, baïonnette au canon. Tout comme la verticale l'était par le poilu de garde à la tranchée. Le poilu couché, en



Monsieur et Madame Siamois ont un accident....



picchon.

AMATEURS DE B.D.
ET BIBLIOPHILES, VOICI
L'EVENEMENT
QUE VOUS ATTENDIEZ!

Reliure façon
cuir havane,
entourée d'un motif
à l'or et à la pâte et
frappée en son centre
d'un Lucky Luke en relief.
Format géant 29,5 x 23 cm.

tout Lucky Luke relié

Enfin dans votre bibliothèque, l'œuvre mondialement célèbre de Morris et Goscinny.

Depuis 35 ans les aventures de Lucky Luke, l'homme qui tire plus vite que son ombre, sont attendues à chaque nouvel album avec un peu plus d'impatience. Avec Jolly Jumper et Ran-Tan-Plan, ce trépidant cow-boy solitaire va d'exploits en exploits...

Et en plus, les dossiers Lucky Luke.

Chacun des volumes commence par une étude sur Morris et Goscinny, le Far-West et ses personnages; abondamment illustrée, inédite... indiscrète! C'est une véritable encyclopédie Lucky Luke que vous aurez le privilège de posséder.

**50 aventures en 10 luxueux volumes.
Plus de 20.000 dessins.**

Une édition intégrale certifiée.

Voilà enfin l'occasion de vous faire plaisir en faisant un fameux placement. Pour la première fois, toutes les histoires de Lucky Luke parues à ce jour, sont rassemblées dans une superbe édition reliée.

**un cadeau
exclusif!**

Un jeu de
54 cartes
"Lucky Luke",
inédit, hors
commerce,
spécialement
dessiné pour
vous par Morris.



BON D'EXAMEN GRATUIT

A retourner à Rombaldi Éditeur 76047 ROUEN Cedex

OUI, envoyez-moi vite, sans aucun engagement de ma part, le premier tome relié des aventures de Lucky Luke, avec mon cadeau. Si je suis déçu, je vous retournerai le tout sans rien mon devoir, sinon, je vous réglerai ce premier tome en 2 mensualités de (79,90 F + 4,90 F de participation au frais d'envoi). Je recevrai ensuite, en bénéficiant des mêmes conditions exceptionnelles garanties pour toute la collection, les 9 autres tomes à raison d'un volume tous les 2 mois. Je peux bien entendu arrêter ma collection à tout moment.

Nom _____ Prénom _____

N° et Rue _____

Ville _____

Code Postal 251 5 008

Signature indispensable _____

I'LL BE SEEING YOU

CETTE chronique prendra fin. J'y songe. Je me donne encore un peu de temps, mais il va falloir.

Ce n'est pas seulement qu'il faut se renouveler, qu'une publication doit changer et un chroniqueur aussi. Et ce n'est pas seulement que l'essentiel a été dit que j'étais capable de dire, sur le chapitre des polars : de ce côté il reste beaucoup d'auteurs à inventorier et louer. Et je ne m'ennuie pas avec vous, grandes bêtes.

Mais enfin le polar est quelque chose d'installé sur le marché, avec son appareil de commentaires spécialisés qui y sont ins-

bordel, *Sweet Mao*, il nous joue *42nd Street Theme* avec enthousiasme, et *Sophisticated Lady* suavement. Vous saisissez.

Viendront d'autres talentueux instrumentistes. Le polar va continuer de fonctionner plaisamment, pour les insomniaques et les ferroviaires que nous sommes tous à un moment ou l'autre. C'est seulement son existence historique, d'ailleurs mineure, qui a fini. Je sais ce dont je cause, ayant tenu le cornet à pistons, sur un air de baptême, quand la fanfare a joué pour son enterrement. J'ai toujours grand plaisir à lire un polar bien fait, et

L'image vieux-polar de cette collection ne doit pas faire oublier son activité effective, qui ne se borne pas à Agatha Christie. Tout un flux s'y publie, d'auteurs français et anglosaxons, qui tournent sans malice la manivelle du « roman policier », où l'enquêteur est tantôt commissaire bourru, tantôt pittoresque vieille dame, voulez-vous encore un peu de thé et ainsi de suite. (Preuve par l'absurde de ce courant, on a vu tantôt paraître là *Par une chaude nuit d'été* de John Ball, *Masque 1625*, qui n'est autre que le film *Dans la chaleur de*

POLARS

tallés aussi, et tout ça n'en bougera plus et ne connaîtra plus de changement important. C'est mort. Non pas en ce sens qu'il n'y aurait plus de parutions, mais en ce sens que toutes les parutions futures ont d'avance trouvé leur place. J'ai l'air bien sûr de moi. Certes. Il n'y a qu'à voir. La même chose est d'abord arrivée aux arts majeurs, finalement elle est arrivée aux sous-arts. Voyez, sous-art pour sous-art, comme il est arrivé la même chose au jazz et au polar. L'éclatement moderniste, jusqu'à l'autodestruction, au point qu'un moment, tenant compte des problèmes de *marketing* qui se posent aux créateurs modernes, je me suis demandé si je ne pouvais pas attendre une saison avant de larguer à la presse en liesse le label *néopolar* (qui eût dû tirer l'œil des plus intelligents) ; et s'il ne faudrait pas parler d'abord de polar *free* ; mais le calembour était abominable et *Libé* risquait de l'avoir fait déjà. Et, bref, après l'éclatement moderniste, on se range, le mouvement du temps cesse et il ne reste plus qu'à arpenter un *espace*, qui va de la naissance d'un genre à sa mort : le plus grand des saxophonistes de *free jazz*, Archie Shepp, connaît Ben Webster comme Coltrane et, à côté d'un débagoulis convulsif intitulé, bordel pour

grand plaisir quand j'en écris un en tâchant qu'il soit bien fait ; la question n'est pas là.

Et quant au commentaire périodique, son développement témoigne aussi de l'embaument du genre, et il y participe : c'est la haine de la société qui a mené certains à s'intéresser tant aux primitifs, et ils ont fait de l'ethnologie. De même ce qu'on a voulu faire ici au polar partait d'un bon sentiment négatif, et ailleurs aussi. Mais, comme le Jivaro réducteur de têtes est à son tour réduit, de même le polar est à présent collectionné ; et la fureur inconnue du roman *hard boiled* est devenue le grondeur familier du thriller rétro ou du gauchisme-misérabilisme français, abondamment commenté.

C'EST LE MASQUE

La collection *le Masque*, dont on ne parle jamais, est depuis longtemps à son affaire dans la momification qui est son élément et ses baskets où elle est à l'aise. Elle est l'emblème de la tendance vieux-polar, la tendance du roman policier à énigme, à intrigue bien trousse, avec des psychologies convaincantes car bien connues, et une explication finale claire. Parallèlement à ses nouveautés, elle se republie elle-même dans la collection *le Club des masques* à couverture illustrée en couleurs. C'est très bien, ça.

la nuit, avec Sidney Poitiers en officier de police noir, mais quant au texte il est bien le classique serpent, terminé par un chapitre d'explications dialoguées. De Didot à Ruth Rendell, il y a là tout un petit peuple travailleur d'artisans quiétude, occasionnellement inspirés. Mais d'autre part, surtout du côté du *suspense*, et surtout dans *le Club des masques*, il faut garder l'œil sur telle ou telle réédition qui se font, par exemple, à côté de tante Agatha ou John Dickson Carr, tel recueil de nouvelles de William Irish : *New York blues* (CdM 430) - tiens, au fait, pour les amateurs d'Irish, il y a un autre recueil de nouvelles, inédites en volume, chez NéO : *Un tramway nommé mort*, avec une préface freudo-gauchisme-paranoïaque dont nul ne saura jamais si c'est un canular ou bien un moment sournois de l'autodestruction moderniste dont je vous parlais supra (1).

Bref, il ne faut pas craindre de piocher dans *le Masque*, où je vous signalais naguère la parution d'un Frank Gruber ; mais il ne faudra pas non plus ménager sa peine : les trouvailles y sont rares. Le roman de détection est un genre *empaillé* depuis longtemps, à l'heure où la même taxidermie s'abat, floc ! sur le roman noir.

PIERROT LE FOU ENCORE

Dans le moment de son empaillage, le genre pousse des cris d'orfraie, c'est bien connu ; et

après qu'il est empaillé, il bouge encore, par implosion, il n'est plus en relation qu'avec lui-même, référent autonomisé, *private joke*. Devant l'extrême banalité de *Pas l'un de nous* de June Thomson (Masque 1605), Michel Lebrun s'interroge : *De l'archi-connu, à tel point qu'on en vient à se demander si June Thomson n'a pas l'intention malicieuse de pasticher*. La question de la malice devient la question centrale des genres empaillés. Le plus récent chef-d'œuvre du genre à énigme, c'est-à-dire *l'Invisible M. Levert* de John Sladek (Red Label), vivement vanté ici naguère, vaut aussi par un sérieux si absolu qu'il équivaut à la malice absolue.

Quant à la malice noire et néopolareuse, nous avons, encore une fois, et plus que jamais, Siniac.

En effet cet auteur s'est à nouveau surpassé dans la *Câline inspirée* (NéO) : il dynamite

également de Siniac, chez NéO aussi, car cet aberrant machin, outre qu'il donne du plaisir, prouve bien que la grandeur de Siniac ne date pas de cette année : en effet *Monsieur Cauchemar* avait paru en 1960 ; or tout y est déjà, notamment le dynamitage référentiel – extérieurement par l'hommage au « réalisme poétique » français (celui de Carné-Prévert et aussi de Pierre Véry), intérieurement par l'introduction d'un livre-dans-le-livre, l'un étant la clé de l'autre, et par l'ahurissante fourniture de *trois fins différentes*, au choix du lecteur, lesquelles s'emboîtent cependant les unes dans les autres comme autant de rebondissement cohérents.

Voilà deux livres qui donnent envie, c'est bien simple, de porter leur auteur en triomphe, puis de trinquer avec lui.

M^r JOHN D. ARTISAN

après les pères fondateurs, et d'autre part le temps de l'innovation autodestructrice n'était pas encore venu. Les textes de John McDonald sont exemplaires, y compris dans leur inégalité. L'homme est à la fois auteur d'ouvrages assez banals, dans lesquels il paraît surtout faire ses dents – par exemple cet *Echec aux dames* (Classiques du roman policier n° 15) dont nous parlions récemment, ou *Meurtre pour la mariée* (Un Mystère 249), ou plusieurs volumes de la Série Noire – ; et puis l'auteur d'une série à succès mettant en scène l'aventurier au grand cœur Travis McGee – voyez *Deuil en violet*, *l'Œil jaune de la peur*, et *Mic-mac à Miami* dans la collection Mystère (et non plus Un Mystère), et le *Temps des noyeurs* (SN 1170) – ; et enfin l'auteur de deux ou trois chefs-



une histoire de crime passionnel sordide en accumulant les rebondissements burlesques et en s'annexant le style du roman à l'eau de rose et du photo-roman criminosentimental. Osant baptiser ses héros Rodolphe Tréflinquant et Ményanthe Borgsjtrom, il n'hésite pas non plus à parler des *bras de pieuvre de l'éthérée et hiératique Ményanthe* (ni à baptiser *Ker Anski* une villa bretonne). Si l'on ajoute que les amants maudits logent, en Seine-et-Oise pavillonnaire, l'un rue Max-Linder, l'autre rue Eric-von-Stroheim, vous commencerez à avoir une faible idée de la chose, et du genre de va-et-vient qui s'y déroule. Siniac enfin reconnu et mis à sa vraie place y est, comme on dit, en pleine possession de ses moyens. Vive lui !

Du même pas vous vous procurerez *Monsieur Cauchemar*,

Artisans au début, les auteurs de polars, malgré leur valorisation spectaculaire, doivent se retrouver artisans à la fin, c'est leur vertu devant le cours du monde. Pour être artisan, il faut la manière. Il manque quelque chose à celui qui se met bonnement fabricant de pacotille calibrée (je pense à Hadley Chase, si prolifique et plein de dextérité, placide tourneur de moulinette, reproduisant sans cesse et en masse cinq ou six modèles invariables), et il manque quelque chose à qui voit dans son propre texte une simple « machine à lire ». Je vais t'en foutre ! des machines. Le texte est ivresse ou il n'est rien. Na et na.

L'artisanat tranquille et néanmoins enivrant, sinon comme du champagne, du moins comme une bonne bière, a été forcé d'atteindre un haut niveau dans les polars des années 50. On arrivait longtemps

d'œuvre : le fameux *les Energumènes* (à présent Carré Noir 344) préfigure de façon hallucinante le *De sang-froid* de Truman Capote ; je placerais volontiers à la même altitude *la Tête sur le billot* (SN 800), roman noir quasiment non-polar, presque dépourvu de violence physique, centré sur l'irruption d'une menace de licenciement au milieu d'un congrès de cadres. (L'objet eut le grand prix de littérature policière 1964.)

A côté de ça, John D. McDonald réussit aussi quelques superbes variations sur des thèmes et des éléments familiers. *Vendetta place* (SN 478) est la lente vengeance d'un défiguré, sur fond de vie hôtelière et de Mafia, avec désillusion à la clé. et un *dropping out* final fort moderniste, tandis que *la Tête promise* (SN 879) met en scène – reprise de thème – un héros pour qui la Mafia a ouvert un « contrat ». Etc. Il y a une bonne douzaine de McDonald à

la SN, servez-vous. Les anglophones pourront consulter aussi *Condominium* (Pan books), tentative plus ou moins réussie de best-seller à catastrophe (un raz-de-marée en Floride, sur un immeuble plein de retraités). Ils pourront consulter d'autres choses : l'homme a écrit, depuis 1945, soixante-cinq volumes, dont nous ne connaissons pas la moitié en langue française (et sans oublier ses incursions dans la S-F, publiées au CLA). Il est, dans son créneau, et notamment grâce à la série Travis McGee, un écrivain célèbre et mondialement répandu. Ce qui ne nous empêchera pas de le traiter, favorablement, d'artisan. Parce qu'il est varié sans cesser de gratter sur des formes connues, et parce que c'est à partir de formes connues qu'il signe, de loin en loin, un chef-d'œuvre. Affaire de style. Non qu'il soit un génie de la langue (*Condominium*, avec ses 450 pages denses, est un ouvrage besogneux). Le style, ici, c'est l'unité dans la diversité, c'est l'ouvrage soixante-cinq fois remis sur le métier, non pas placidement, mais jusqu'à ce que ça chauffe et que ça swingue, l'espace d'un chorus et un autre, de loin en loin, de proche en proche. Un auteur bien plaisant.

NOUVEAUX ARTISANS

C'est l'artisanat qui perdure et perdurera, à mesure que la convulsion néopolareuse, quoi-

prolifiques, mais parce qu'ils sont pleins d'idées et de dextérité, discrètement. Tandis que c'est justement la modestie et la discrétion qui manquent aux bruyantes starlettes du néopolar ; et elles ne se maintiendront qu'en apprenant ces vertus. Au milieu du tumulte publicitaire, qui était utile car il était lucratif, une nouvelle génération d'artisans s'installe, du Fleuve Noir à Engrenage, de Yann Menez à José Varela. Ce sont eux qu'il faut lire, dans les trains que vous prenez. Nous y reviendrons une prochaine fois.

Quant au domaine américain, de même, ce ne sont pas les Charyn ou autres Simon, si prisés ici par les modernistes, qui s'y illustrent le plus, mais plutôt une quantité de bon faiseurs : Dean Koontz, alias Dwyer ; Lawrence Block ; Nelson DeMille ; Bill Pronzini ; Richard Neely ; Michael Collins ; Joe Gores ; tout particulièrement Brian Garfield - pour ne citer que certains des auteurs de la Série Noire récente étudiés dans l'excellent numéro 12-13 d'*Enigmatika*. Et chaque mois nous fait connaître, à la SN, de nouveaux noms sur des textes remarquables. Après Timothy Harris, Richard Owen, Ned Crabb, Peter Heath Fine, Dennis Smith et d'autres auteurs, apparemment jeunes et débutants, dont nous avons dit l'intérêt, vous serez bien avisés

l'écriture est référentielle (le texte du *Hamlet* de Shakespeare charpente les rebondissements, à côté des horoscopes des journaux, et tout naturellement les horoscopes en viennent à citer Shakespeare, entre autres allusions plus cryptiques) ; enfin le temps qui passe, sur un monde dingue, et qui fait vieillir, et qui fait enfin mourir, est au centre de l'affaire (alors que le temps du roman noir classique était essentiellement gelé dans une merde indéfiniment identique à elle-même, au point que Soulat et Duhamel me donnaient naguère, entre autres conseils « pour faire un bon polar », d'éviter soigneusement que l'action pût être datée). *Mortelle randonnée* est un beau livre.

Ainsi, comme il convenait, l'artisanat de distraction s'est approprié les recherches avant-gardistes. Et, quand l'avant-gardisme a donné ce qu'il pouvait donner, il doit se ranger, en s'appropriant la sagesse des artisans, et en se rangeant parmi eux, afin de fabriquer de petits objets sans prétentions.

De même, quand tous les hebdomadaires et tous les quotidiens sont maintenant bien persuadés que le nouveau polar est une chose très importante, il est grand temps de les



qu'elle ne soit pas oubliée, a, du moins, commencé de passer. La modestie affable des commentateurs *mainstream*, ceux de la revue *Polar*, ceux des fanzines, a raison, au bout du compte, contre les boursouflures polémiques et le pathos marxoïdes du chroniqueur Manchette. Parmi les auteurs aussi, ce sont les artisans modestes et affables qui doivent rester maîtres du terrain. Quant au domaine français, il est finalement évident que Lebrun ou G.-J. Arnaud y pèsent d'un poids excellent et réel, non seulement parce qu'ils sont

de lire *Mortelle randonnée* de Marc Behm (SN 1811). En effet cet ouvrage, en même temps qu'il est artisanal - c'est-à-dire que c'est un « solide thriller », d'un mouvement très rapide, ponctué de meurtres très nombreux - s'approprie aussi tous les meilleurs côtés du modernisme, et sait s'en servir : en particulier l'intrigue est obsessionnelle (un privé subalterne, ne sachant ce qu'est devenue sa fille jadis perdue, fait une fixation sur une jeune femme du même âge, dont il s'institue l'invisible protecteur, alors même qu'il a découvert qu'elle est une meurtrière en série, elle-même obsessionnelle) ; et

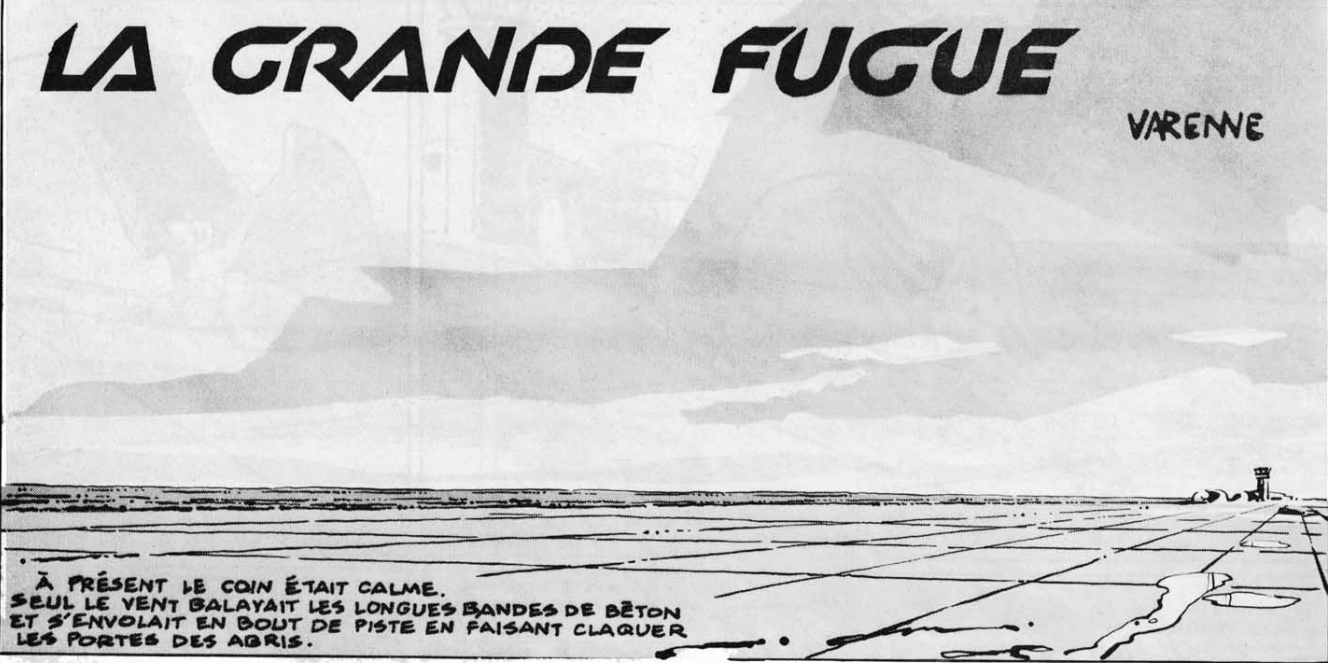
démentir, en se fondant dans l'insignifiance insomniaque et ferroviaire, si l'on est auteur, et dans l'information placide et bonasse si l'on commente. Je compte bien vous tenir la grappe deux ou quatre mois encore, le temps de défricher quelques secteurs que nous avions laissés de côté jusqu'ici. Mais je commence de vous dire au revoir, bien amicalement.

Manchette

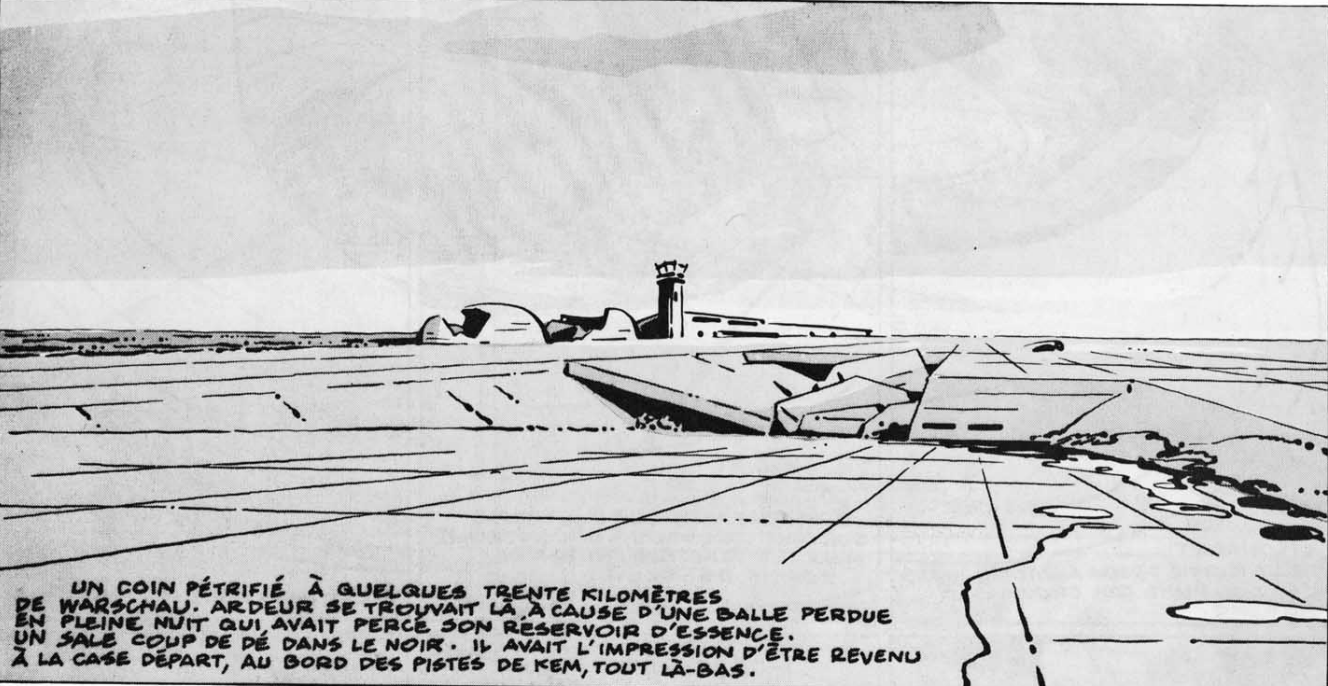
(1) Pendant qu'on parle d'Irish, n'oublions pas le recueil *Divorce à l'américaine*, encore au Club des masques, ni le recueil *Du crépuscule à l'aube* (Belfond), et pendant qu'on parle de préfaces parano, le Film policier français, superbe album de François Guérif (chez Veyrier) dans la lignée de son Film noir, devrait apparaître en librairie d'une seconde à l'autre, si ce n'est fait.

LA GRANDE FUGUE

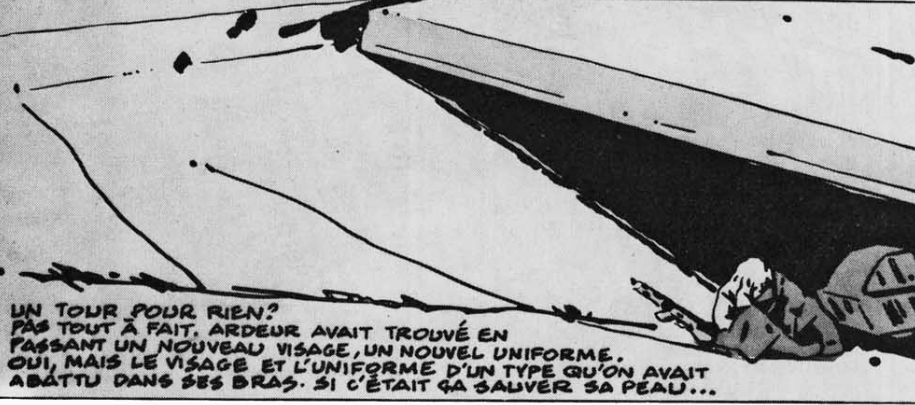
VARENNE



À PRÉSENT LE COIN ÉTAIT CALME.
SEUL LE VENT BALAYAIT LES LONGUES BANDES DE BÉTON
ET S'ÉVOLOIT EN BOUT DE PISTE EN FAISANT CLAQUER
LES PORTES DES ABRIS.



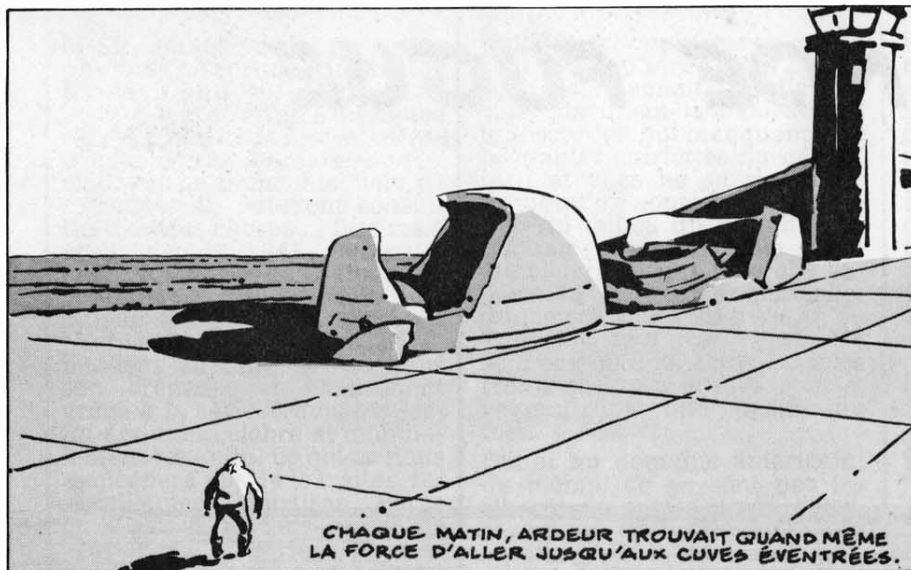
UN COIN PÉTRIFIÉ À QUELQUES TRENTE KILOMÈTRES
DE WARSCHAU. ARDEUR SE TROUVAIT LÀ, À CAUSE D'UNE BALLE PERDUE
EN PLEINE NUIT QUI AVAIT PERCE SON RÉSERVOIR D'ESSENCE.
UN SALE COUP DE DÉ DANS LE NOIR. IL AVAIT L'IMPRESSION D'ÊTRE REVENU
À LA CASE DÉPART, AU BORD DES PISTES DE KEM, TOUT LÀ-BAS.



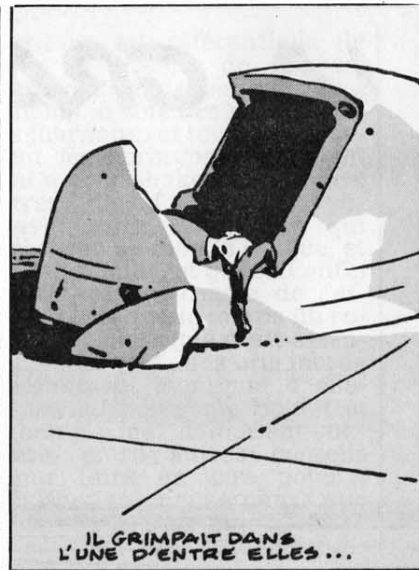
UN TOUR POUR RIEN ?
PAS TOUT À FAIT. ARDEUR AVAIT TROUVÉ EN
PASSANT UN NOUVEAU VISAGE, UN NOUVEL UNIFORME.
OUI, MAIS LE VISAGE ET L'UNIFORME D'UN TYPE QU'ON AVAIT
ABATTU DANS SES BRAS. SI C'ÉTAIT ÇA SAUVER SA PEAU...



ALORS
IL VALAIT MIEUX
RESTER SUR SON CUL
DANS UN ABRÍ DÉFONCÉ
DE LA DER DES DERS.



CHACUN MATIN, ARDEUR TROUVAIT QUAND MÊME LA FORCE D'ALLER JUSQU'ÀUX CUVES ÉVENTRÉES.



IL GRIMPAIT DANS L'UNE D'ENTRE ELLES...



ET SUIVANT SON HUMEUR, IL PLONGEAIT TELLE PARTIE DE SON ANATOMIE DANS L'EAU DE PLUIE QUI CROUissait AU FOND.



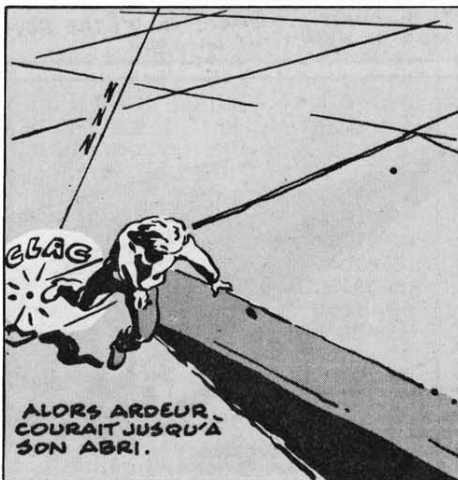
IL SENTAIT BIEN QUE L'AUTRE LE GUETTAIT DE LA TOUR DE CONTRÔLE, MAIS IL N'ÉTAIT PAS PRESSÉ DE SORTIR DE LA CUVE.



C'ÉTAIT UNE SORTE DE JEU.



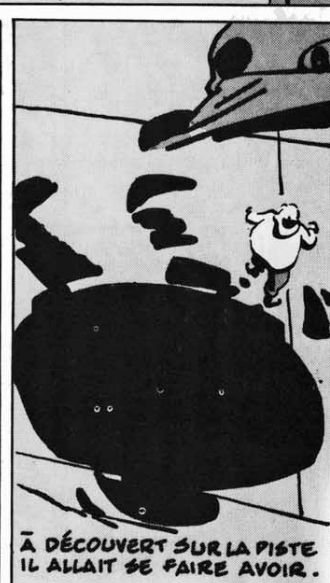
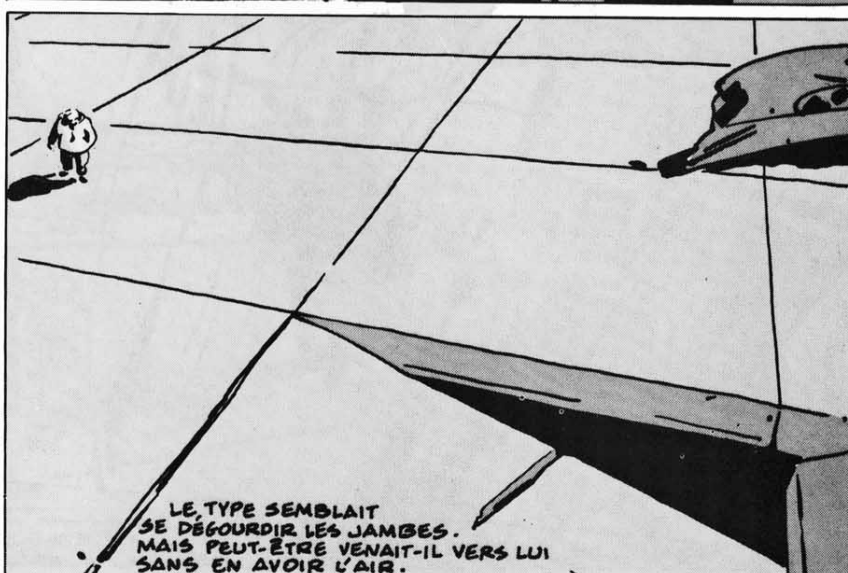
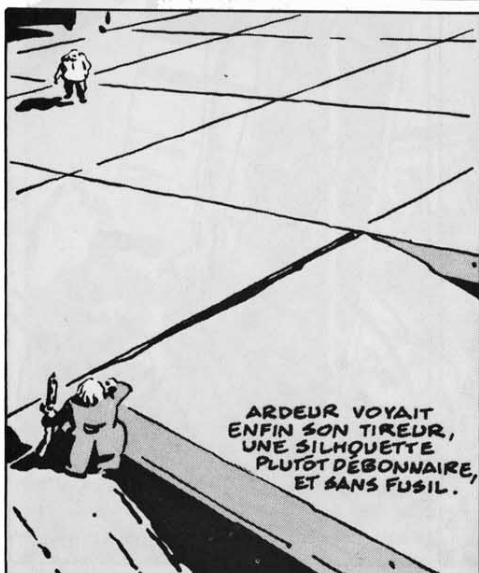
QUAND IL SORTAIT ENFIN DE SON BAIN, L'AUTRE TIRAIT DANS SA DIRECTION, TOUT SIMPLEMENT, AVEC UN FUSIL DE GUERRE.

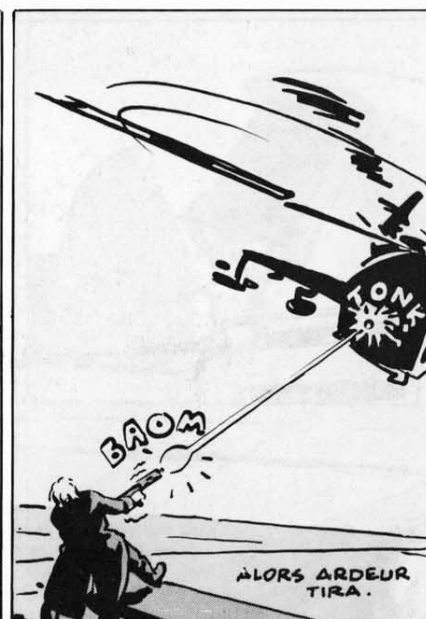
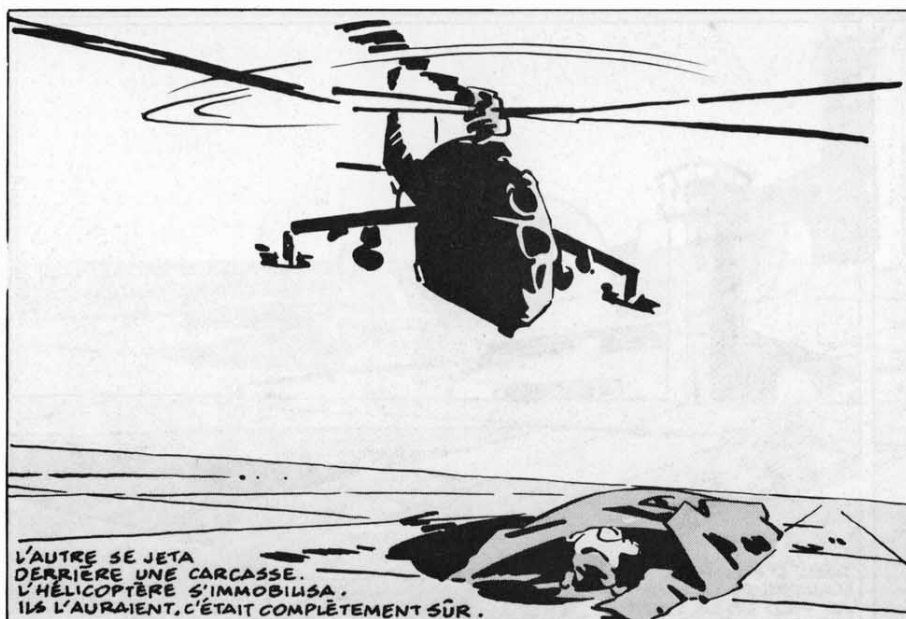


ALORS ARDEUR COURAIT JUSQU'À SON ABRI.



C'ÉTAIT LE SEUL EXERCICE DE LA JOURNÉE.

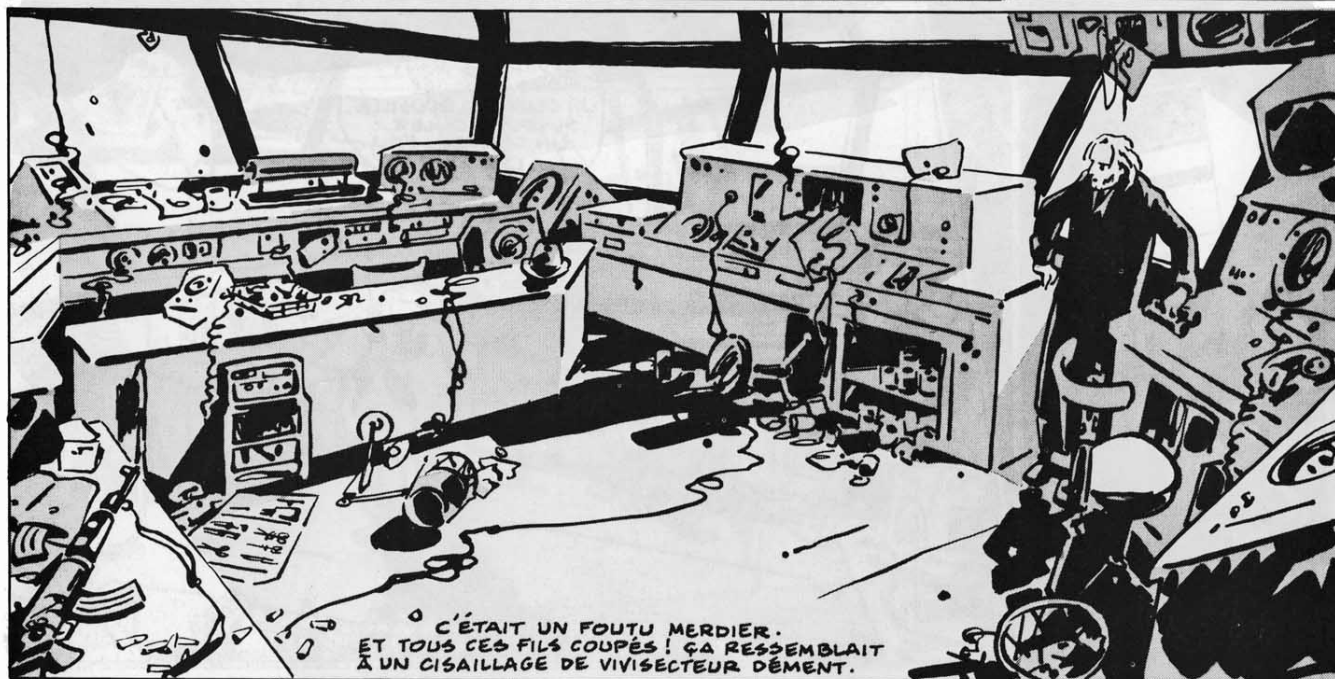
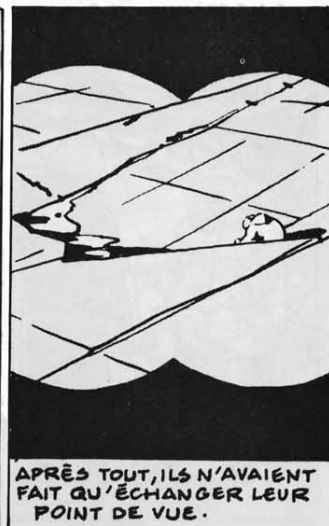






ARDEUR.







PUIS LA NUIT TOMBA.



L'OBSCURITÉ ADOUCIT TOUS LES TRANCHANTS
ET ARDEUR S'ENDORMIT.

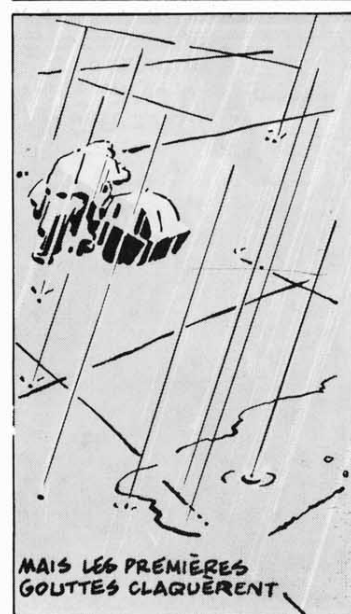
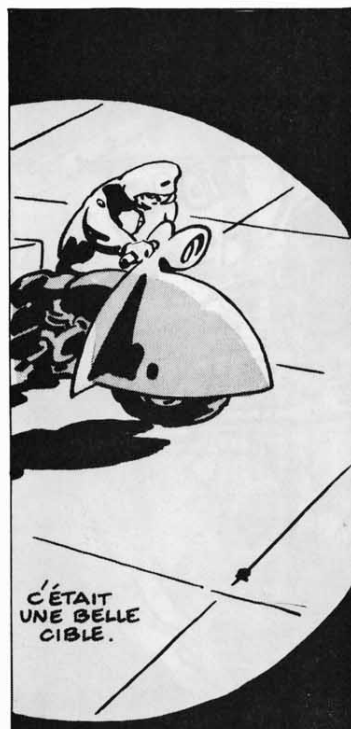
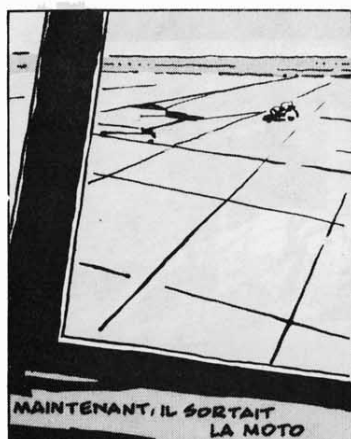


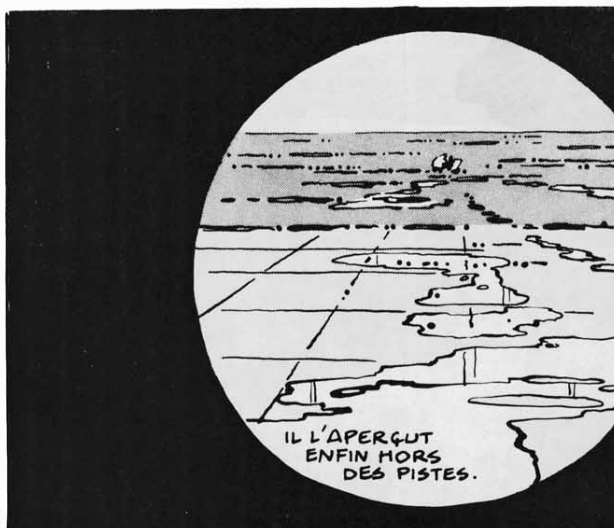
IL RÊVA QU'IL JOUAIT AU BILLARD ÉLECTRIQUE.
LA SCÈNE DEVAIT SE PASSER À PARIS, IL Y A
LONGTEMPS. UN TYPE IMPOSSIBLE À
IDENTIFIER SE TENAIT IMMOBILE SUR
LA DROITE.



PLUS TARD.









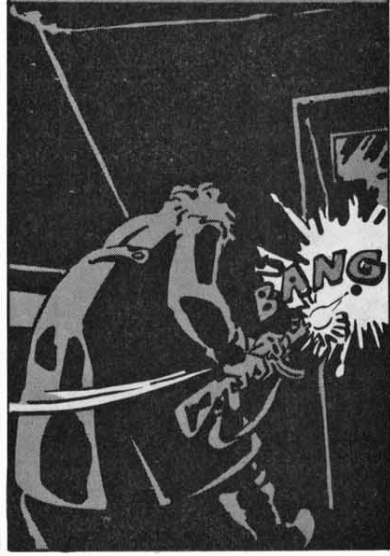
TOUT SEMBLAIT L'ABANDONNER QUAND SOUDAIN SURGISSENT DANS LA NUIT LES PHARES D'UNE VOITURE.



LA VOITURE S'ARRÊTE !
LE SALUT !



ARDEUR TIRE DANS LA SERRURE, CE QU'IL N'AURAIT PAS MÊME PENSÉ FAIRE DEUX MINUTES AUPARAVANT.



PUIS IL DÉGRINGOLE JUSQU'EN BAS.



MAIS LES PHARES SE SONT ÉTEINTS.

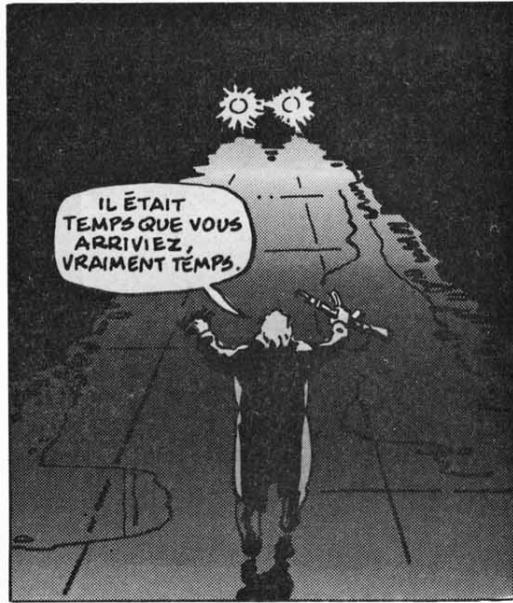


JE SUIS LÀ, NE
M'ABANDONNEZ
PAS.



C'EST BON,
NOUS ALLUMONS.
APPROCHE, MAIS
RESTE DANS LE
FAISCEAU.

LES BRAS
EN L'AIR ET
DANS LE FAISCEAU,
SINON JE TIRE.

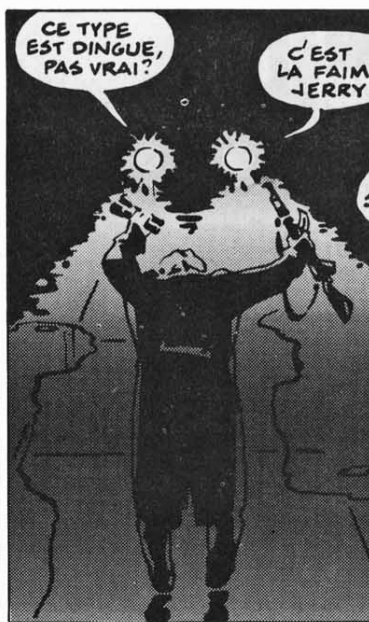


IL ÉTAIT
TEMPS QUE VOUS
ARRIVIEZ,
VRAIMENT TEMPS.



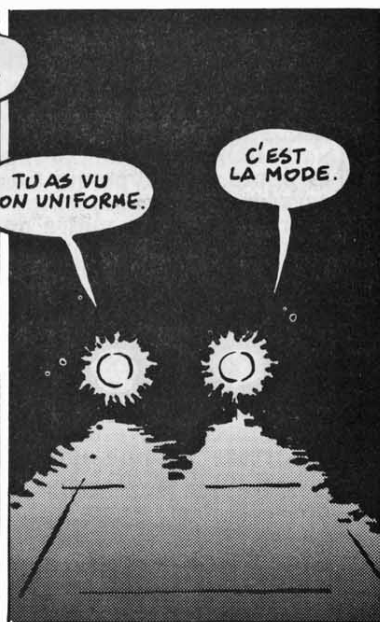
QUI ES-TU ?
LE FANTÔME
DU COIN ?

ET TOI ?...
TU N'ES PAS UNE
HALLUCINATION ?



CE TYPE
EST DINGUE,
PAS VRAI ?

C'EST
LA FAIM,
JERRY.



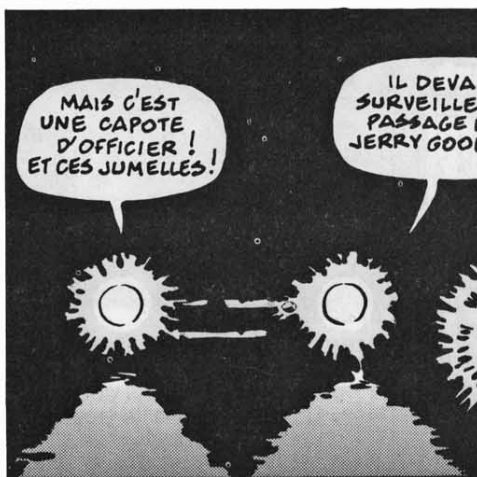
TU AS VU
SON UNIFORME.

C'EST
LA MODE.



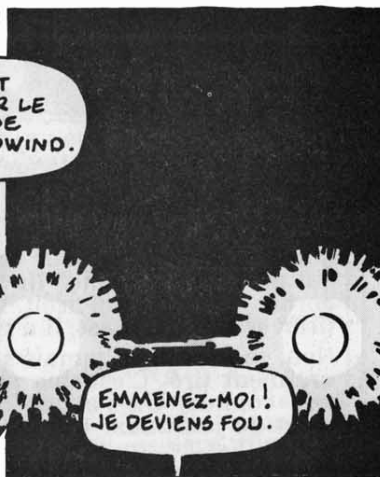
LA MODE
SCHENKISTE !

À LA CAMPAGNE,
ON N'EST PAS TROP
REGARDANT !

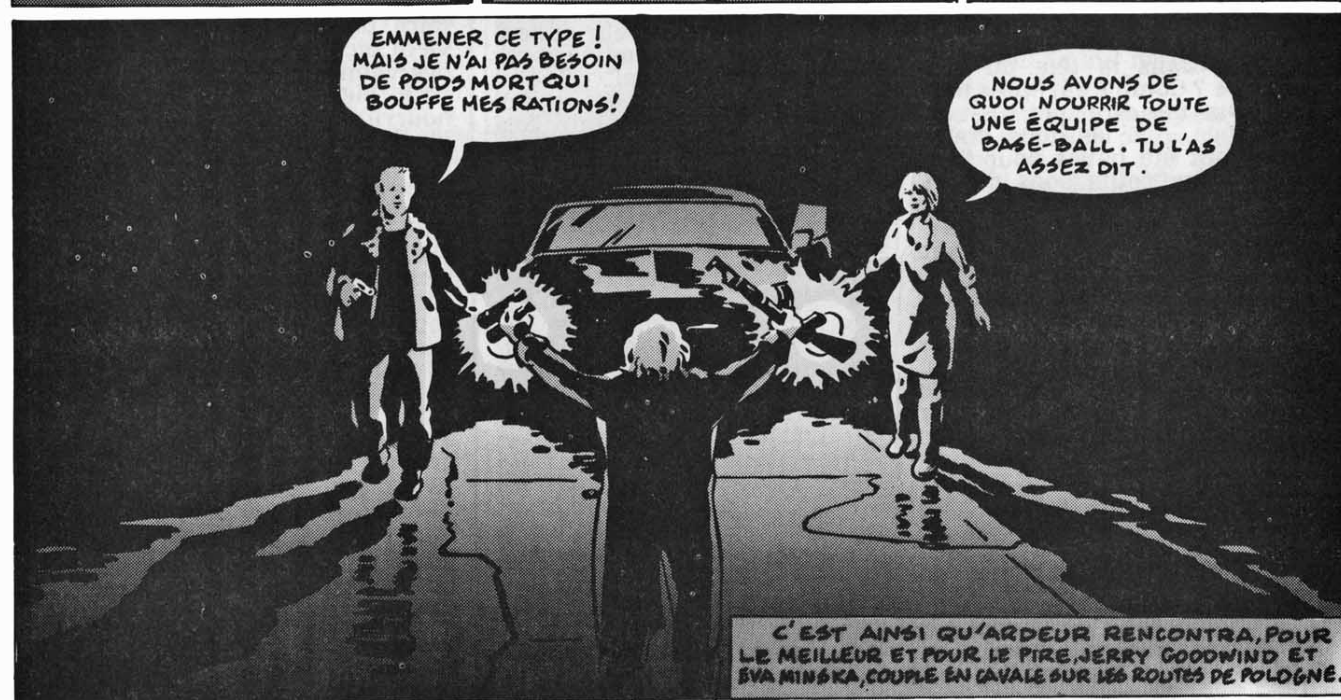


MAIS C'EST
UNE CAPOTE
D'OFFICIER !
ET CES JUMELLES !

IL DEVAIT
SURVEILLER LE
PASSAGE DE
JERRY GOODWIND.



EMMENEZ-MOI !
JE DEVIENS FOU.



EMMENER CE TYPE !
MAIS JE N'AI PAS BESOIN
DE POIDS MORT QUI
BOUFFE MES RATIONS !

NOUS AVONS DE
QUOI NOURRIR TOUTE
UNE ÉQUIPE DE
BASE-BALL. TU L'AS
ASSEZ DIT.

C'EST AINSI QU'ARDEUR RENCONTRA, POUR
LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE, JERRY GOODWIND ET
EVA MINSKA, COUPLE EN CAVALE SUR LES ROUTES DE POLOGNE.

(à suivre)

COMME UNE COLLÉGIENNE

ASSISE devant un « pink lady » (la boisson que se tapait un des héros dans *Jack le magnifique*), je regarde la photo d'un type qui tient un revolver. Il vise la tempe d'un autre mec, à un mètre de distance. Celui-ci a un visage tuméfié, des lèvres boursoufflées et un œil à demi-fermé. Un peu de morve lui dégouline d'une narine. On dirait une bave d'escargot. Il porte une chemise à carreaux, ses mains sont attachées dans le dos. Il a une épaisse chevelure noire qui se dresse comme une touffe. Est-ce qu'il se dit : « Ça y est,



Carré. Dans ce bar, le journaliste Craw venait boire des coups. Il y a ici un vrai journaliste qui a servi de modèle à Le Carré. Il s'appelle Richard Hugues. On peut le voir chaque jour à 14 h. Mais là, il est 20 h. Je ne crois pas que je serai là à 14 h. Je ne tiens pas à rencontrer ce type. J'aime mieux l'image que nous en a donné ce bon John. Hugues est déjà vieux. Maintenant, il a une chronique dans un journal asiatique. Très mauvaise. Mais c'est une institution. Son patron ne le jettera jamais. Dans le bar, il y a son buste. Les adorateurs de Le Carré

LA VIE MODE D'EMPLETTE

cette fois je vais claquer » ? C'est des Jaunes. Des Vietnamiens. Celui qui va tirer a plutôt l'air d'un paysan qui a quitté sa rizière pour combattre l'impérialisme. Un peu borné, et sûr de son droit. Il va tirer. Il tire. Ça y est, il a tiré ! Non, je ne saurai jamais s'il a vraiment tiré. C'est une photo très connue. On l'a vue dans plein de journaux. Une photo-choc. Est-ce que le photographe a assisté à l'exécution ? Pourquoi n'a-t-il pas pris la photo au moment où la balle entrait dans la tête du condamné ? Comme ça, après tout, je peux me dire que c'est un montage, que les deux macaques ont été payés pour faire frémir les petits cons d'Occidentaux qui ont leurs culs bien gras installés dans des fauteuils de cuir. Ou de skaï. Ou en bambou (c'est la dernière mode). Ils ne savent pas ce que c'est que de travailler le dos courbé, à repiquer du riz sous le soleil, les pieds dans l'eau. C'est très photogénique. Quand ces gens-là vont en Asie (par charter, on a ainsi l'impression de voyager comme des jeunes, de partir à l'aventure), ils photographient dans le soleil couchant qui se reflète dans les plans d'eau, sur le terrain bien étagé, le paysan qui plante son riz...

Le photographe de guerre n'a pas pris la photo au moment de l'exécution. C'est trop dégueu-

lasse, le bruit de l'os qui éclate. L'odeur de la chair brûlée à l'endroit du petit trou. Et le supplicié qui chie et pisse dans son froc. Ça pue trop. Et vraiment, ça fait sale, un pantalon humide. On prend la photo juste avant, ou juste après l'exécution...

Je me dis que j'aimerais mieux, de toute façon, être à la place de celui qui tire, dans cette affaire. C'est lui qui a la position la meilleure. Fort de ses convictions. Il œuvre pour le bien de l'humanité. Le photographe n'est qu'un sale voyeur qui excite les penchants sadiques des lecteurs. Cela ne doit pas être trop difficile de tuer quelqu'un. On vise. Crac, c'est fini. C'est une chose abstraite, la vie.

D'ailleurs, je prends des leçons de tir.

Assise devant mon deuxième « pink lady » (j'ai asséché mon verre durant toutes ces réflexions), je regarde ce qui m'entoure. Je suis au club des Correspondants de presse étrangers à Hong Kong. La photo se trouve étalée en grand sur un mur arrondi qui cache le bar. Il y a encore le prisonnier qu'on traîne par les pieds derrière une jeep. Et ce gros bouffi de Khrouchtchev qui fait un bisou à Fidel Castro, et Churchill, qui n'est pas maigre non plus, fait le « V » de la victoire. Etc.

Je suis venue ici sur les traces de Westerby, l'espion amoureux que j'ai tant aimé dans « Comme un collégien » de Le

viennent se prosterner ici...

Le personnage de Drake Co (qui meurt à la fin du livre, ce qui m'a fait pleurer) a un modèle aussi. Un milliardaire armateur. On ne peut le rencontrer, bien sûr.

Les cocktails sont très dilués. Sans doute pour atténuer les ravages de l'alcoolisme des journalistes, qui sévit de manière endémique ici.

Correspondant de presse à Hong Kong ! Ce ne doit pas être glorieux. On doit rudement se faire tartir. Alors, le soir, on vient picoler au club, se lancer des vannes et bouffer. Pas chinois, bien sûr. Une immonde nourriture internationale, mais les dames portent des décolletés et il y a des bougies. Pendant ce temps, le télex crépite. Les cours de l'or. La visite du pape chez les Philippins. Les chefs d'Etat du coin qui vont et viennent. Des catastrophes locales. Cela n'intéresse personne. Quand ils écrivent pour leur canard, les journaux colportent plutôt des ragots qu'ils ne prennent pas la peine de vérifier. C'est un type de la radio qui m'a dit ça. Dois-je le croire ?

Je me suis levée à cinq heures du matin pour écouter *Les bruits de l'Asie*. J'ai entendu alors une symphonie de coqs qui cocoricotaient à qui mieux mieux. Les prolétaires, avec leur gamelle et leurs gants de travail (en coton blanc), commençaient à déambuler. Quel-

ques marchands de bouffe servaient des petits déjeuners : beignets qu'on mange avec du « glutinous rice » (riz gluant). Costaud, qui tient au ventre. Moi, je me suis bu un lait de marrons. Des marrons d'eau. Le vendeur les épluche patiemment, à petits coups de lame aiguisée. La peau n'est pas très dure. Puis il les met dans une centrifugeuse, avec un peu de flotte. C'est très bon. Très subtil, comme goût.

Pour être parée, j'avais lu les *Fous de Hong Kong* de Jean Amila. C'est le genre de livre dont on se demande « Est-ce que l'auteur est vraiment allé à Hong Kong ? Ou bien est-ce qu'il a fait ça avec un guide ? » Il avait l'air de connaître. Le héros, un macho étalon qui deviendra enfin un homme (il subira comme qui dirait une sorte d'initiation), est venu pour vendre un modèle de bateau qui permettra de faire la traversée Hong Kong-Macau en une heure au lieu de trois. Maintenant ce bateau existe. Est-ce qu'il a réussi à placer son affaire ?

Puis je suis encore allée en pèlerinage à North Point, parce que c'est sur cette description que j'ai flashé, comme on dit : *Les toits constituaient à eux seuls une civilisation, une série de stupéfiantes scènes de survie contre le déchaînement de la ville... Devant lui se déployait un véritable jardin aménagé avec de la terre apportée en cachette. Plus bas, trois vieilles femmes engraisaient des chiots pour le pot-au-feu à la chinoise. Il y avait des écoles de danse, de lecture, de ballet, de récréation et de combat, il y avait des écoles de culture où l'on étudiait les merveilles de Mao, et ce matin-là... un vieil homme terminait sa série de mouvements de culture physique avant d'ouvrir le petit fauteuil pliant dans lequel il s'installait chaque jour pour lire les pensées du grand homme. Les pauvres les plus riches, s'ils n'avaient pas de toit, se construisaient de vertigineux nids de pie de soixante centimètres sur deux mètres cinquante, installés sur des encorbellements improvisés, plantés dans le plancher de leur salon...*

Je me suis permise cette longue citation parce que lorsque j'ai lu ça, j'ai fait un vœu : je me suis dit : « Avant la fin de l'année, je vais là-bas » (on était début juin). Et je m'y suis rendue début février. Je suis une femme de parole !



Oh, bien sûr, ce n'était pas comme dans le livre. J'oublie toujours que le talent de l'écrivain consiste à faire paraître les choses plus vraies que nature. Il leur donne comme une quintessence de vérité, et quand on les voit pour de bon, on se dit : mais ce n'est que ça ?

Mao n'est plus un grand homme. J'ai vu juste une fois une petite boutique qui vendait des gadgets à l'effigie du « grand homme ». J'ai rencontré ici des ex-maos (gauche prolétarienne) qui étaient venus apprendre le chinois à Pékin. Une travaille dans une banque. Un bon job. Elle essaye d'implanter une agence à Pékin... L'autre fait du commerce. Il visite toutes les villes de Chine. Il achète des poils de lapin pour une société suisse. Il dit que les Chinois sont désespérés. Ils se sentent des sous-hommes parce qu'ils sont toujours sous-développés. Ils manquent d'électricité, de camions, il y en a qui ont faim. Ils sont excessivement pauvres. Il n'y a pas qu'eux. Les Africains, les Hindous sont dans la même situation. Mais personne n'a imaginé qu'ils s'en étaient tirés grâce à un grand timonier. Les gens sont tout étonnés de savoir que les Chinois sont pauvres et malheureux car ils n'ont plus la foi pour les soutenir...

Les profs de l'Alliance française ricanent : Vianney (mais oui, l'un des sîus bien connus qui osaient dire que Mao n'était qu'un mégalo), eh bien Vianney est en train d'ouvrir un centre culturel à Taiwan (en Chine nationaliste, si vous préférez...).

Des petits chiens, j'en ai vu. Mais je ne sais pas si c'est pour le pot-au-feu... Des terrasses, j'en ai vu. Mais elles n'étaient pas accrochées comme ça. Des petits vieux, j'en ai vu. Mais ils faisaient des sales boulots : le ménage, la vaisselle dans les restaurants...

Je n'ai pas goûté à la soupe de serpent. Je n'ai pas trouvé les fumeries d'opium. Je n'ai pas vu les marchands de cantharide, les mouches qu'on mange et qui ont un effet aphrodisiaque. Je n'ai pas vu de marchand de poudre de rhinocéros... Je n'ai pas vu les tables avec des trous, d'où sortait la tête des singes dont on décalottait la boîte crânienne pour manger la cervelle à la petite cuiller.

Mais j'ai vu tout le reste.

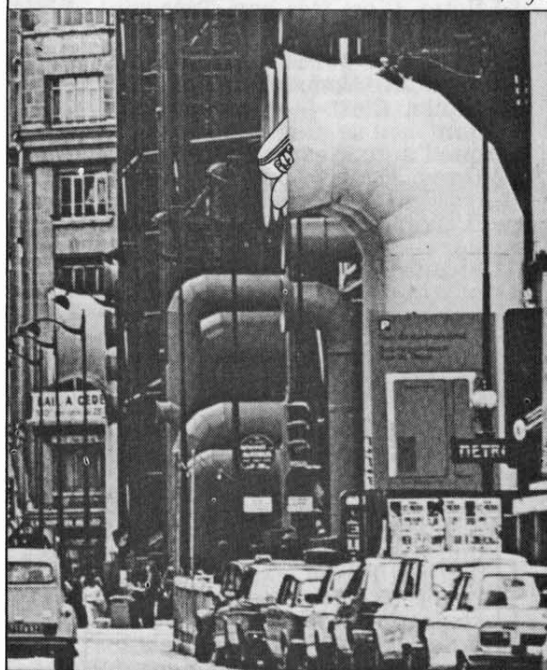
Jeanne Folly

LA RUE DE LA HONTE, "QU'EST-CE QUE C'EST?"

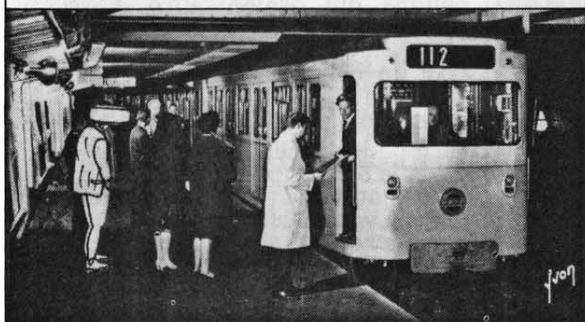
*Ah, Paris! C'est ma ville et je vous y accueille avec plaisir...
Je m'appelle M^r Flipo et j'habite la rue de la Honte, n°13*



La rue de la Honte, c'est avant tout un découpage.



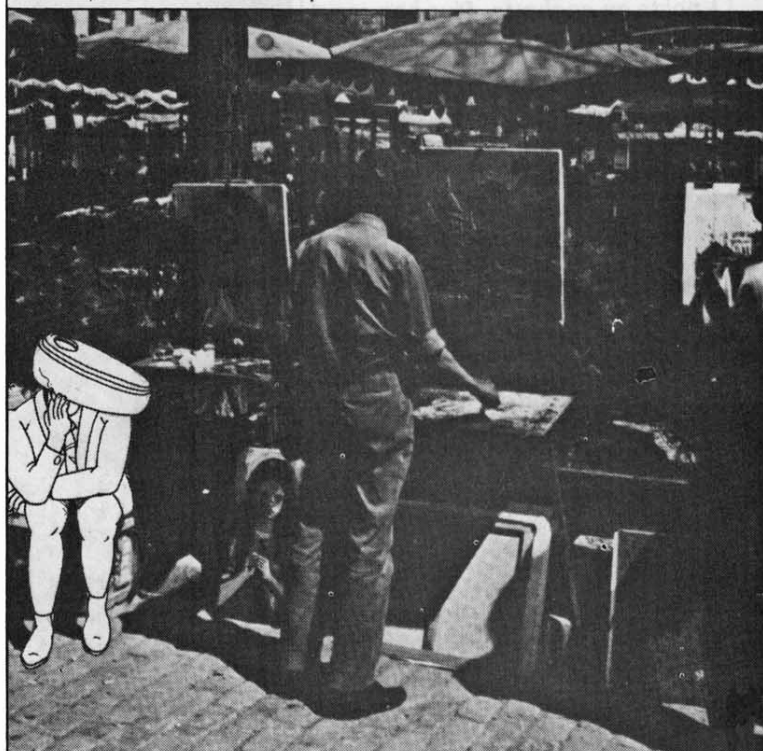
*Vous pourrez monter chaque maison du n°1 au
n°13, reconstituant ainsi le décor...*



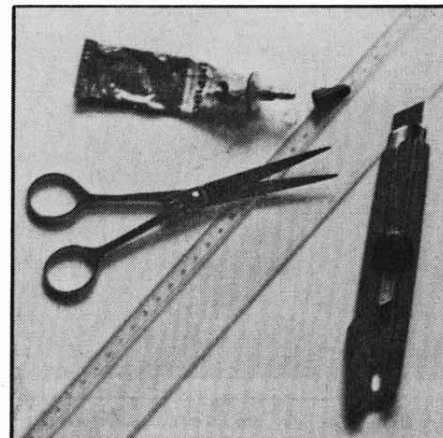
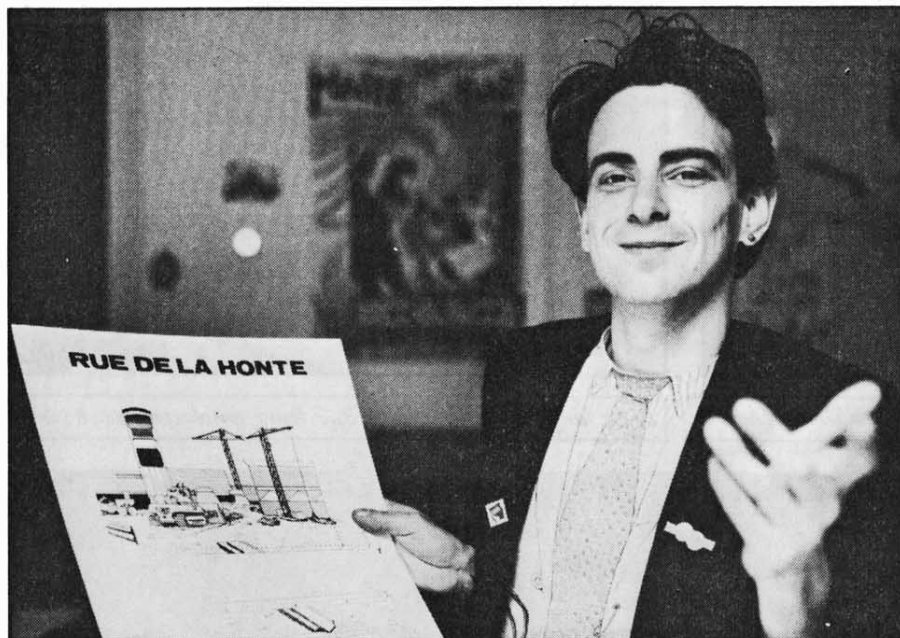
..le décor de mes aventures immobiles,



puisque'il ne se passe jamais rien dans ma rue...

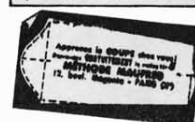


LE DECOUPAGE

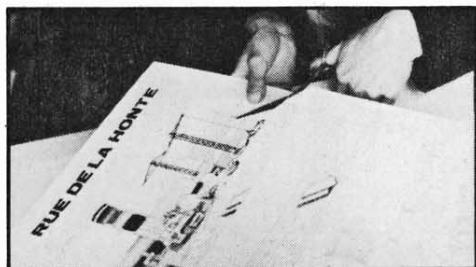


Nous voici arrivés à la partie découpage. Car quelques conseils et recommandations générales pourront vous être utiles... Tout

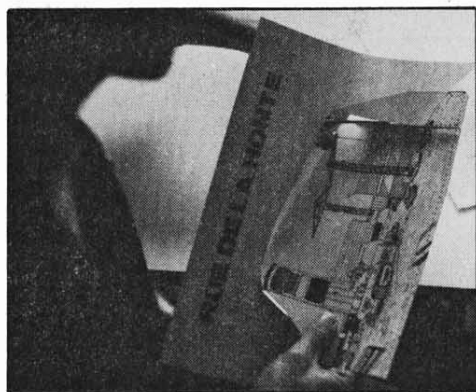
d'abord, rassembler le matériel, ciseaux, colle, règle, cutter. (Photo ci-dessus)



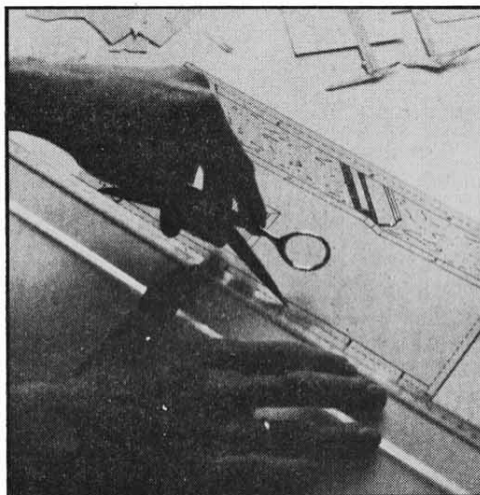
QUELQUES CONSEILS



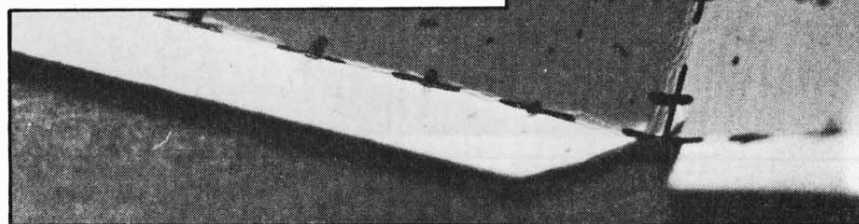
Découpez soigneusement les pièces.

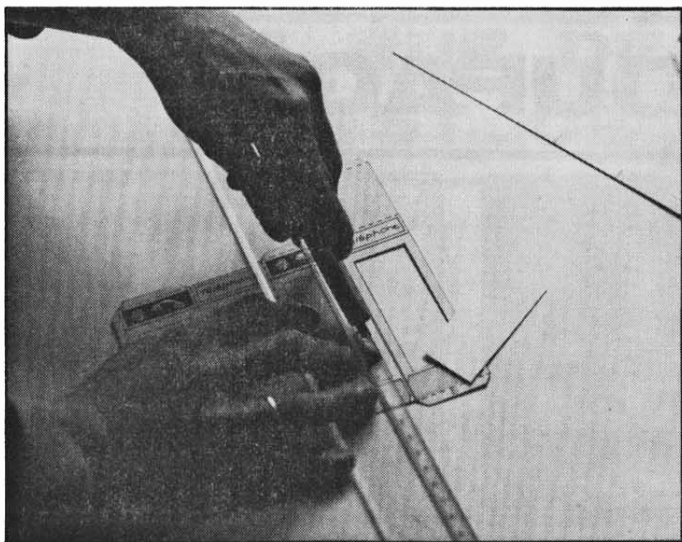


Dans l'ordre indiqué, découpez toutes les pièces avant le montage..

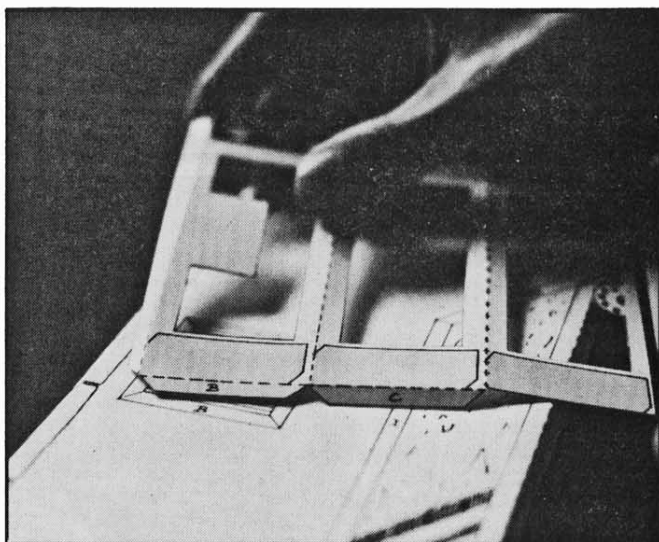


Faire les pliures à la pointe des ciseaux, les --- se plient vers l'arrière, les +++ se plient vers l'avant.

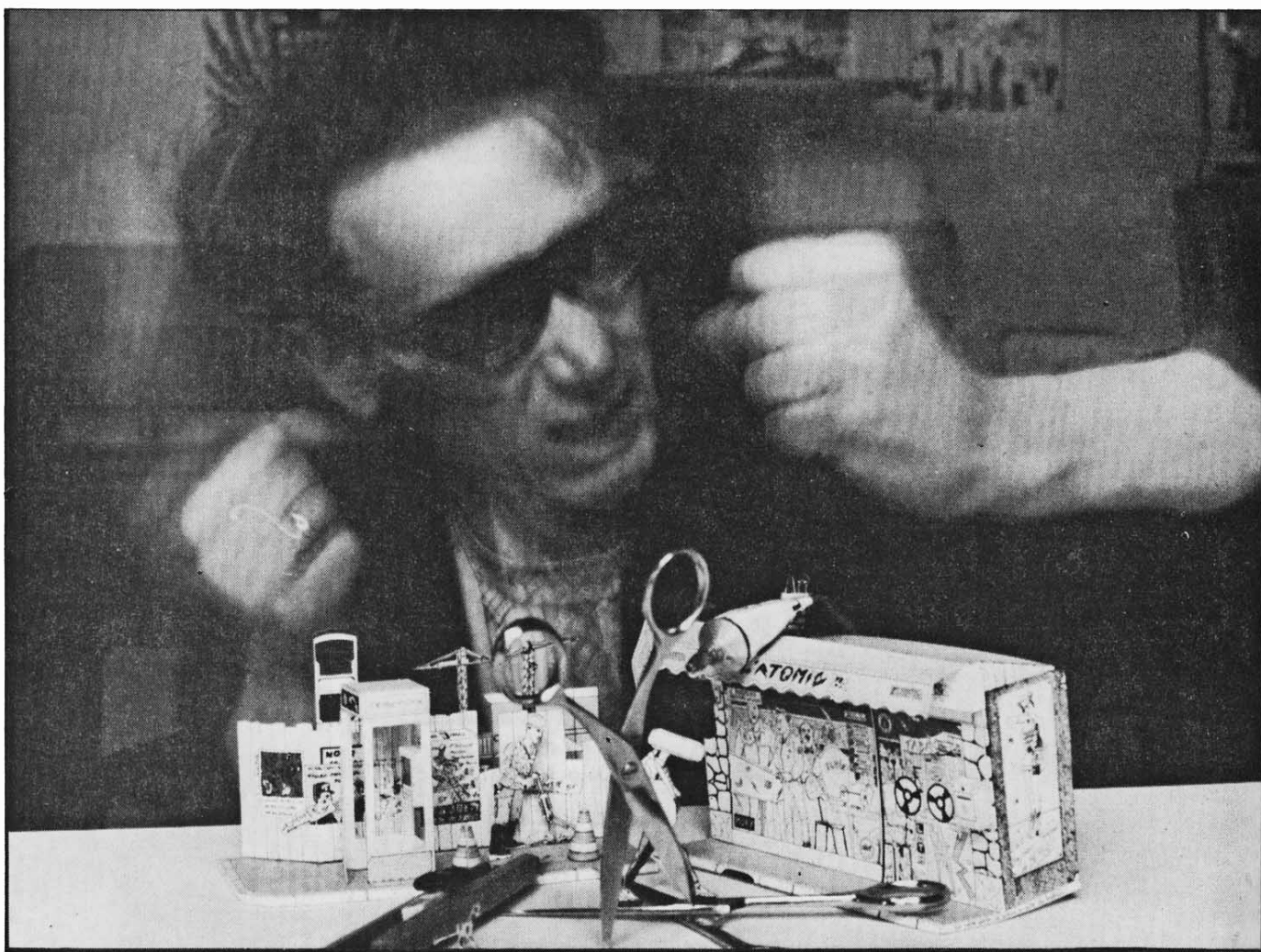




Évidez là où c'est indiqué à l'aide d'un Cutter



Les languettes se collent sur leurs emplacements, A sur A,



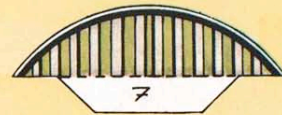
B sur B etc... Voilà, toutes les difficultés seront expliquées au fur et à mesure, courage et...ne vous énervez pas!



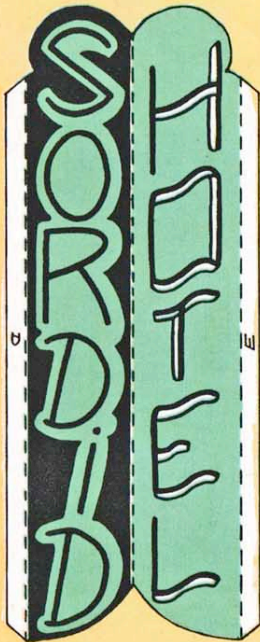
4. LE SORDID - HOTEL



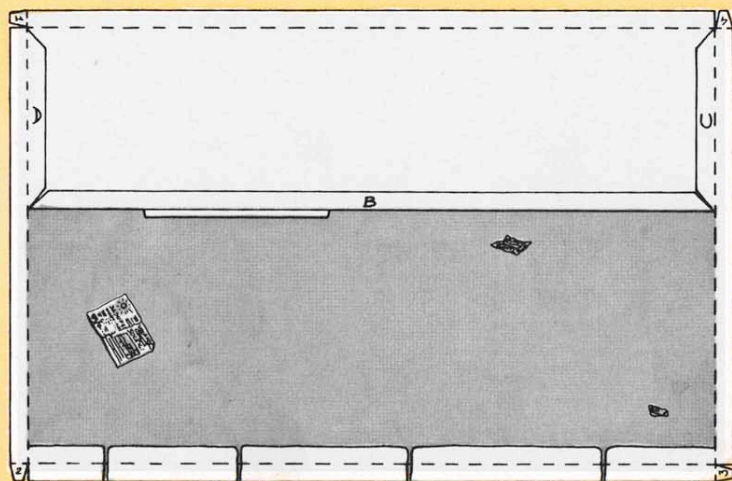
• Voici l'auvent de la porte, le monter comme indiqué sur la photo ci-contre, languettes 5, 6 et 7 sur leurs emplacements correspondants sur la façade.

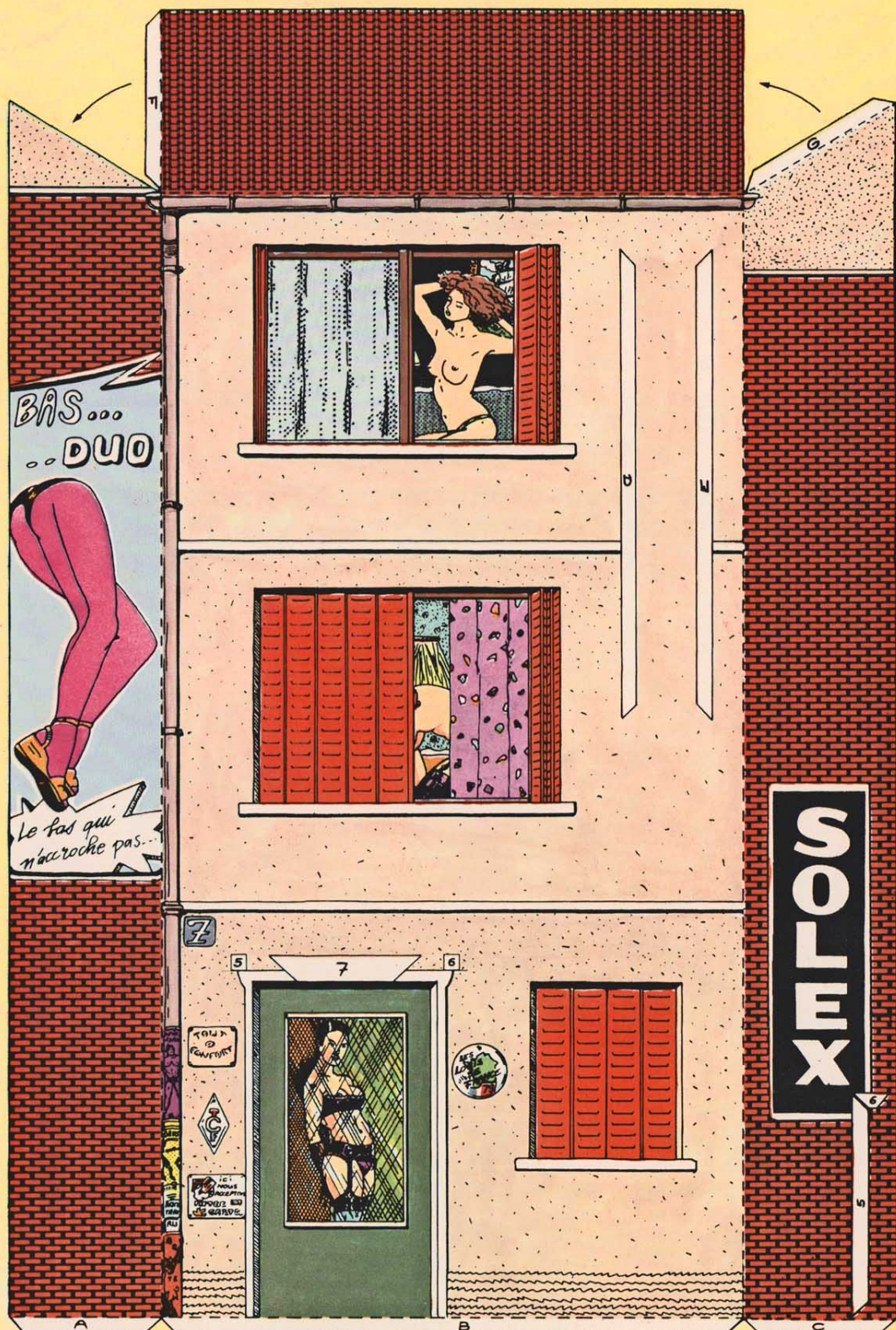


• Monter cette enseigne sur la façade, languettes D et E sur leurs emplacements correspondants.



• Sur ce trottoir se collera la façade, languettes A, B, C sur emplacements A, B, C



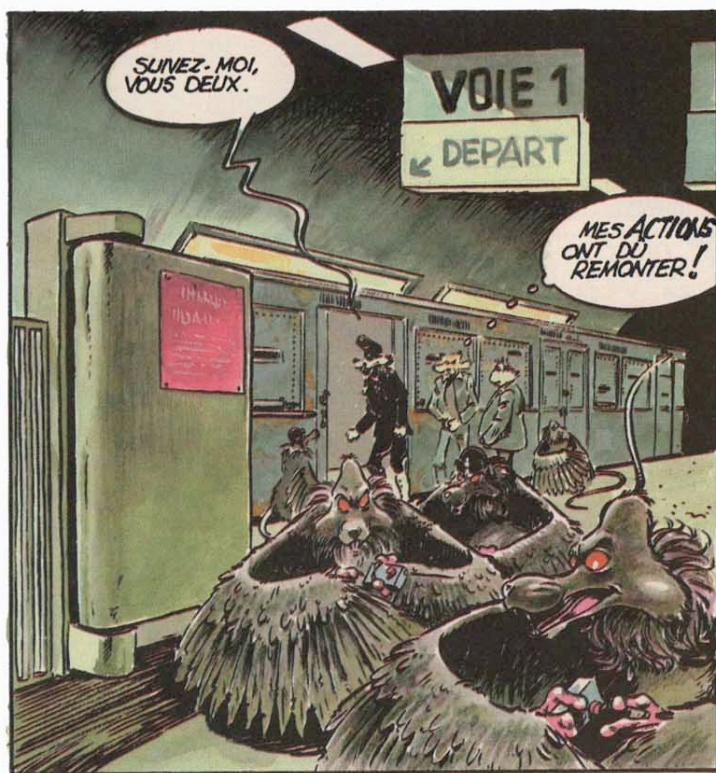


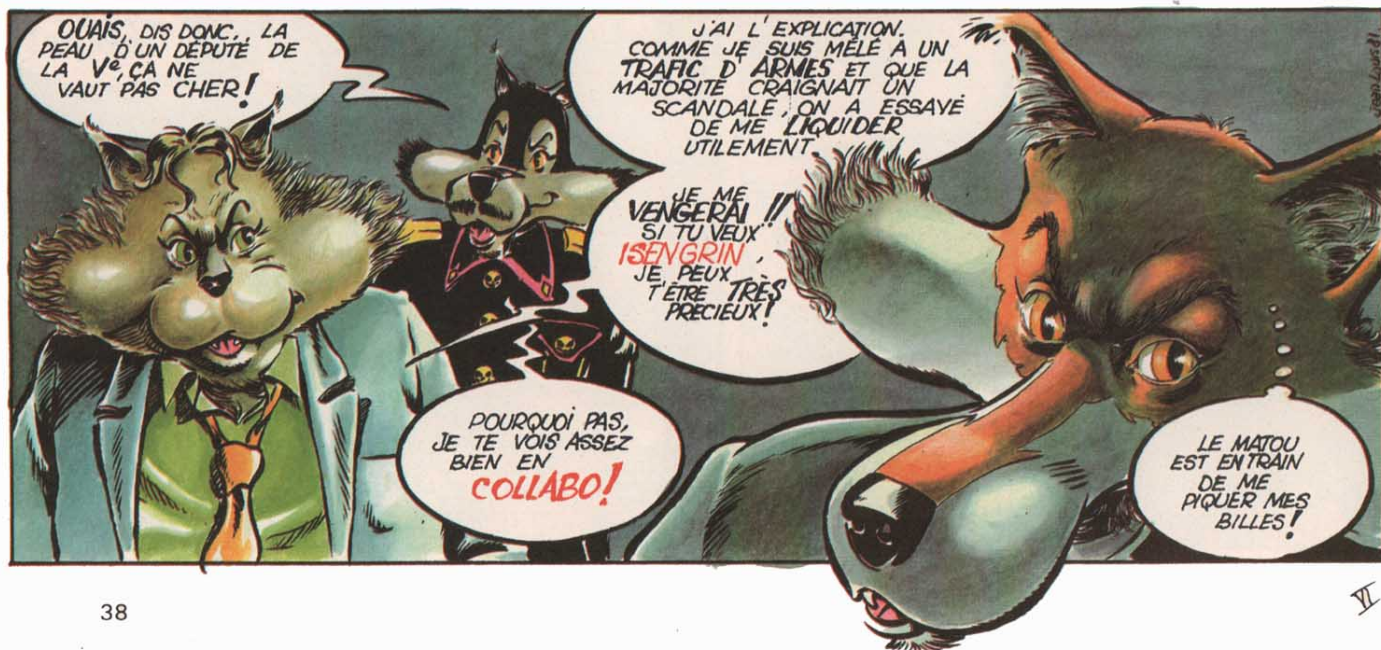
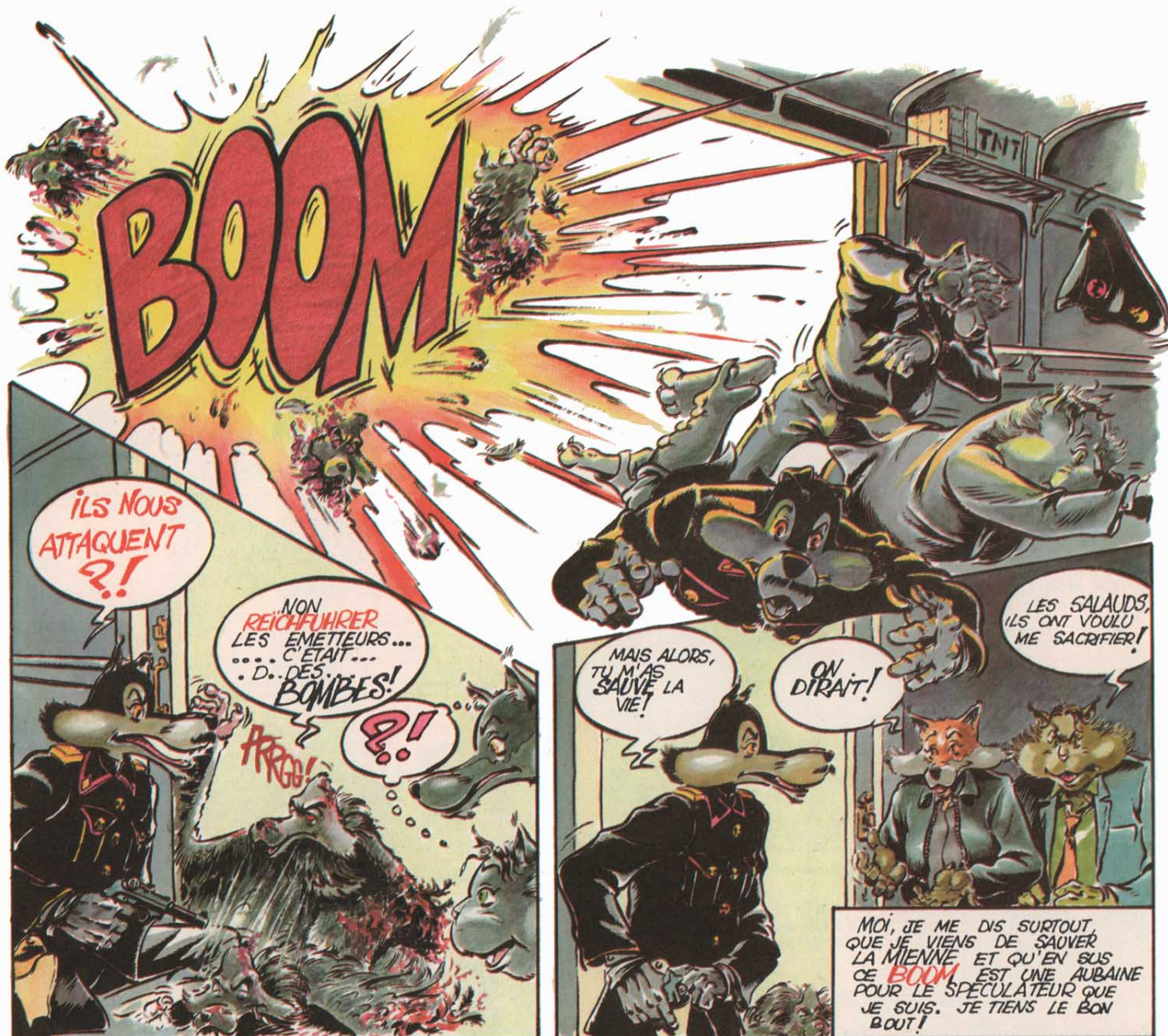
«Rabattre et coller les languettes F et G pour former le toit du Sordid Hôtel.

(à suivre)

Le polar de Renard

suite du numéro précédent

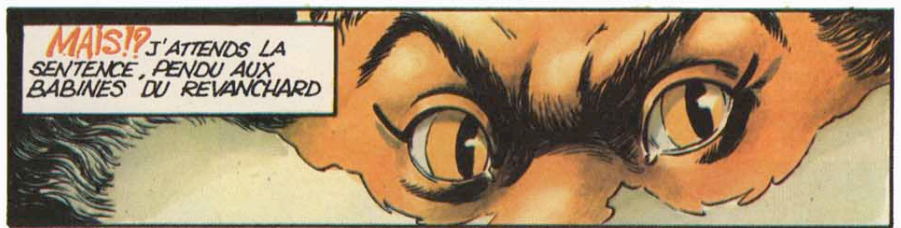




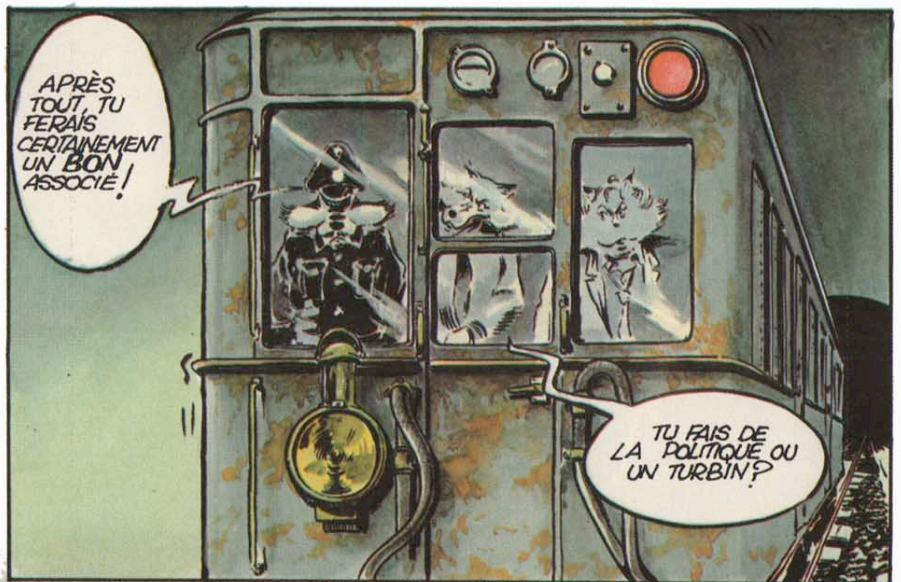


ET MOI,
TU ME VOIS
BIEN DANS
QUEL RÔLE?

JUSQU'À
MAINTENANT,
JE TE
RÉSERVAIS
UN CROC
DE BOUCHERIE
MAIS....



MAIS!? J'ATTENDS LA
SENTENCE, PENDU AUX
BABINES DU REVANCHARD

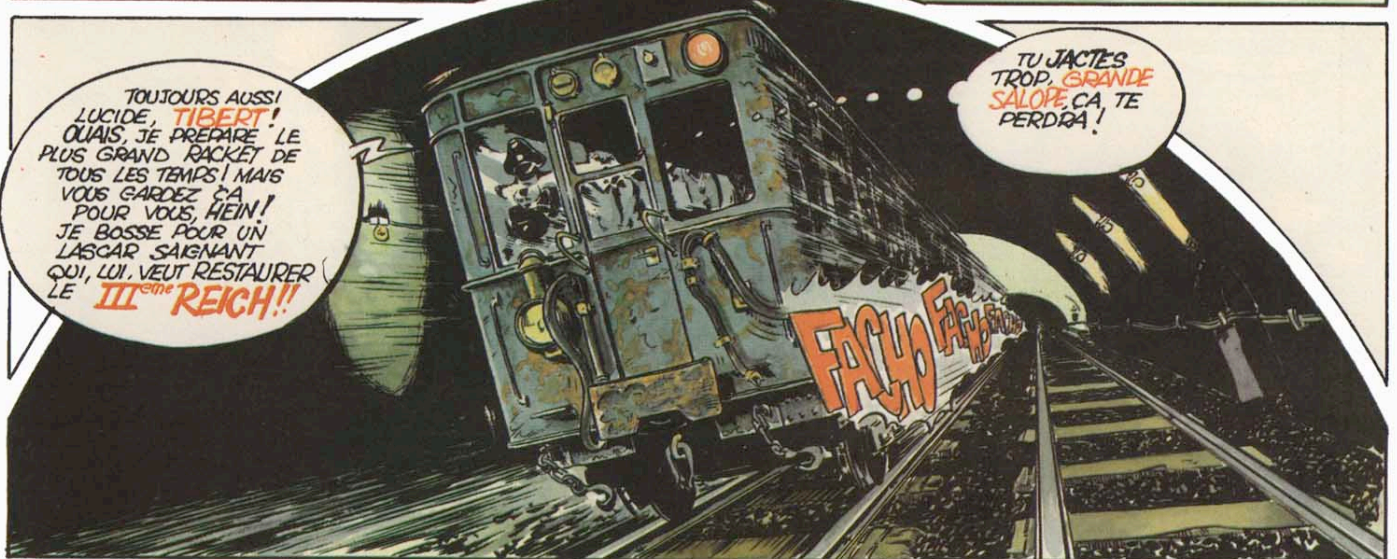


APRÈS
TOUT, TU
FERAIS
CERTAINEMENT
UN BON
ASSOCIÉ!

TU FAIS DE
LA POLITIQUE OU
UN TURBIN?

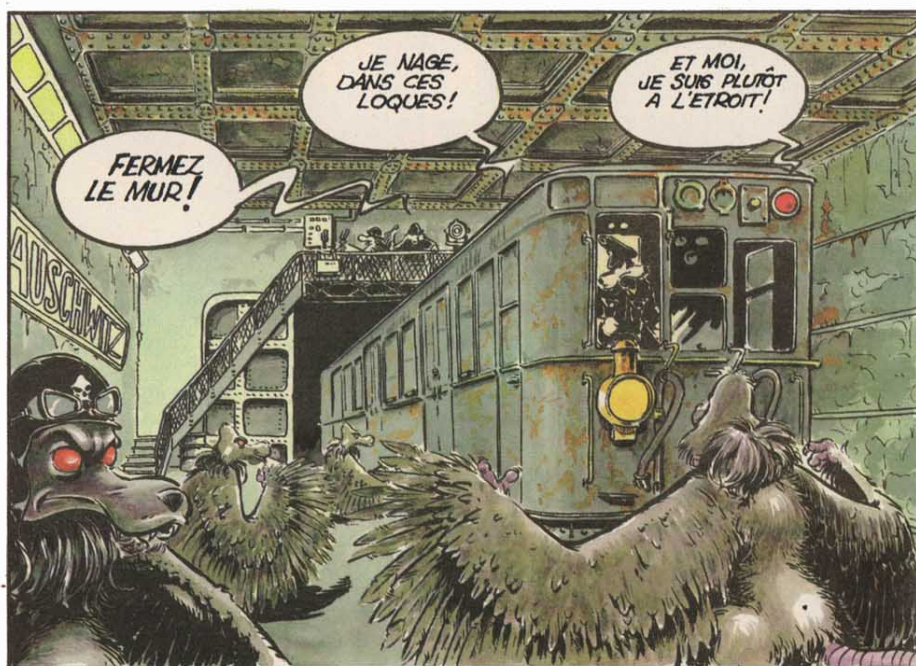


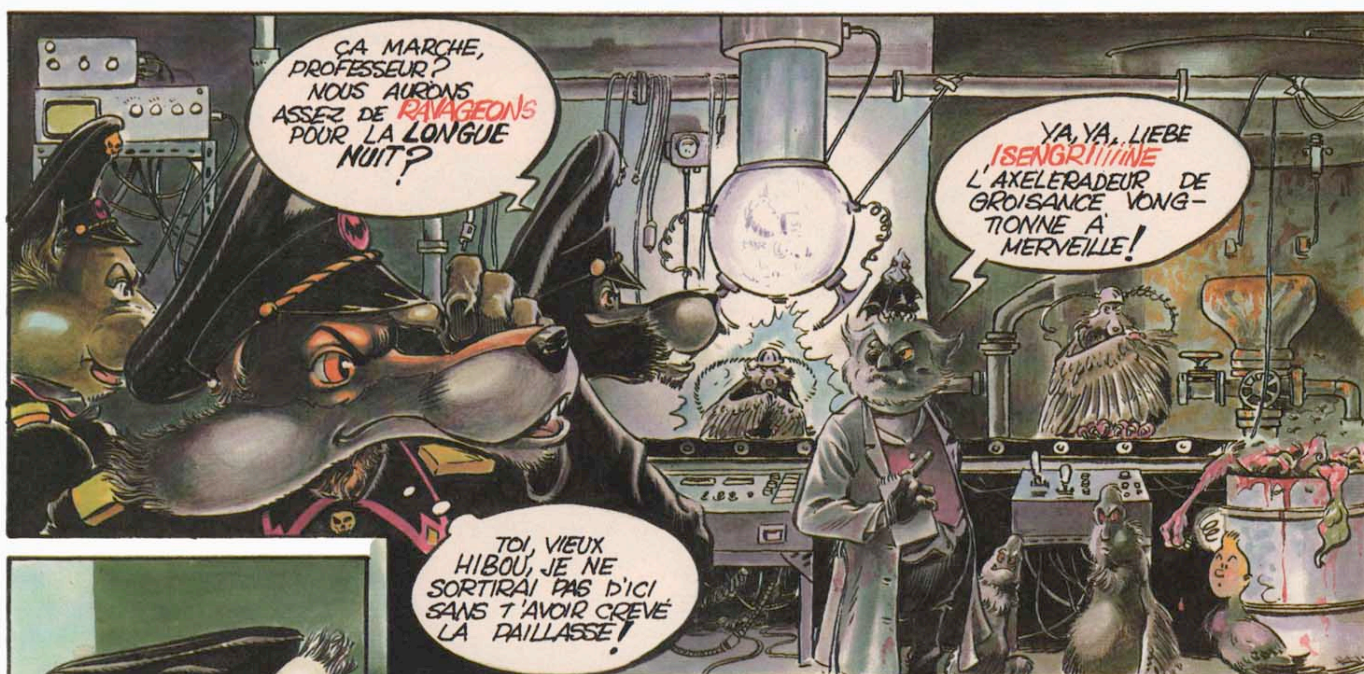
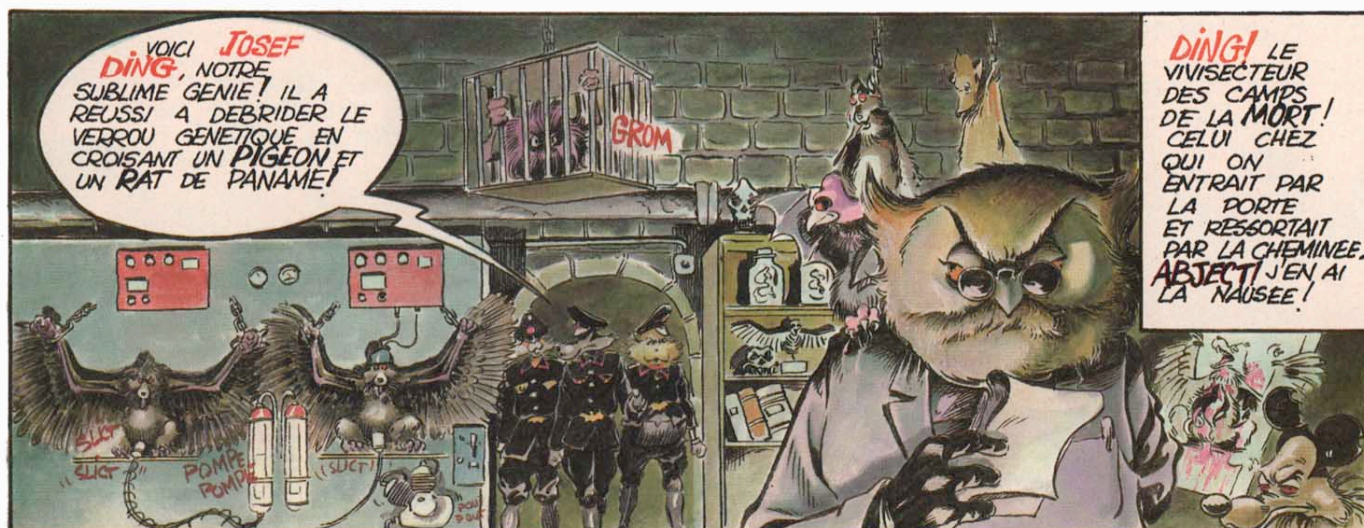
TU ES DEVENU
NAÏF, LE ROUQUIN!
COMME SI **ISENGRIN**
POUVAIT S'INTERESSER
À LA POLITIQUE!



TOUJOURS AUSSI!
LUCIDE, **TIBERT!**
OUAIS, JE PRÉPARE LE
PLUS GRAND RACKET DE
TOUS LES TEMPS! MAIS
VOUS GARDEZ ÇA
POUR VOUS, HEIN!
JE BOSSE POUR UN
LASCAR SAIGNANT
QUI, LUI, VEUT RESTAURER
LE **III^{ème} REICH!!**

TU JACTES
TROP, **GRANDE**
SALOPE ÇA, TE
PERDRA!

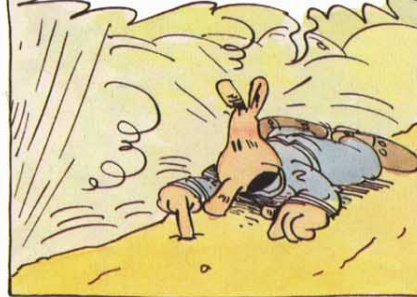




LE TRÉSOR PERDU (suite) : RÉSUMÉ : Visiblement, Désiré Goguereau est une vache ...
 tout ceci est admirablement orchestré par Charlie Schlingo



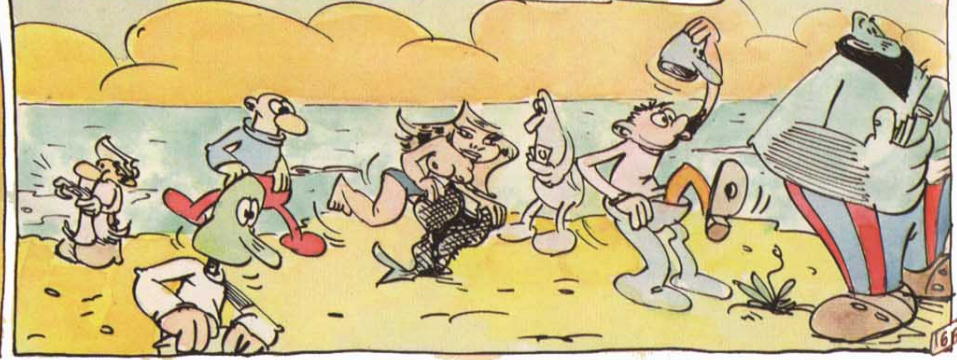
la terre tremble, comme si elle se dégonflait, mais... Mais, ma parole... C'EST DU PLASTIQUE!



Dites-moi! ça n'est pas possible, ce que je vois, sur la plage, là! Dites-moi que je rêve...



Le, monstre, la sirène, Bill le pirate, et des types qui retirent leur déguisement d'indigène, copains, comme cochons et qui comptent leur fric...



La sirène était une fausse! Je commence à sentir l'arnaque, moi!



Les maladroits! Je leur avais pourtant dit d'attendre!

Evidemment, c'est une arnaque, même l'île est fausse! Elle est tout en plastique, gonflée à l'hélium et maintenue par le fond avec un lest énorme! Maintenant que vous êtes au courant...



Tiens! on dirait que la terre tremble!

... Je suis contraint de vous abandonner sur l'île et partir avec le bateau...



m'abandonner, moi? Je vais vous casser la gueule!

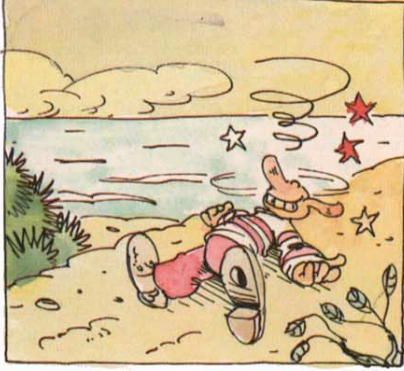
qui est Bongo? un serviteur que j'ai ramené des îles!



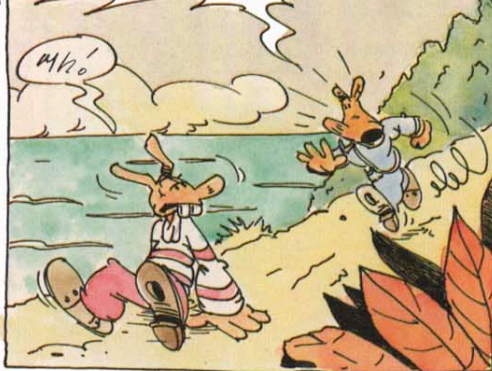
Je ne m'en sépare jamais! Très pratique en effet!



Désiré Gogueneau est grossièrement abandonné, assomme sur la plage...



DÉSIRÉ, DÉSIRÉ!



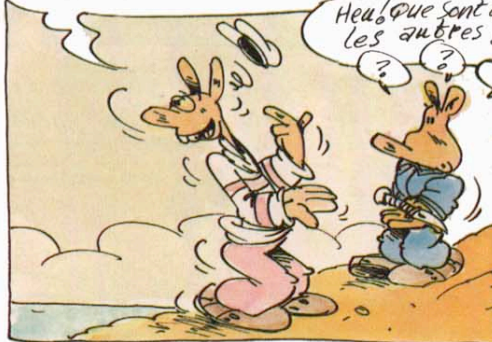
cette île est en plastique, c'est une fausse! Il faut se tailler, mon vieux!
Merci, mais j'étais déjà au courant!



oui, mais je l'ai crevée, elle est en train de se dégonfler Meerde! Il faut se barrer!



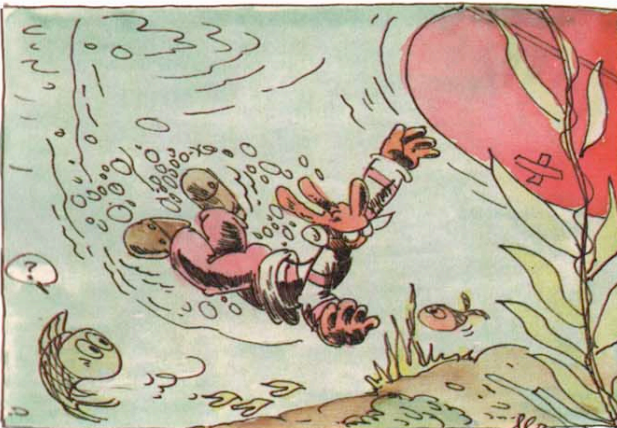
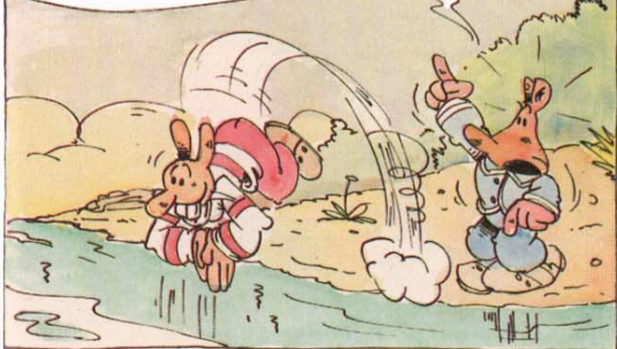
HÉ, MAIS NON! Au contraire, je sais comment nous allons nous tirer d'ici! Passe-moi ton couteau.



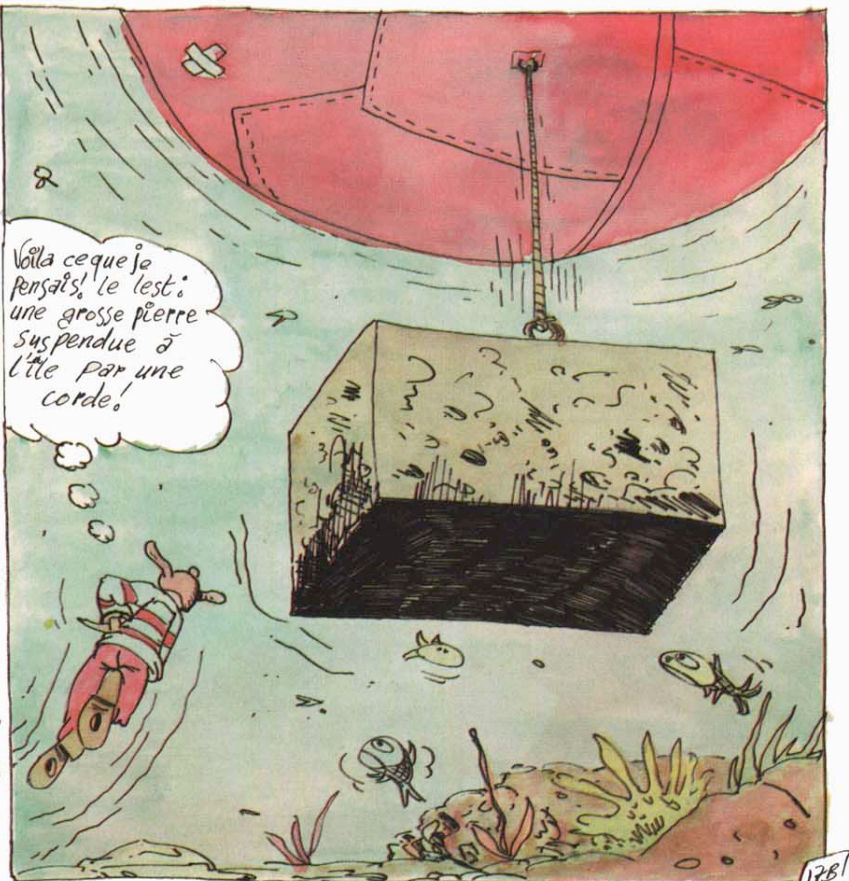
Partis avec le bateau, mais nous allons rentrer plus vite par la voie des airs!



HÉ! C'EST là-haut, par la voie des airs! En bas, c'est la voie des eaux!

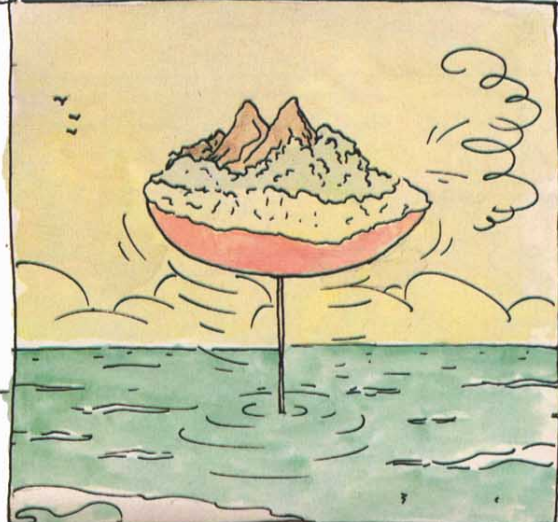


Voilà ce que je pensais! le lest: une grosse pierre suspendue à l'île par une corde!





Lorsque le lest est coupé, c'est toute l'île qui s'en va...



Ouf! Par chance j'ai réussi à m'accrocher!



Et mon couteau, tu ne l'as pas oublié au moins!



Il s'agit bien de cela! J'espère que l'île va nous emmener sur la terre ferme avant de se dégonfler entièrement!



Nous voilà propres!



Malheureusement pour nos amis, quelque temps plus tard...



Bon sang! L'île est presque dégonflée! Nous commençons à amerrir!



En plus, le temps se gâte!



Il me semble apercevoir la terre au loin! Peut-être pourrions-nous essayer de ramer plus près et y parvenir à la nage!



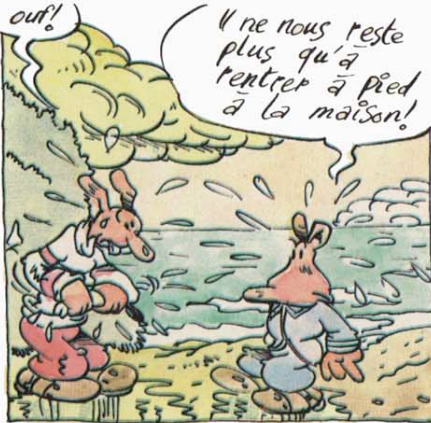
Ho! C'est difficile de ramer sur une île! Je me demande comment font les autres!

Bientôt nos deux héros
regagnent la France
à la nage...



ouf!

Il ne nous reste
plus qu'à
rentrer à pied
à la maison!

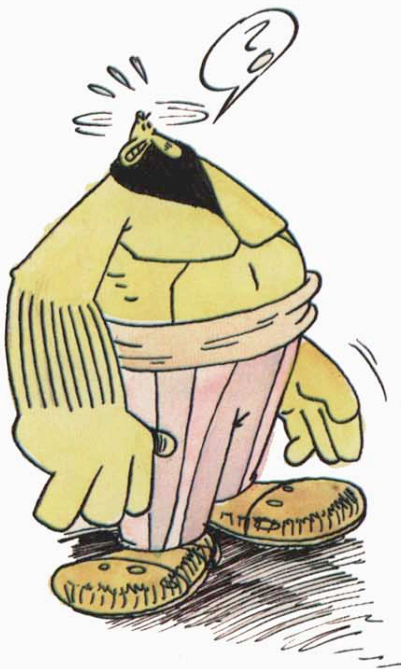
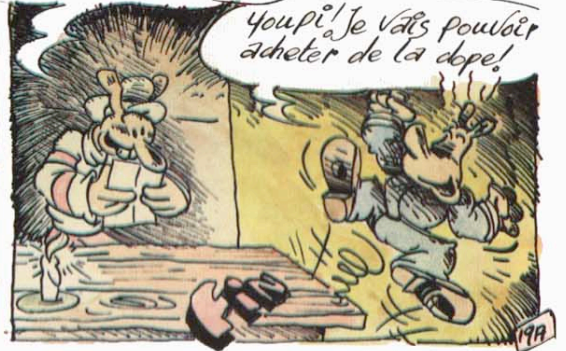


Nous voilà chez nous!
Il y a du
courrier!

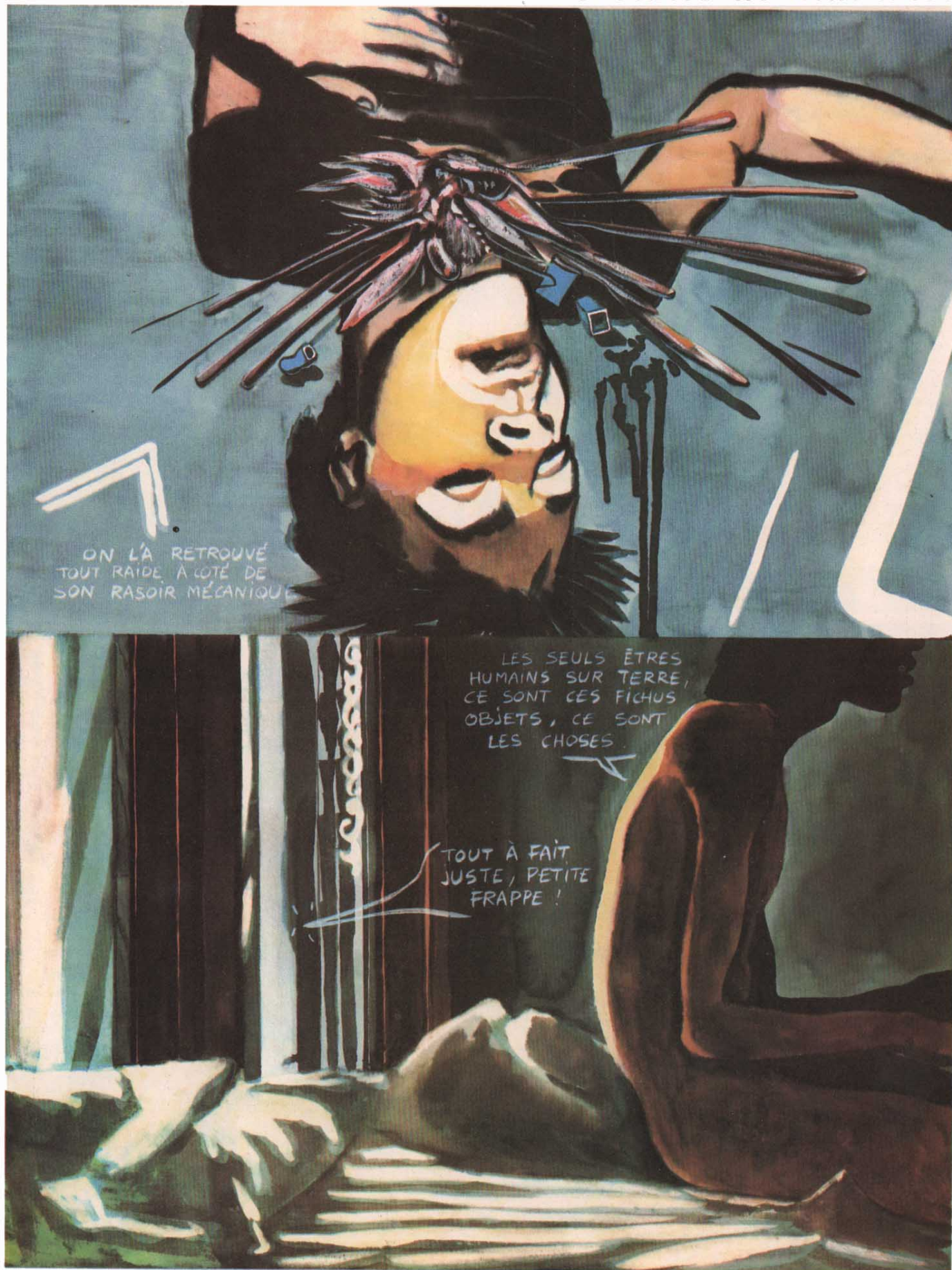


Écoute ça: ma tante Hortencia Bogueureau
vient de mourir! J'hérite de 100 millions.
Nous sommes riches!

Youpi! Je vais pouvoir
acheter de la dope!

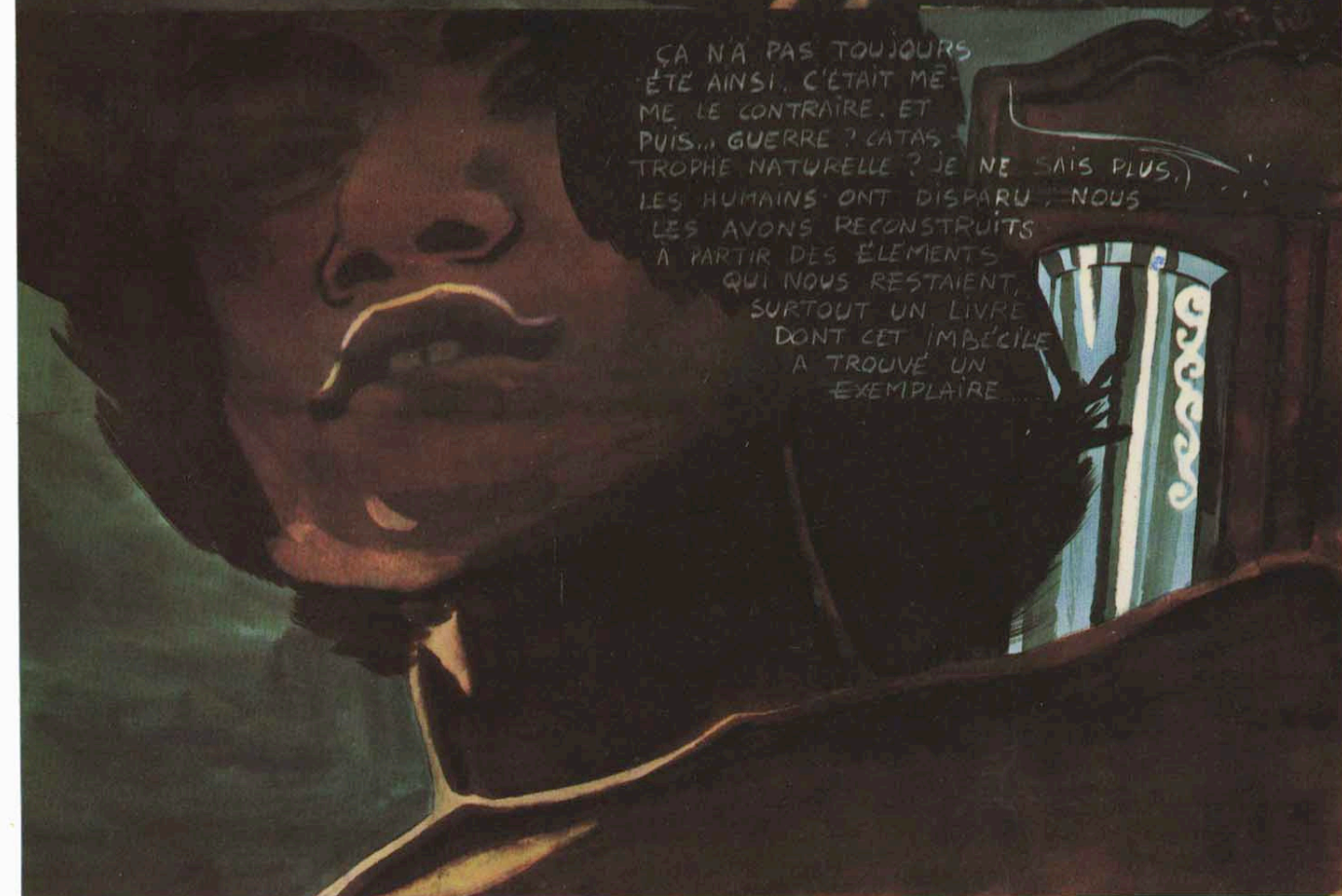


Charlie Schlingo 81





ON DIRAIT
QUE CETTE BAGNOLE
S'EST RUÉE SUR LE
GOSSE, QU'ELLE A VOULU
TUER.



ÇA N'A PAS TOUJOURS
ÉTÉ AINSI. C'ÉTAIT MÊ-
ME LE CONTRAIRE. ET
PUIS... GUERRE ? CATAS-
TROPHE NATURELLE ? JE NE SAIS PLUS.)
LES HUMAINS ONT DISPARU, NOUS
LES AVONS RECONSTRUITS
À PARTIR DES ÉLÉMENTS
QUI NOUS RESTAIENT,
SURTOUT UN LIVRE
DONT CET IMBÉCILE
A TROUVÉ UN
EXEMPLAIRE.

NOUS L'AVONS TROUVÉ
DANS CETTE POSITION,
ÉTRANGLÉ PAR SON
TÉLÉPHONE



MAIS POURQUOI VOUS
ÊTRE DONNE TOUT
CE MAL ?

POUR NOUS
DISTRAIRE ! QUOI
QUE DOUES
D'INTELLIGENCE
NOUS AVONS BE
SOIN D'ENTRE-
TIEN, ET NOUS
AVONS RECONSTI
TUÉ UNE SOCIÉ-
TÉ HUMAINE -
UN SPECTACLE
HUMAIN POUR BRISER LA MONOTONIE
DE NOS EXISTENCES STATIQUES.

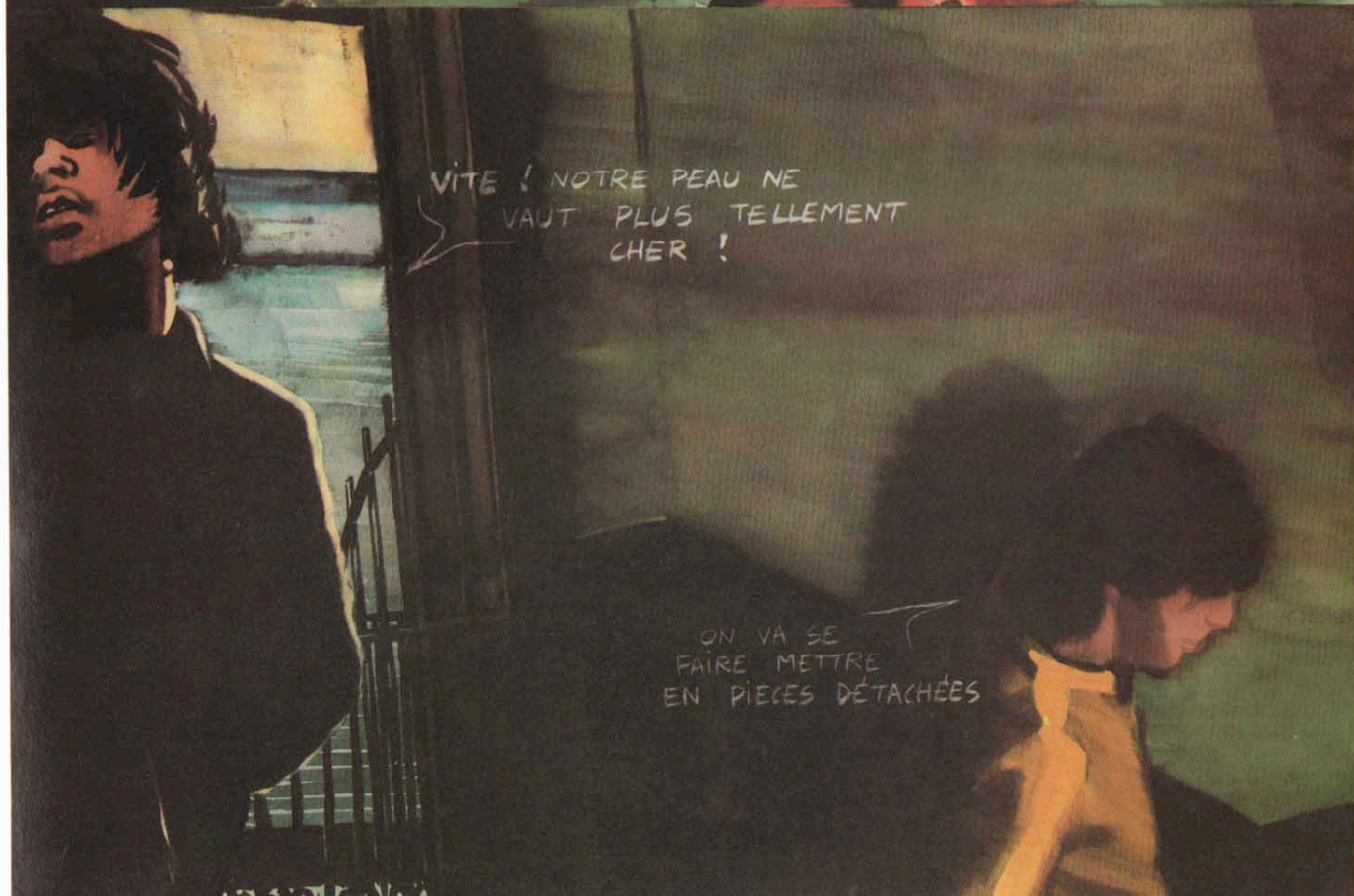




ET COMMENT AS-TU DEVINÉ
TOUT ÇA, CHICO ?

PARCEQUE JE NE
SUIS PAS UN RO-
BOT, ART, J'EXISTE
VRAIMENT !

ET IL TIRE À
BOUT PORTANT
DANS L'ARMOIRE



VITE ! NOTRE PEAU NE
VAUT PLUS TELLEMENT
CHER !

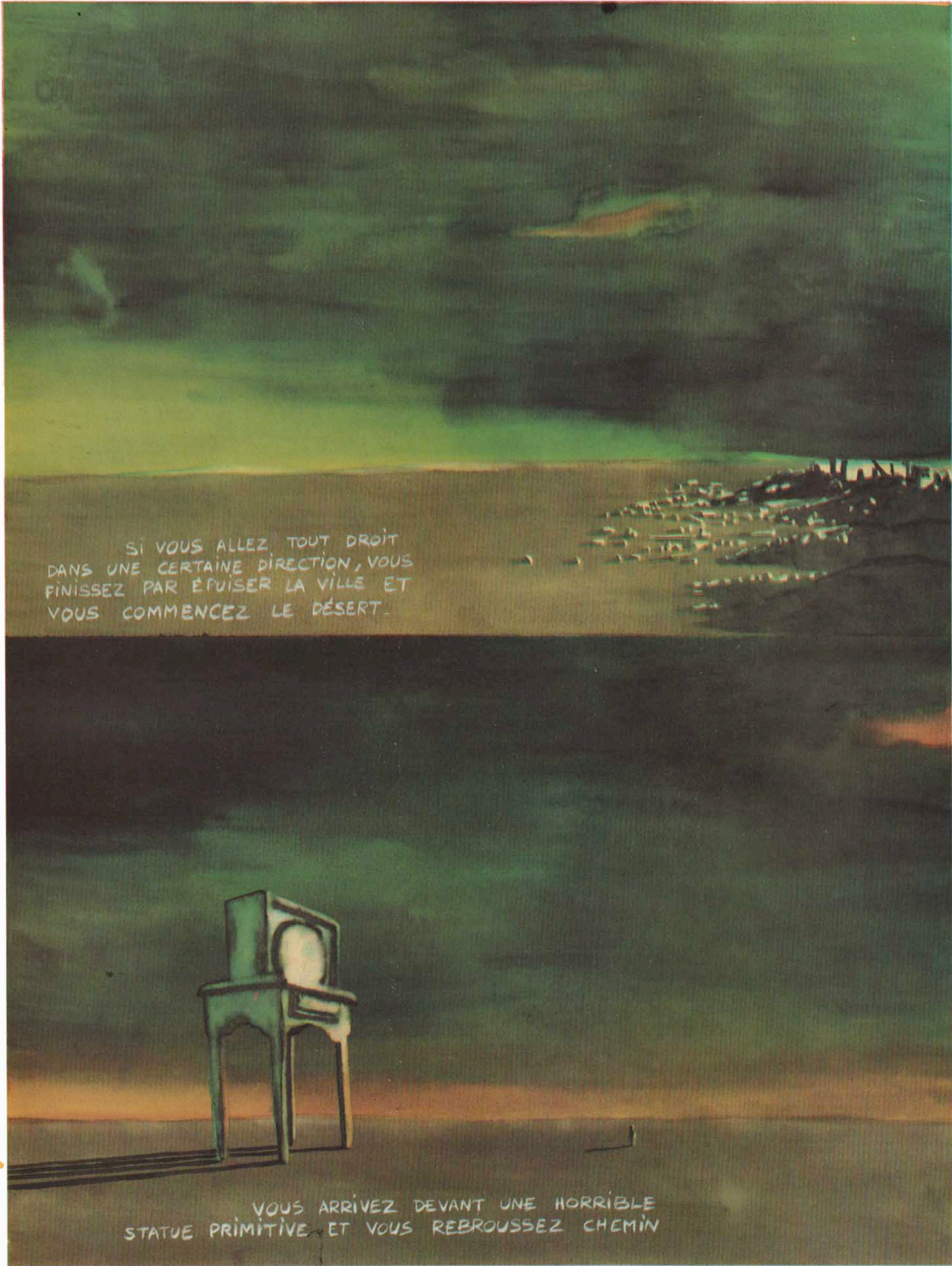
ON VA SE
FAIRE METTRE
EN PIÈCES DÉTACHÉES



TROUVER UNE
BAGNOLE D'AVANT,
UNE BAGNOLE QUI
NE PENSE PAS



DEUX DANGEREUX CRIMINELS,
LES DEUX TUEURS, IL S'AGIT
D'UN CERTAIN MARTIN ARTHUR,
ET EUH... L'AUTRE, ON NE CONNAIT
PAS SON NOM. EH BIEN,
ILS SONT EN FUITE, ILS ONT
TUÉ UNE ARMOIRE ET CASSÉ
DEUX HUMAINS, LE GRAND
CONSEIL DES OBJETS SUPÉ-
RIEURS DEVRA DÉCIDER SI TOUS
LES HUMAINS SE-
RONT DÉTRUITS
OU NON.



SI VOUS ALLEZ TOUT DROIT
DANS UNE CERTAINE DIRECTION, VOUS
FINISSEZ PAR ÉPUISER LA VILLE ET
VOUS COMMENCEZ LE DÉSERT.

VOUS ARRIVEZ DEVANT UNE HORRIBLE
STATUE PRIMITIVE ET VOUS REBrousSEZ CHEMIN



MAIS SI VOUS CONTINUEZ VOUS
APERCEVEZ TOUT À COUP EN LEVANT
LES YEUX UN BATIMENT IMMENSE
PERSONNE N'Y A MIS LES PIEDS DEPUIS
AVANT ET CE LIEU (D'APRÈS LES RUMEURS
ENTRETENUES PAR CES CRÉTINES DE MACHINES
QUI NOUS ONT BIEN EU) EST SENSÉ
ÊTRE UN JALON, UN PASSAGE POUR UN AUTRE UNIVERS

DEPUIS QUE NOUS
Y SOMMES RÉFUGIÉS, LES
GRAVATS Y ONT FAIT
DISCRÈTEMENT LEUR
APPARITION



HOTEL FANTOME OU L'ON
N'ENTEND PAS LE BRUIT DE LA
TÉLÉ, OU L'ON N'ENTEND RIEN
DU TOUT.



ET OU L'ON
SE PERD DANS
LES COULOIRS
ET LES ESCA-
LIERS



CHICO ET MOI,
AVONS ÉLU DOMICILE
DANS LA PIAULE LA
PLUS SOMBRE

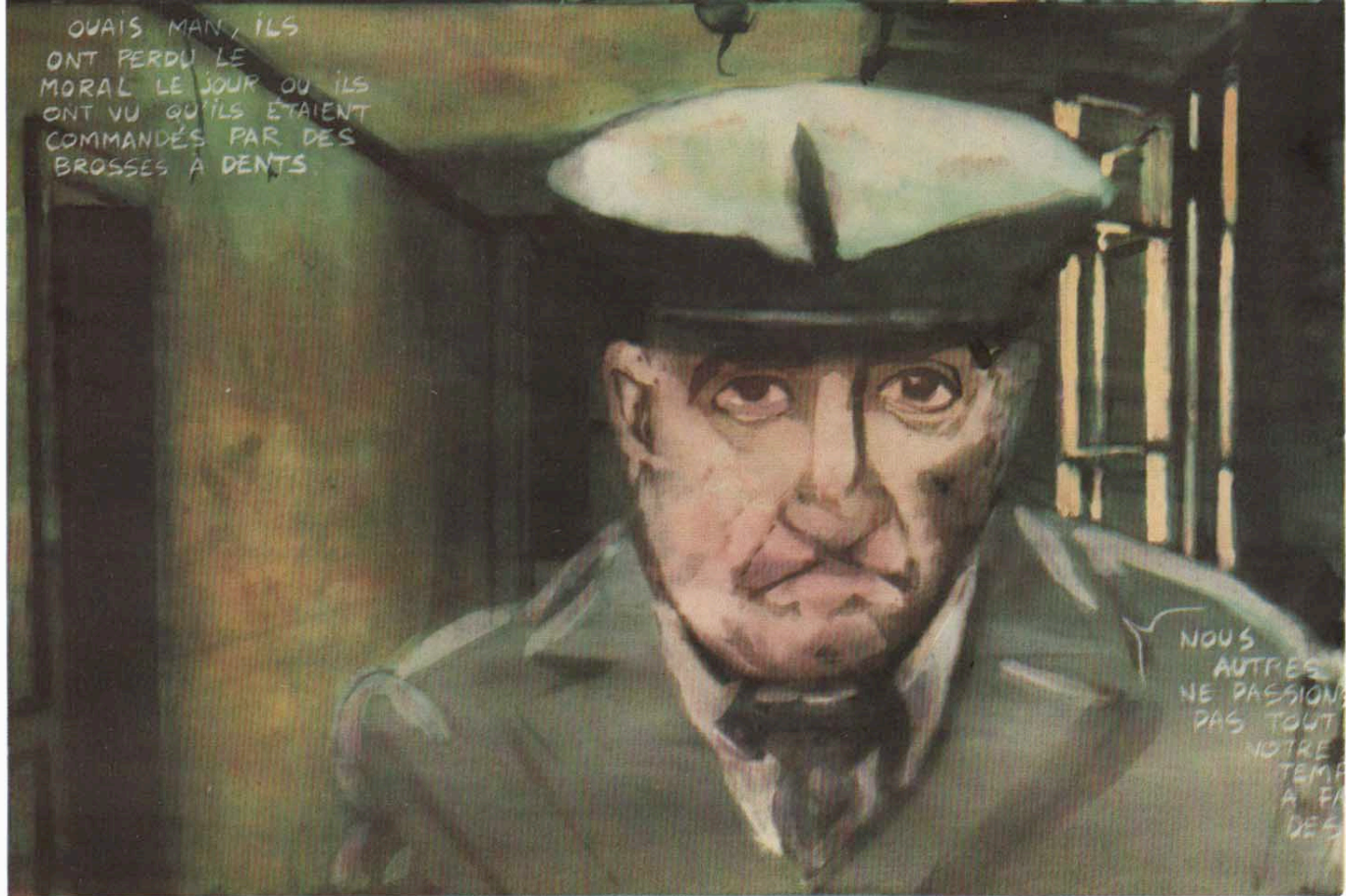


ET NOUS
N'AVONS PAS
GRAND-CHOSE
D'AUTRE À FAIRE
QUE, MOI DÉCHAR-
GER ET LUI AVALER



NOUS NE SOMMES PAS SEULS. D'AUTRES
ROBS SONT INSTALLÉS LÀ, DES DÉCHETS DE ROBS
QUI ONT JUSTE EU ASSEZ D'ÉNERGIE POUR GA-
GNER CE LIEU LE JOUR OU TOUT S'EST DÉ-
TRAQUÉ.

CES DEUX LÀ SONT
TOUJOURS EN TRAIN
DE BAISER, LA PRO-
CHAÎNE FOIS, JE LEUR
JETTE UN SEAU D'EAU
S'ILS ARRÊTENT
PAS CE POTIN!



OUAIS MAN, ILS
ONT PERDU LE
MORAL LE JOUR OU ILS
ONT VU QU'ILS ÉTAIENT
COMMANDÉS PAR DES
BROSSES À DENTS

NOUS
AUTRES
NE PASSIONNONS
PAS TOUT
NOTRE
TEMPS
À FA
DES



L'IMPRESSION QUE
CE N'EST PLUS SOI-MÊME
QUI EST AUX COMMANDES
MAIS QUELQUE CHOSE D'AU-
TRE, ON NE PEUT PAS DIRE
QUELQU'UN... ON NE PEUT
PAS DIRE QUOI, ON NE
SAURAIT METTRE UN NOM
SUR CE QUI AGIT LÀ ...

(à suivre)

DEUX pages américaines dans « Charlie » ! Voilà une victoire de plus pour la civilisation occidentale. Chaque mois vous y trouverez des informations sur ce qui se trame outre-Atlantique. D'Okefenokee à Grand Rapids, d'Hollywood à Greenwich Village, le tour d'un continent en dix minutes. Pour commencer, inaugurons le voyage par une visite au paradis du clinquant...

L'association des deux génies porte sur une série de films à la mode des années 30/40. On y verra Harrison Ford dans le rôle d'Indiana Jones, un aventurier qui parcourt le globe à la recherche de cette mystérieuse arche, douée d'un pouvoir immense. Ça se passe pendant la Seconde Guerre mondiale, et les maudits nazis sont égale-

SKIES, autre film sur les OVNI, réalisé par le spécialiste des trucages Ron Cobb. Le scénario de John Sayles (*Piranha*, *Hurléments*, *les Mercenaires de l'Espace*) prévoit des extra-terrestres fort peu amicaux cette fois.

Science-fiction encore : Peter

MADE IN U.S.A.

TINSELTOWN, CALIF

Quelles sont les dernières nouvelles des fabricants de films ? Du côté des « Wonder kids » sur qui tous les regards se fixent, on s'active : un nouveau serial majestueux, RAIDERS OF THE LOST ARK, s'annonce. Production George Lucas (*Star Wars*), mise en scène Steven Spielberg (*Jaws*, *Rencontres du 3^e type*).

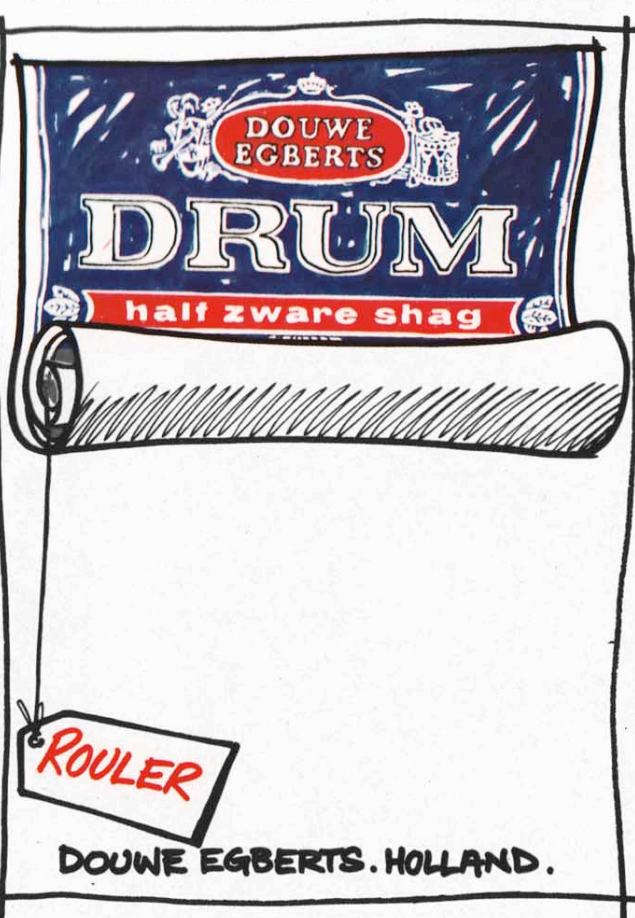
ment dans la course, à travers les Andes ou sur la grande pyramide. Parmi les gadgets, l'Aile Volante, avion aérodynamique de forme triangulaire, large de 25 mètres (pensez à l'Aile Rouge d'Olrik dans « Blake et Mortimer »). La distribution du premier des quatre films est prévue pour l'été aux USA.

Spielberg envisage aussi une suite aux *Rencontres...* Entre-temps, il produira NIGHT

Hyams (*Capricorn 1*, *Guerre et Passion*), habitué des flops retentissants, tourne OUTLAND avec Sean Connery. Structure classique (un policier poursuit un meurtrier dans une petite communauté hostile) mais transplantée dans l'espace. Hyams voit dans celui-ci une nouvelle frontière comme autrefois l'Ouest américain. Les décors seront donc « réalistes » : colonie de mineurs confinée, station spatiale crasseuse, une extension de la Terre à la mesure des défauts de



Escape from New York



l'homme. Ambition du sujet et présence de l'excellent Sean suffiront-ils à sauver le film de son nullissime réalisateur ?

Autre virtuose de la pellicule, John Carpenter a terminé *ESCAPE FROM NEW YORK*, aventure futuriste dans un Manhattan transformé en prison de haute sécurité. Parqués là après une violente guerre civile, trois millions de criminels y sont condamnés à coexister ou s'entretuer sous l'œil de vigiles perchés dans la statue de



la Liberté. Au beau milieu de cet enfer vient s'écraser l'avion du président des Etats-Unis, immédiatement capturé par le Duke (Isaac Hayes), chef du gang le plus dangereux de la ville. Pour le sortir de là, le maître-voleur Snake Plissken (Kurt Russell) affrontera mille dangers, jusqu'au duel final qui l'opposera au Duke sur le pont George Washington miné, au-dessus d'un Hudson électrifié pour empêcher les évasions. Autres acteurs de ces péripéties en 1994 : Lee Van Cleef, Ernest Borgnine, Donald Pleasence, Harry Dean Stanton, Season Hubley, Adrienne Barbeau (*Mrs. Carpenter*). Dans les projets de Carpenter : un remake de *THE THING* (*La chose d'un autre monde*) d'Howard Hawks, d'après la nouvelle « Qui va là ? » de John W. Campbell ; *EL DIABLO*, un « western gothique » ; et son rêve : adapter « Terminus les étoiles », d'Alfred Bester.

Au chapitre des projets rêvés, ceux de Joe Dante (*Piranha*, *Hurléments*) : réaliser « Les plus qu'humains », d'après Theodore Sturgeon et « Renaissance » d'après Raymond F. Jones ; ceux de John Landis (*Blues Brothers*) : une trilogie horrifique (remakes des fameux *The Mummy*, *Creature from the Black Lagoon*, et *American Werewolf in London*

Conan



Harrison Ford

- « à ne pas confondre avec *An American Werewolf in Paris*, où Gene Kelly faisait d'Oscar Levant sa première victime », dit-il ! et l'adaptation du livre de Mark Twain « *A Connecticut Yankee in King Arthur's court* ». Autre projet en bonne voie, celui de Kirk Douglas et de son fils Peter, de porter à l'écran *SOMETHING WICKED THIS WAY COMES* de Ray Bradbury. La réalisation de ce classique produit par Disney se fera d'après le scénario de Bradbury, et Douglas et Jack Lemmon s'y partageront l'affiche. Après Spielberg pressenti pour mettre en scène, puis Sam Peckinpah, on ne sait pas encore qui sera aux commandes.

DYSNEYANA

Chez le grand Walt (paix à son âme congelée), on se remet de l'échec cuisant de *WATCHER IN THE WOODS*, sorti lamentablement en coup de vent l'été dernier. Une autre version de rechange doit sauver les meubles, grâce à sa fin toute neuve. Dernière œuvrette des studios Disney, *CONDORMAN*, vil démarquage d'une idée piquée dans *Artistes et modèles* de Tashlin. Sympathique anticommunisme de base, malheureusement insuffisant pour faire supporter la présence de Barbara Carrera, premier sex-symbol disneyen. Je vais me sentir mal... On verra aussi *THE DEVIL AND MAX DEVLIN*, curieusement inspiré de *L'enfer pour Miss Jones* ! Mais où vont-ils chercher tout ça chez Disney ? Il paraît qu'Elliot Gould s'est laissé persuader (\$ \$ \$) de jouer sans doublure. A quoi doit-on s'attendre ? Pour les dessins animés, nos deux spécialistes vous tiendront au courant. Je me bornerai à citer *THE BOX AND THE HOUND* (le Renard et le Chien) dont tout animateur ayant travaillé sur des films antérieurs à *Bernard et Bianca* s'est vu exclu, *THE BLACK CAULDRON* (le Chaudron noir), projet style sword-and-sorcery, et *MUSICANA*, un *Fantasia* moderne. (Quelle décadence !)

CHEVALERIES

En avant pour Camelot ! Une nouvelle version des Chevaliers de la Table ronde se prépare ! John Boorman (*Zardoz*, *Delivrance*) va faire revivre les beaux jours du Roi Arthur. Titre choisi : *EXCALIBUR*, l'épée magique du souverain d'Angleterre. Intrigues à la cour, Merlin l'enchanteur, tournois et gentes dames !

Morbleu !

Un projet comparé par beaucoup à *Star Wars* pour sa grandeur épique, *DRAGONSLAYER* (Tueur de dragons), devrait faire sensation. Peu d'acteurs connus, sauf Ralph Richardson, mais un scénario alléchant : la lutte du dernier magicien contre le dernier dragon. On parle d'un nouveau miracle grâce à deux jeunes talents, Matt Robins et Hal Barwood. Mêmes thèmes que dans *Star Wars* : lutte du bien et du mal, vieux sages et novices inexpérimentés, forces mystiques et effets spéciaux... A la clef, un tas de dollars ou une sévère déception. Le dragon s'appelle Vermithrax Pejorative (it's a she !). Le CONAN de John Milius (*Dillinger*, le *Lion* et le *Vent*), d'après Robert E. Howard et les Marvel Comics sera du vrai Milius, violent et barbare à souhait. Le fameux héros, idole de tous les aficionados d'« épopée fantastique », comme il faut dire chez nous, aura les traits d'Arnould Schwarzenegger, six fois Mr Univers. Les premières photos que j'ai vues lui révèlent une douteuse allure de chef indien. Mais les décors hallucinants et le texte d'origine aideront peut-être à faire oublier cela. L'habitude des nullités produites par Dino De Laurentis (*King Kong '76*, *Flash Gordon*) ne fait pas le moine, comme disait ma vieille grand-mère.

MAYDAY, MAYDAY

Nous en sommes à considérer les catastrophes que nous ré-

serve le Seigneur, allons-y gaiement !

Après *THE MIRROR CRACK'D*, autre adaptation d'Agatha Christie, *EVIL UNDER THE SUN*. On prend les mêmes et on ferait mieux de renoncer. Le prochain Brian De Palma, *PERSONAL EFFECTS*, sera... un Shocker ! Quelle surprise. Faites cadeau de ma place à un aveugle.

Sherlock Holmes va (encore !) réapparaître, cette fois sous les traits de Charlton Heston, dans *THE CRUCIFIER OF BLOOD*, sombre histoire de rubis mêlée à un crime vieux de vingt ans commis aux Indes. Adapté d'une pièce de Paul Giovanni, le script rappelle, oh, si vaguement, « Le Signe des Quatre ».

Après son succès *Kramer vs. Kramer*, Robert Benton se lance (d'incendie) dans le thriller. Il travaille à *STAB*, écrit en collaboration avec son vieux partner David Newman. Meryl Streep y tiendra le principal rôle. Avec son charme habituel. C'est tout dire.

Lugubre drame réunissant enfin Jane et Henry Fonda, *ON GOLDEN POND* relate les angisses d'un couple vieillissant face à la mort, etc. Un candidat sûr pour les Oscars de l'an prochain, en somme...

Bo Derek, pauvre tas de viande victime d'un lancement publicitaire aussi gros qu'elle, jouera sans doute l'héroïne disco du film inspiré par le Marvel comics « D'Azzler ». Ce projet possède une vague teinte d'héroïque-fantaisie futuriste.

On la verra aussi dans le *TARZAN, THE APE MAN* qui se prépare (original, non ?). Elle y révélera les aspects érotiques de la vie du célèbre singe. Grandes boules de feu !!! Quel blasphème.

Horreur ! Le méchant du prochain James Bond, *FOR YOUR EYES ONLY*, sera l'insupportable Topol (le Dr. Zarkov du *Flash Gordon* de sinistre mémoire)...

Finissons en beauté : Sterling Hayden, sévèrement gâteux, a refusé le cachet de 50 000 \$ qu'on lui offrait pour *CHARLIE CHAN AND THE CURSE OF THE DRAGON QUEEN*. Il a préféré se rendre aux funérailles du Maréchal Tito.

TÉLÉGRAMME

Dernière anecdote : Pour *THE BLACK HOLE* (le *Trou noir*) les techniciens de chez Disney ont dépensé 100 000 \$ pour construire une caméra précise au 10 000^e de pouce, contrôlée par ordinateur, la machine la plus perfectionnée au monde en matière d'effets spéciaux, un an et demi de travail. Quel génie technique ! Mais la simplicité est la clé de tout. Quand la caméra Matte-Scan ne sert pas, le couvercle-objectif est recouvert d'un morceau de scotch sur lequel on peut lire : *Enlever ceci pour utiliser la caméra - sinon pas d'images !*

Le mois prochain, exploration d'autres domaines : livres, bandes dessinées, télévision. So long, pals.

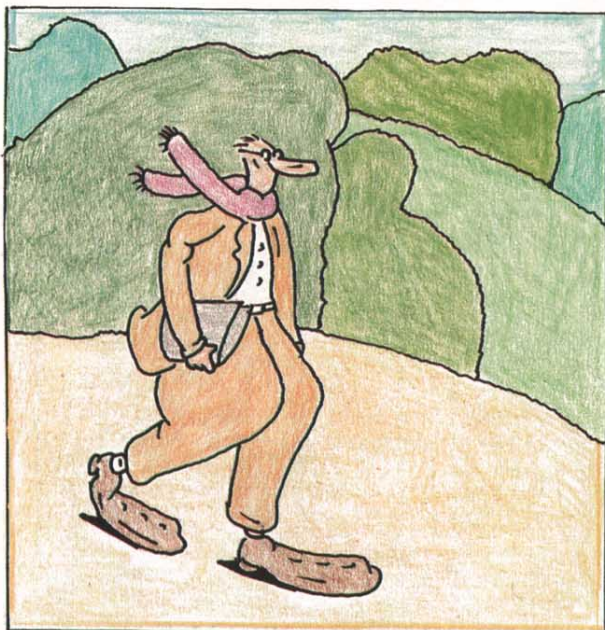
John Healdline (Jr.)



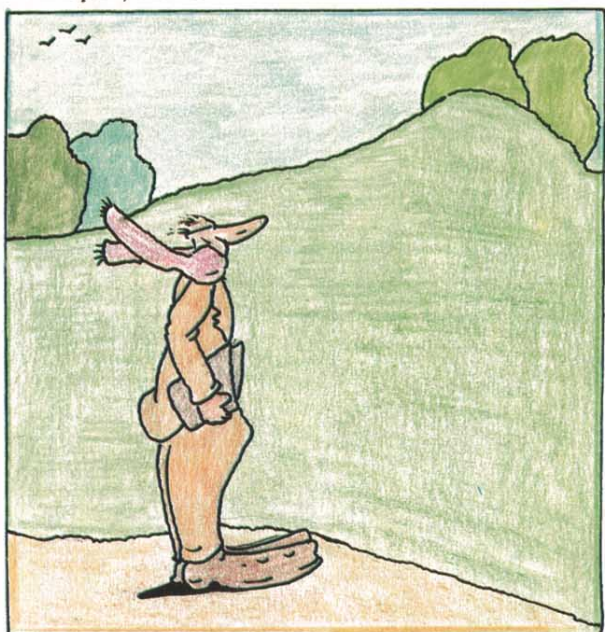
DU BLOND DORE
AU BRUN
PLUS PROFOND

DOUWE EGBERTS. HOLLAND.

LE POÈTE ET LE MAUDIT



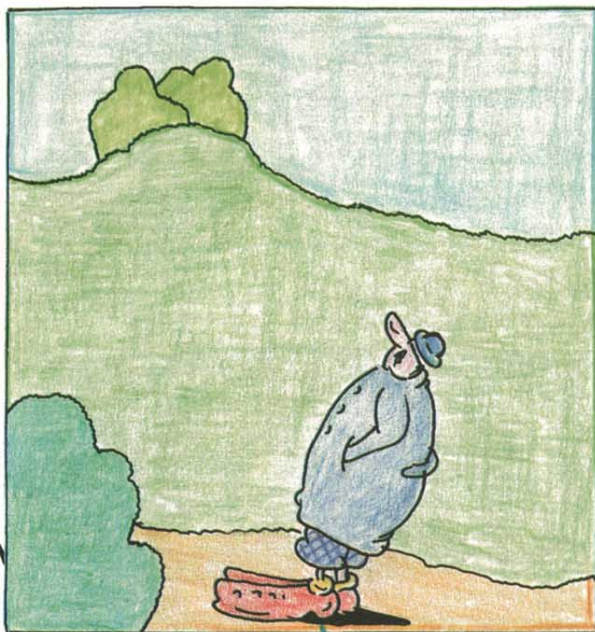
LA CAMPAGNE VAPORISAIT DES ODEURS EXQUISES. LE POÈTE HUMAIT L'AIR ET CHERCHAIT UN ENDROIT QUI LE METTÂIT À L'AISE POUR LIRE CHARLES PÉGUY, L'ÉCRIVAIN QU'IL ADMIRAIT LE PLUS EN CE MOMENT.



CETTE COLLINE AUX MERVEILLEUSES COULEURS SERA UN ENDROIT D'UNE INFINIE DOUCEUR POUR LIRE PÉGUY, PENSE LE POÈTE.



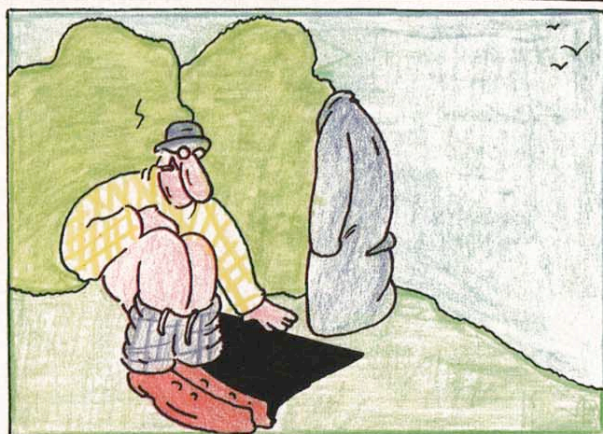
LE MAUDIT, LUI, PRENAIT UN MALIN PLAISIR À ÉCRASER LES FLEURS QUI ÉTAIENT SUR SON CHEMIN.



LE MAUDIT, LUI, APPRIVA DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA COLLINE ET SE DIT: TIENS, CET ENDROIT EST BIEN POUR FAIRE CE QUE J'AI À FAIRE !



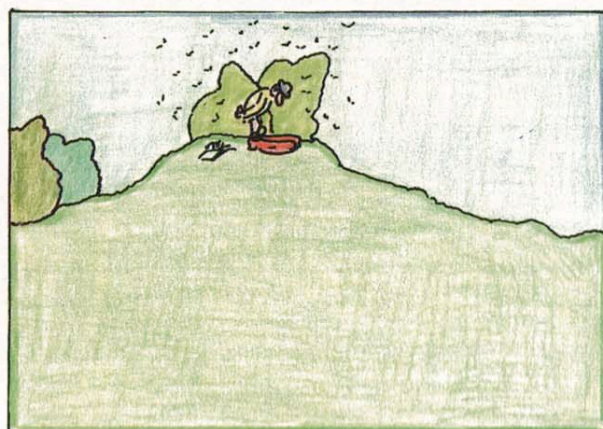
LE POÈTE AVAIT TROUVÉ LE BONHEUR
SUR TERRE, L'HARMONIE TERRIENNE
ET CERVICALE. UNE ONDE OLIVE SAVEUR
AGRÉABLE L'ENVAHISSAIT.



PENDANT CE TEMPS, DE L'AUTRE CÔTÉ DES
ARBUSTES, LE MAUDIT FAISAIT UN GROS
CACA.



DEUX MINUTES PLUS TARD, NOTRE POÈTE
FUT AGRESSÉ PAR UNE ODEUR ÉPOUVANTABLE
ET PAR DES MILLIERS DE MOUCHES. IL
DESCENDIT À TOUTE ALLURE LA COLLINE,
ABANDONNANT SON BOUQUIN.



QUOI DE PLUS GÉNIAL, CE BOUQUIN, POUR
LE MAUDIT ???... LUI QUI AVAIT PAS
DE PAPIER !!



LE POÈTE ALLA CONTER SA MÉSAVENTURE
À UN GENDARME QUI PASSAIT PAR
LÀ.....



COMME LE GENDARME ÉTAIT UN FIN
PÊCHEUR, IL ALLA RAMASSER LES
MOUCHES, SURTOUT QUE DEMAIN
C'ÉTAIT L'OUVERTURE DU BROCHET....



LE POÈTE ÉTAIT DÉPITÉ, C'ÉTAIT LA PREMIÈRE FOIS QU'IL ÉTAIT CONFRONTÉ À LA DURE RÉALITÉ QU'EST LA SOCIÉTÉ.



ALORS QU'IL MARCHAIT, IL SENTIT UNE MAIN AMICALE SABATTRE SUR SON ÉPAULE. C'ÉTAIT LE MAUDIT QUI EN AVAIT MARRE D'ÊTRE UN MAUDIT.



APRÈS AVOIR EXPLIQUÉ SA VIE DE MAUDIT, LE POÈTE EUT PITIÉ DE LUI ET L'INVITA À BOIRE UN COUP CHEZ LUI.



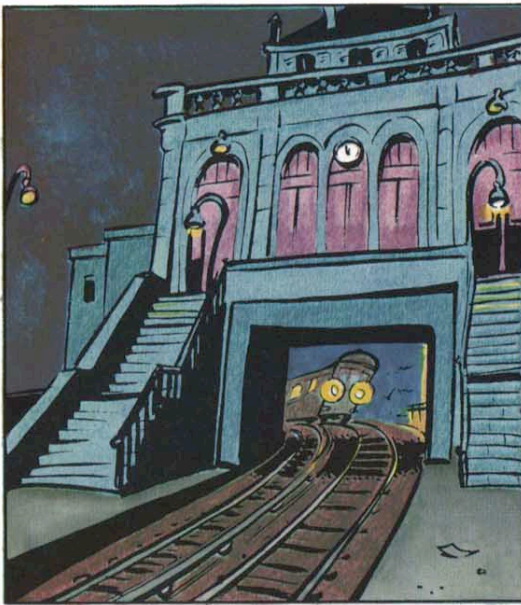
ET L'ON NE SAIT PAS PAR QUEL DÉCLIC NOS DEUX COMPÈRES SAUTÈRENT DANS LE PLUMARD ET S'AIMÈRENT TENDREMENT.



ET C'EST LÀ QUE LE GENDARME, PRIS DE REMORDS, ARRIVA À LA MAISON DU POÈTE AVEC UN BROCHET VIVANT.

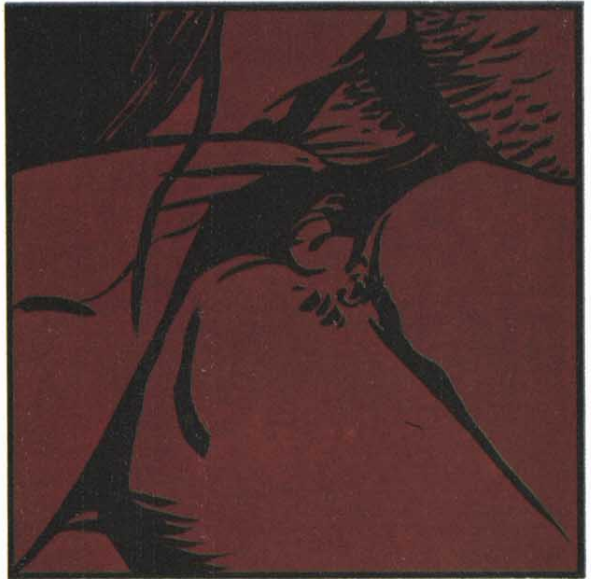


COMME LE GENDARME AVAIT LAISSÉ EN VIE LE BROCHET, LE BROCHET PROPOSA DE S'OCCUPER DE LA CUISINE TANDIS QUE LE GENDARME SAUTAIT DANS LE LIT AU MILIEU DU POÈTE ET DU MAUDIT. TOUT CECI POUR VOUS EXPLIQUER QUE CETTE HISTOIRE TIENT TOUTE SUR LE MOT PÊCHE. (BELISEZ...) UN MEC POSE UNE PÊCHE. SURVIENT UN GENDARME PÊCHEUR, ET!!! HI! HI! HI!... UN BROCHET QUI FAIT DES PÊCHES FLAMBÉES... HI! HI! HI!... ET POUR COMPLÉTER... ARF! ARF! ARF! LES TROIS MECS QUI SONT DANS LE PÊCHÉ. Y'A PAS PLUS MARRANT EN CE MOMENT. HI! HI! HI! HI! QUELLE PÊCHE!









RÉSUMÉ QUI A MAL AU TÊTE

IL Y A ANNADYA : UNE NAUFRAGÉE
DODUE, SINGE DÈS LA MENACE DE
DIRE REGARDS
ÉCOLE DE LA

PERDU

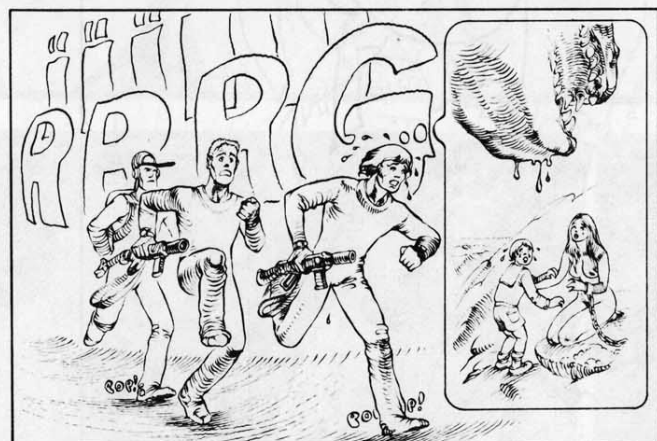
-E ... PLUS ACCOURENT TROIS TERRÉNIENS SÉCURABLES [2]
-S DANS UNE CHEMINÉE ERRANTE
-RE LA JUSTE MESURE DU VERNIS DE CIVILITÉ ...
-S DONT L'IMAGE PRÉTEND SE PASSER ...
-S QUE LES MOIS TRAIENT RAMASSER ...
-TE DISSIMULÉE PAR LE SOURIRE NIAIS DES BÉBÉCULEURS
-RE SON CRI ET DEVENIR AUSSI PLATE QU'UNE IMAGE SUR UN MUR : C'EST CE QUI FORCE SON CORPS ... LA FÛTE ...

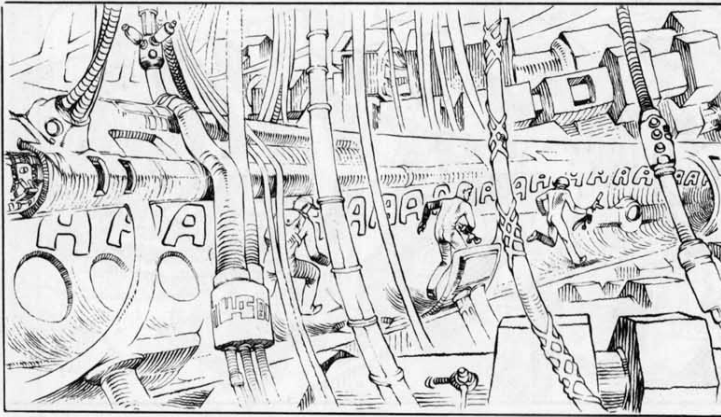


ELLE FÛT CAR LE MONSIEUR VOUDRAIT
(QU'EL CILIST...) ENQUÊTER JUSQU'À
SES PROPRES TRACES ... OOOH...



ELLE EST LÀ... BLANCHIE!... UN ESPACE VIDE... LES SECOURS N'ARRIVENT DONC RIENT ?? GOUTIER ROUSSEAU... ANTI-IL RACIS
DE NE PAS POUVOIR PENSER CLAIEMENT QUE LE CHÈVREMENT DES VOS ANS LES SEPARE DE LA PLUS PROCHE ??
...NON, VRAIMENT, ON N'AFFRONT PAS CELA!... HÉLAS, LA SUPP. REFRIGÉANT.



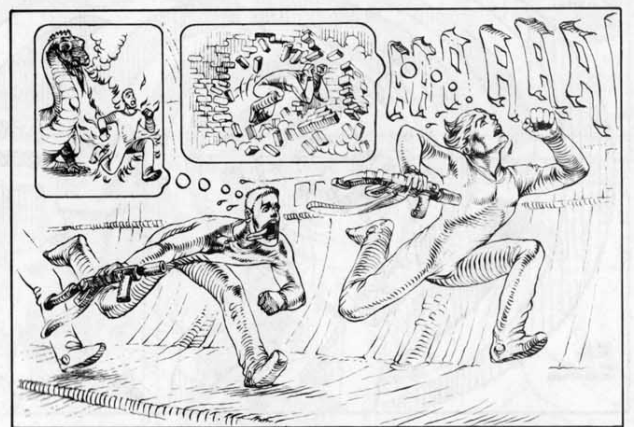


JE NE VEUX PAS ÊTRE SÉPARÉ D'ICHI QUI APPELLE, CE PAUT CÔTÉ TANTOQUE
JE FUS EN ALANT VERS LUI GÂME DANS LES VUES DE MONTÉE D'AMUSE BRESAULT



COURIR À EN PERDRE LA PENSÉE... LE
SAUT DANS UN MUR DE SÉGA CHARDONNÉSE...

LE PROBLÈME EST DE SAVOIR SI L'ON PEUT SE SENTIR PLUS PRESSE EN-
-CORE QUAND ON EST TANT PRESSE QU'IL SERAIT QUE NOTRE PEAU S'AR-
-RÊTE PAR L'AMBAUX ENTEISS ... POURTANT ...

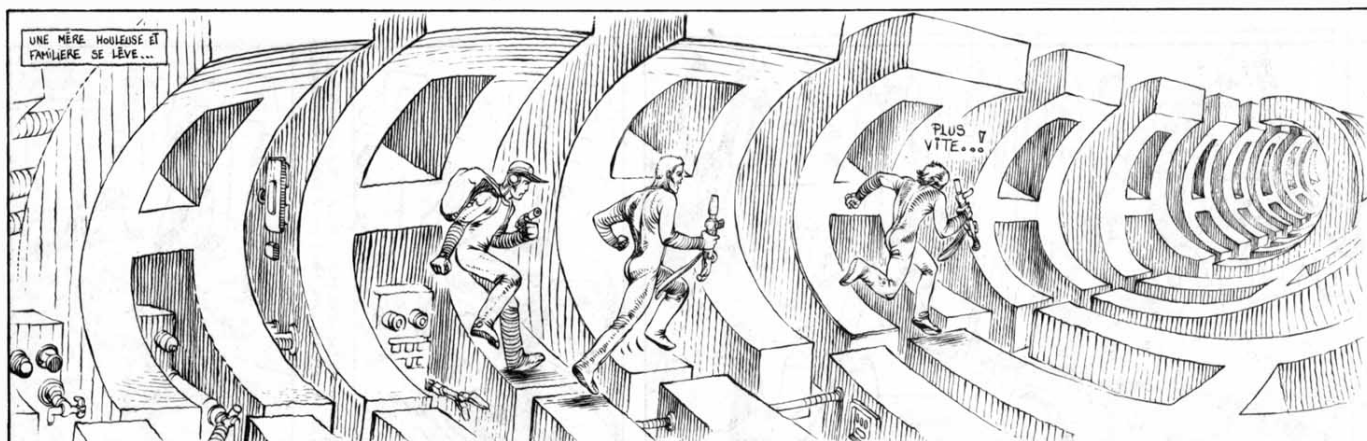


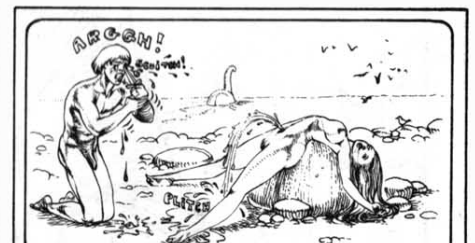
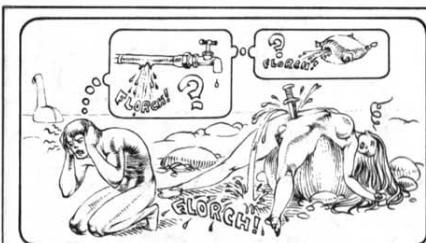
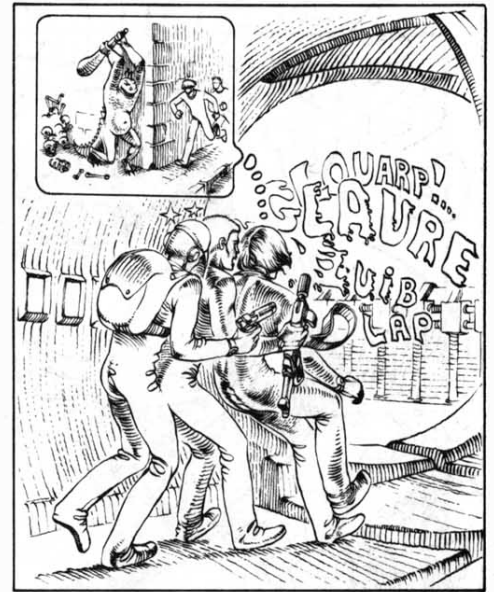
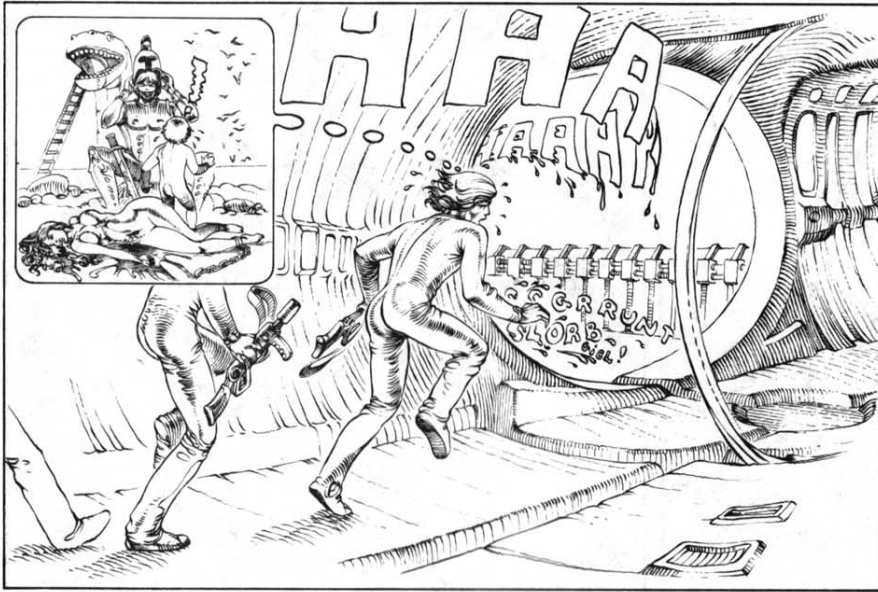
SUSPENDUE SUR L'ÉCLUSE DE SON
VIT... ANNONCE N'AURA-T-ELLE LEE
QUI L'ARRÊTE D'UN CÔTÉ LA
FROUS ET LE DUE (C'EST MOUS QU'
ON SE SOMMEINDA DE L'ÉTENDRE SYM-
PHE L'AMBAUX ENTEISS... L'ÉTENDRE DE L'ÉTENDRE GRANTE...



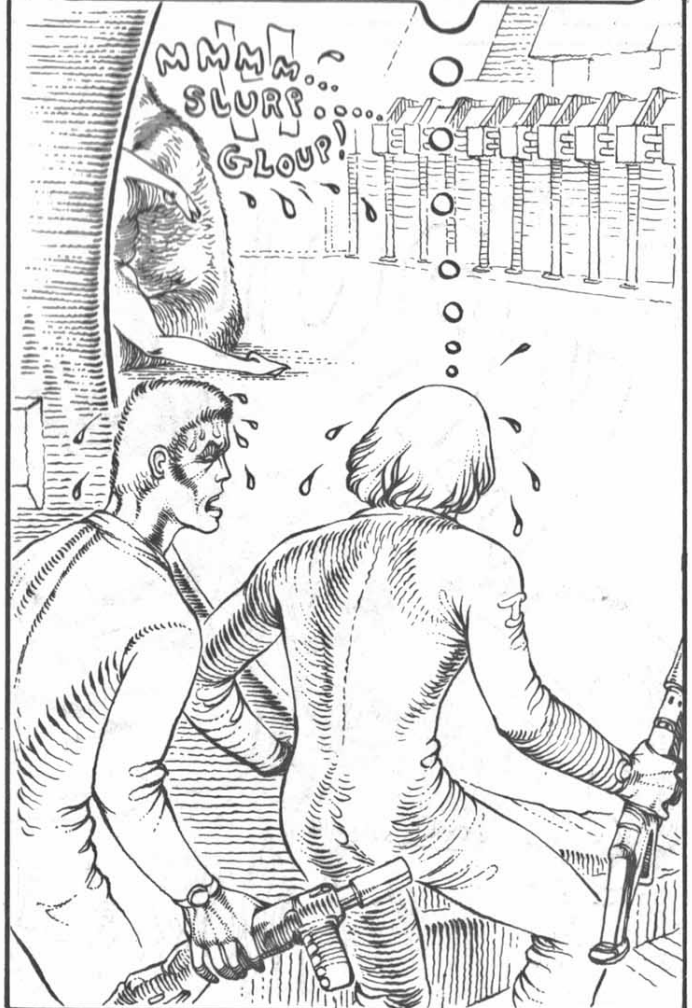
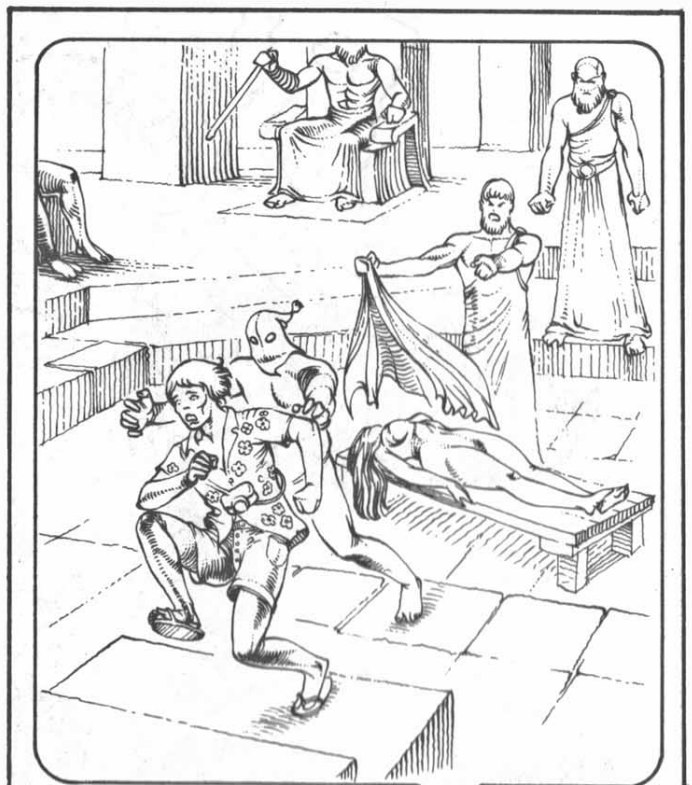
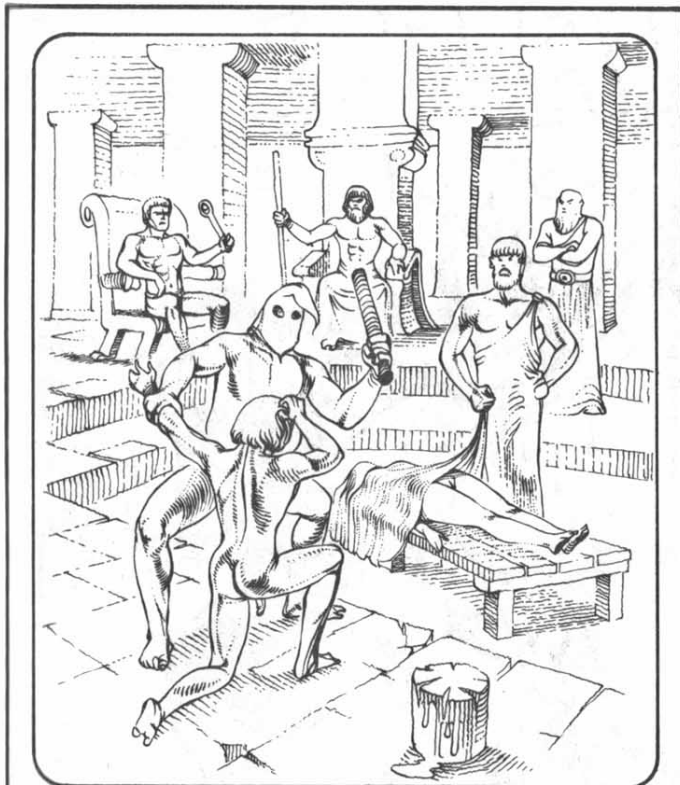
BLANCHISSANT ÉLEVANTABLE... FIN L'AMBAUX ENTEISS... FIN DE MOUR
SUR LE DUE, PAR UN SANG NOIR
UN FORTANT INCOMABLE...

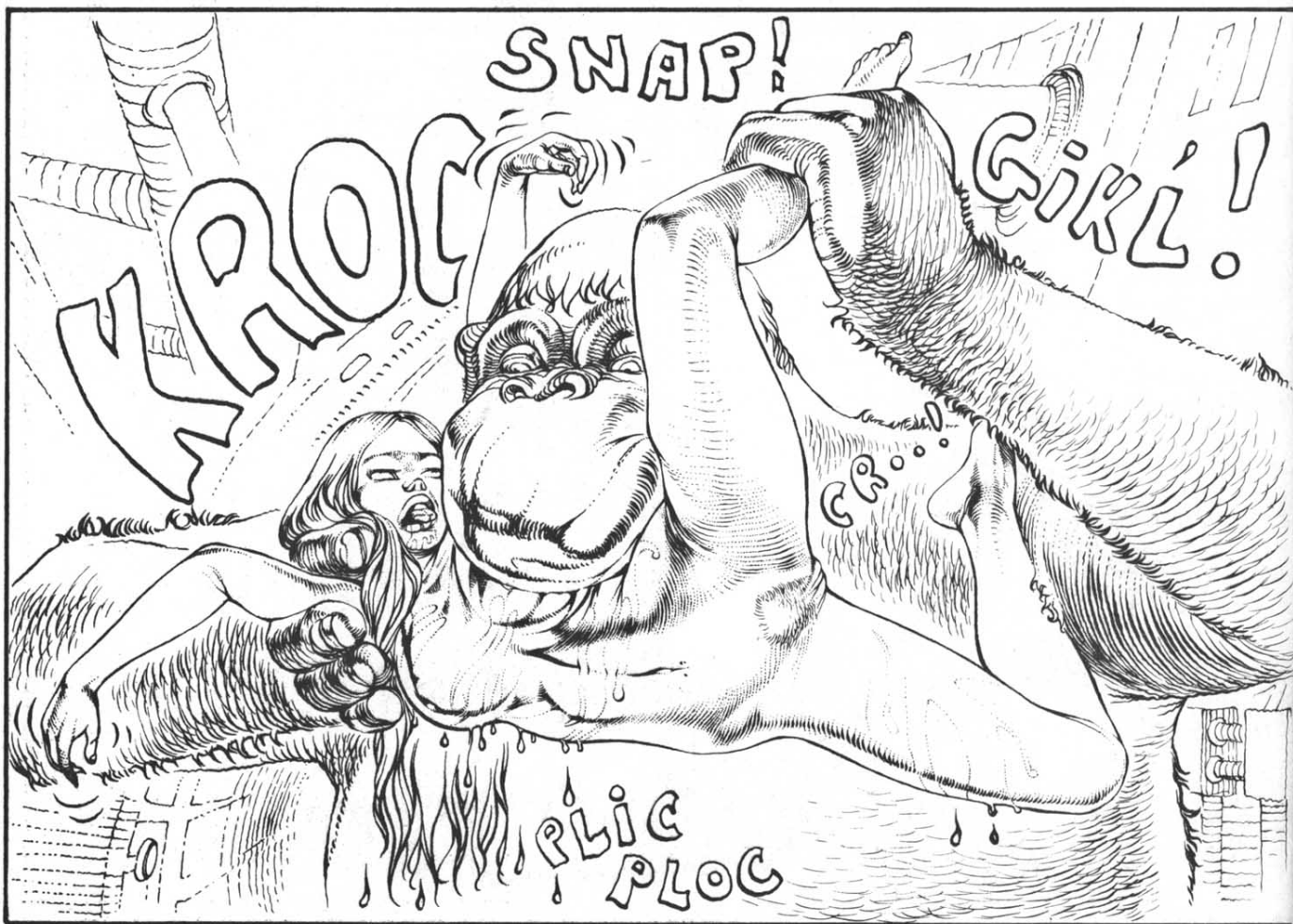
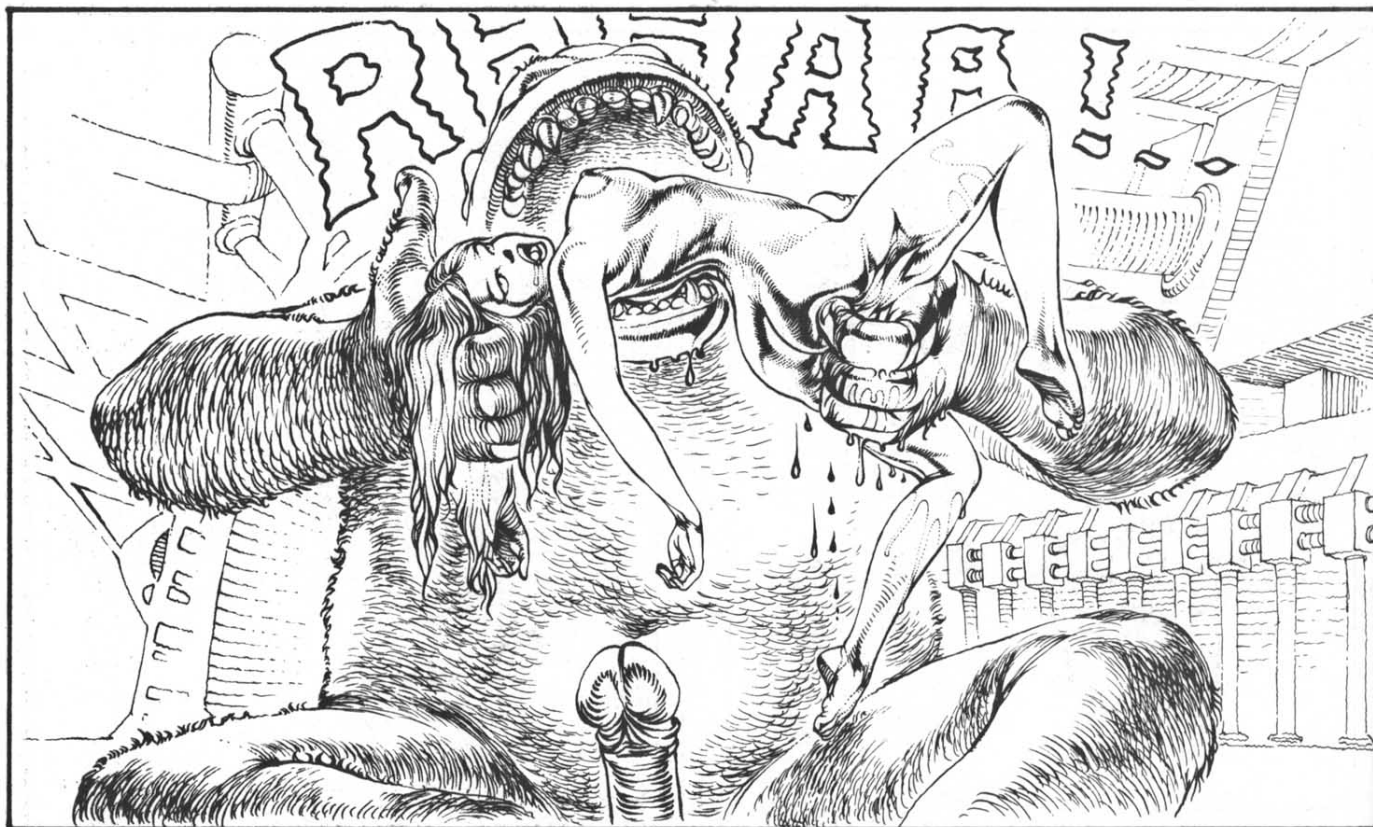
यत्तवाभ्यगमस्यति
रुनाभिषारि

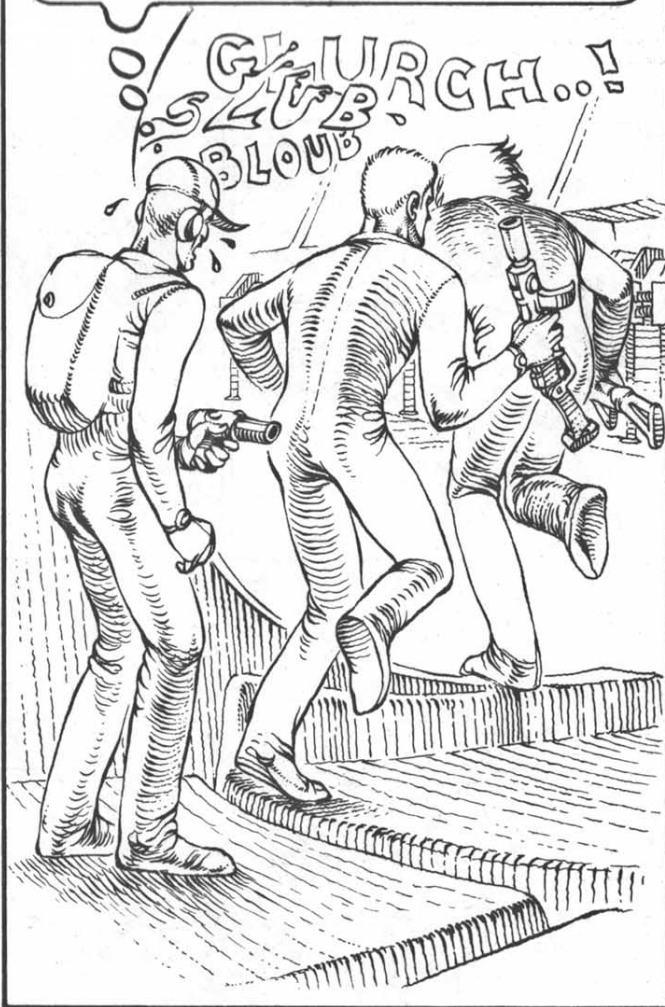
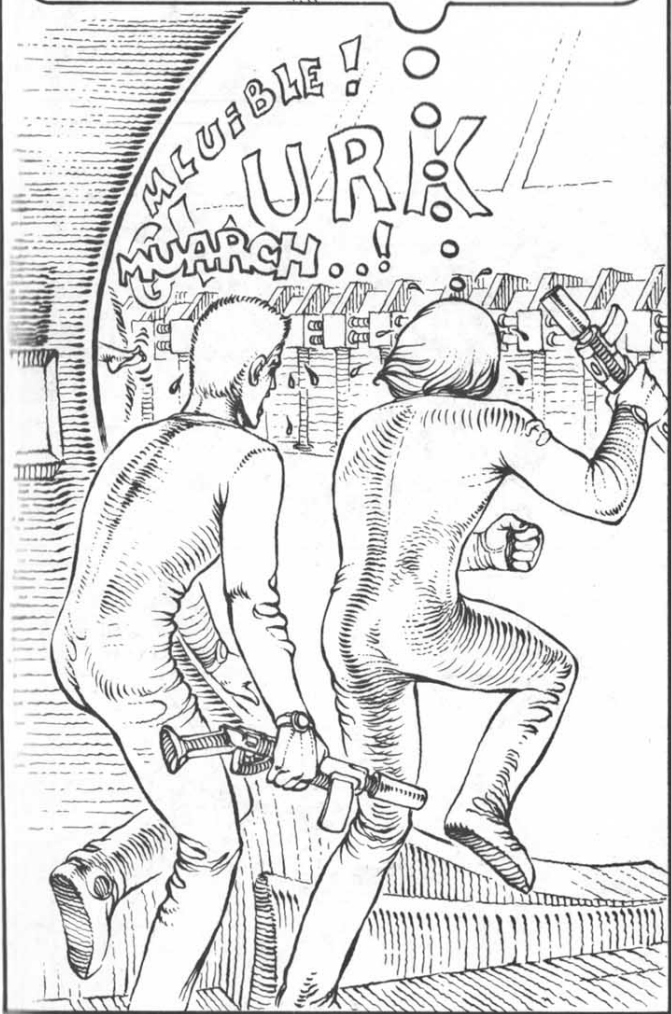










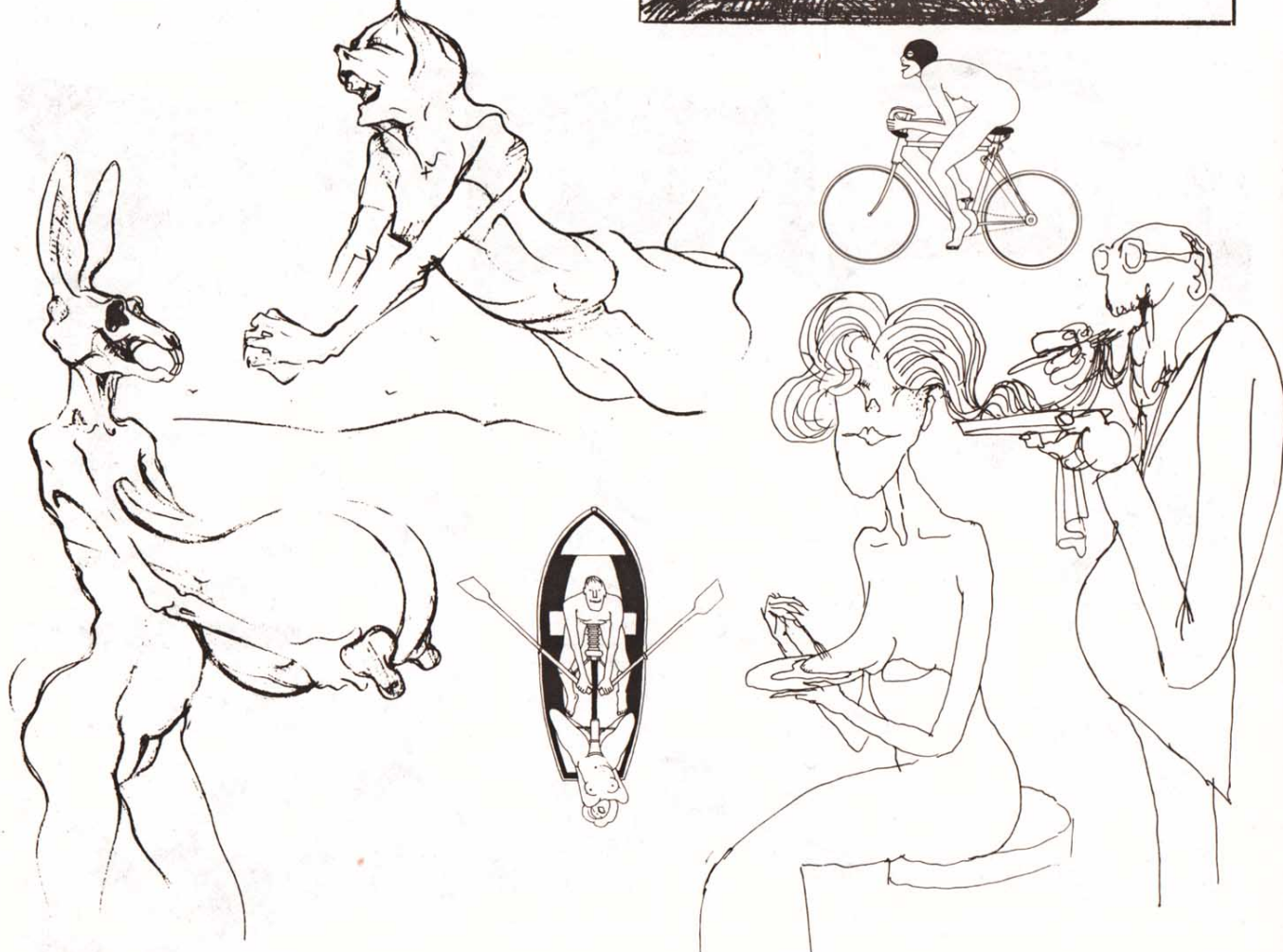


FOSDYKE SAGA



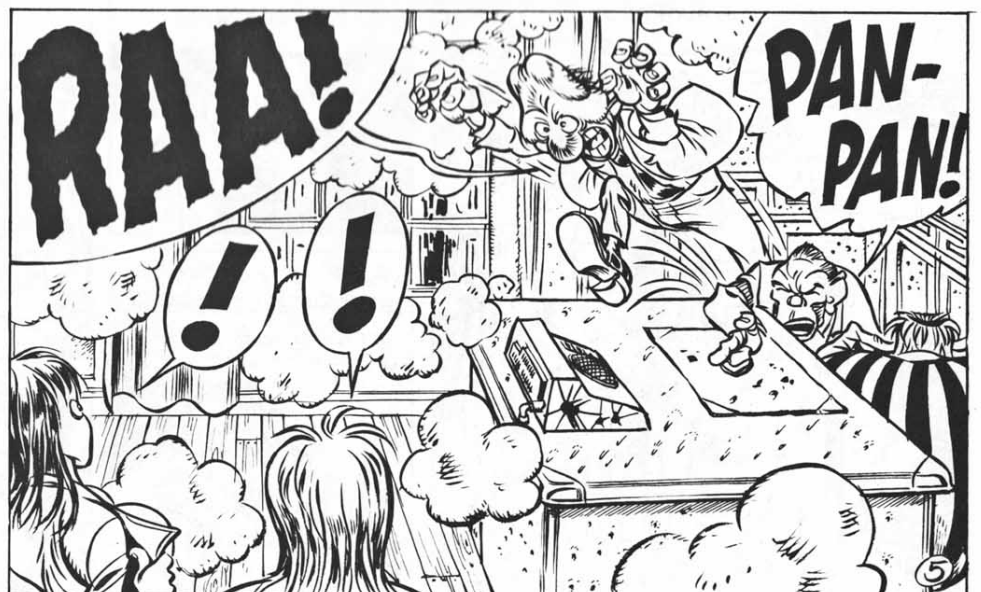
Tomi Ungerer au Musée des Arts
 Décoratifs, rue de Rivoli, Paris !
 Si Ungerer n'aurait fait que des
 affiches, on le considérerait comme
 le plus grand affichiste. Si il n'
 aurait fait que des livres d'
 enfants, on l'appellerait le plus
 grand dans ce domaine. Si il n'
 aurait fait que le dessin d'
 humour... dessin porno... dessin
 publicitaire... illustration...

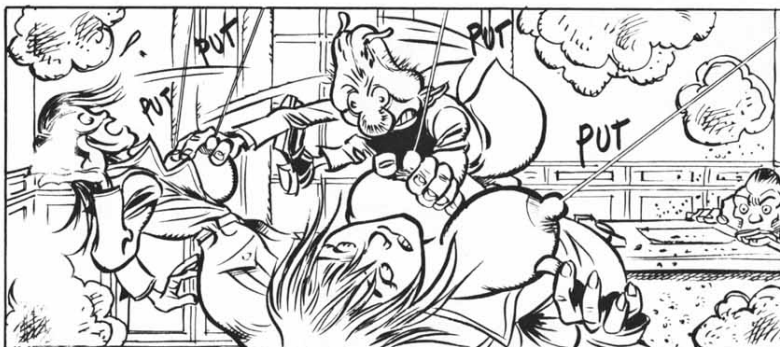
Mais comme il
 fait tout à la
 fois, Ungerer
 est bien placé
 pour faire peur
 aux minables.

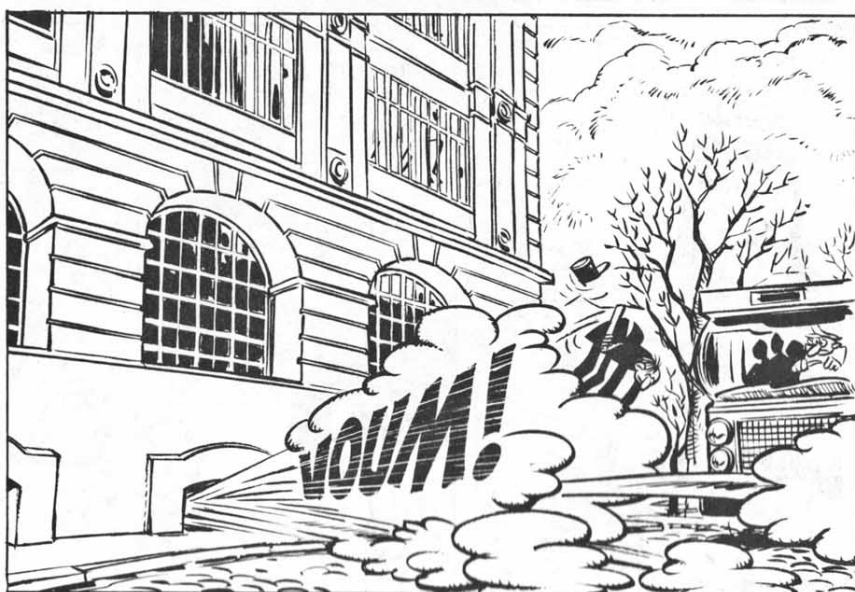


CAUCHEMAR POUR
BEAUCOSTAR
SUITE

À PLAT VENTRE,
CE SONT ELLES!







Les Journaux
QUOTIDIEN D'INFORMATIONS POUR BANDES DESSINÉES

EXPLOSION MYSTÈRE

QUAI DÉGUEULASSE: TROIS MORTS

LES JOURNAUX ROSENT

TROIS QUESTIONS:

QUI SONT LES DEUX FEMMES?
COMMENT ONT-ELLES EXPLODÉ ?
POURQUOI SE SONT-ELLES SUICIDÉES ?

LIRE 4 : "LES BOUTS D'OS ONT GLISSÉ SUR NOTRE PEAU GRÂCE À "PEAU GRASSE" LE SAVON DES HOMMES QUI VIVENT DANGÉREUSEMENT AVEC LEQUEL NOUS NOUS LAVONS TOUS", DÉCLARE LE COMMISSAIRE PECTEUR.

Le Commissaire Pecteur, qui a été conduit à l'hôpital avec trois de ses collaborateurs

DEUX FEMMES ET UN POLICIER PROJETÉ PAR LE SOUFFLE D'UN AUTOBUS

Robert Secici avec sa femme Simone, été '78





SUIVEZ-LES, VIRGULE. JE RENTRE À PIED AVEC DOIGTS-DE-FÉE.



ILS M'APPELLENT VIRGULE, POINT. POURQUOI PAS POINT OU POINT D'INTERROGATION, POINT D'INTERROGATION?



VIRGULE, VIRGULE, JE TROUVE QUE ÇA FAIT HOMOSEXUEL, POINT. C'EST FÉMININ ET ON EN TROUVE DANS LES W.C., POINT. HU! POINT D'EXCLAMATION, HU! POINT D'EXCLAMATION, HU! POINT D'EXCLAMATION!



?!?! DITES DONC, QU'EST-CE QUE C'EST QUE CETTE FAÇON DE ME PARLER?!

J'AI VU LA MORT DE SI PRÈS, COM', QUE ÇA M'A OUVERT LES YEUX SUR LA VIE. LA VIE, C'EST CHOUETTE, COM'! ALORS, JE TE L'ENVOIE?



IL FAUT QUE VOUS M'ANALYSIEZ LES BALLES QU'ON A EXTRAÎTES DES CORPS DE MISSAIRE ET BEUCOSTAR, ET CELLES QUI ONT MANQUÉ LEUR CIBLE, ICI.



C'EST DES IMPACTS DE CHEWING-GUM, ÇA. ELLES TIRAIENT AVEC DES "MALABARS", VOS TERREURS.



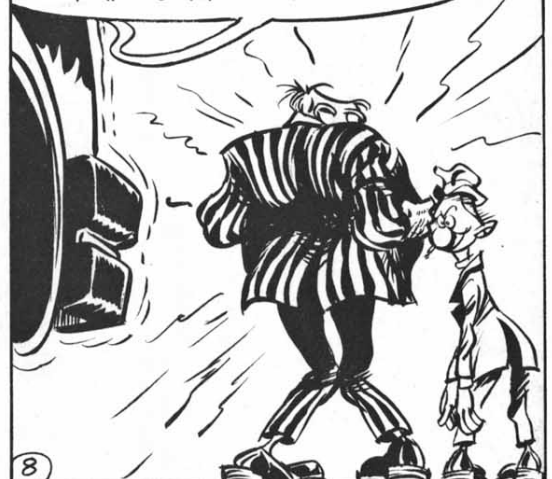
REGARDEZ : ELLES ONT RI-COCHÉ SUR VOTRE BURLINGUE, FRAPPÉ LE MUR SANS LE PERÇER ET SONT TOMBÉES PAR TERRE COMME DES MERDES.



OUI-OUI, JE SAIS. BEUCOSTAR ET MISSAIRE EN ONT PRIS PLEIN LE BUFFET ET SONT VIVANTS. SIMPLEMENT, ILS SONT DEVENUS UN PEU GÂTEUX.



MA PAROLE, VIRGULE, IL LUI MONTRE SES CHOSSES, POINT D'EXCLAMATION POINT D'INTERROGATION!?



Courrier

Questions et réponses

Médiateurs

Informations et actualité

Dadi

- Signer un contrat
- Pour un Guitar power
- Procédés... commerciaux fort peu commerciaux

Guitare basse

- La planche au pouvoir
- L'examen d'aptitude
- Les gammes

Lutherie

- Visite chez Favino
- Acheter à grenade
- Visite chez les frères Fleta

Microphones

Secrets de la guitare électrique

Interview express

- Yupaqui
- Marcel Dadi
- Jacques Attali



- Un rocker de banlieue
- Guy Lukowski

Carvelaro

Le maître classique s'explique

Eric Clapton

Un portrait irrévérencieux

Marc Fosset

Le chemin du jazzman qui monte

«Je coupe un médiateur en deux pour jouer deux fois plus vite.»



Pour "attraper" le phrasé rapide de Dizzy Gillespie, Marc Fosset a trouvé cette idée du médiateur en dent de peigne qui permet une grande précision technique. Comment Fosset est-il devenu "le jazzman qui monte" ? En commençant par copier sagement tous les grands : Boulou Ferré, Wes Montgomery, Joe Pass, Bill Evans, Jimmy Raney. Marc Fosset, plein d'idées neuves sur l'art et la technique de la guitare.

Dans chaque numéro de Guitare Magazine, tout sur la guitare. Tous feelings acceptés : rock, folk, pop, bossa, jazz, classique, flamenco. Branchez vous en continu sur Guitare Magazine en profitant de cette offre d'abonnement.

GUIITARE

MAGAZINE

Premier grand magazine français de Guitare

20% de réduction

aux lecteurs de CHARLIE

Je m'abonne à Guitare Magazine pour un an avec **20 % de réduction** (11 numéros pour 88 F seulement au lieu de 110 F).

Nom _____ Prénom _____

N° _____ Rue _____

Code Postal _____ Ville _____

Ci-joint mon règlement par : chèque bancaire, chèque postal, mandat-lettre à l'ordre de «U.E.M Guitare Magazine» Service Abonnements, 99, rue d'Amsterdam, 75008 Paris

Charlie

R.C. 632 016 754 B PARIS

John Scofield

Une étoile est née

Ry Cooder

Des nœuds dans les cordes

Joe Pass

Le bilan d'un sage

Paco de Lucia

Il fait bouger le Flamenco

Morio Travis

25 jalons sur le pionnier du picking

Barney Kessel

Un jazzman philosophe

Gallagher

Un Rory qui se porte bien

Monstres

Une guitare lyre

Collection

Identifier une Fender



Carnet de notes

16 pages de musique, 9 tubes

Musique ancienne

Le renouveau du luth

Essai

-23 guitares folk

-Les guitares du soleil, les amplis poids plume, les capodastres

-30 classiques pas chères

-Les doubles manches du marché

-5 électriques

Argus de l'occasion

La cote pratique pour vendre et acheter

Phasing

12 fiches critiques



Brésil

Le bon rythme

Plans de rock

Spécial débutants

Disques

Amplis

-Tout sur les effets

-Trouver une sono

Les requins de studio

Le temps des "pointures"

Rockabilly

La nouvelle génération ou la nostalgie bien dépassée

Téléphone

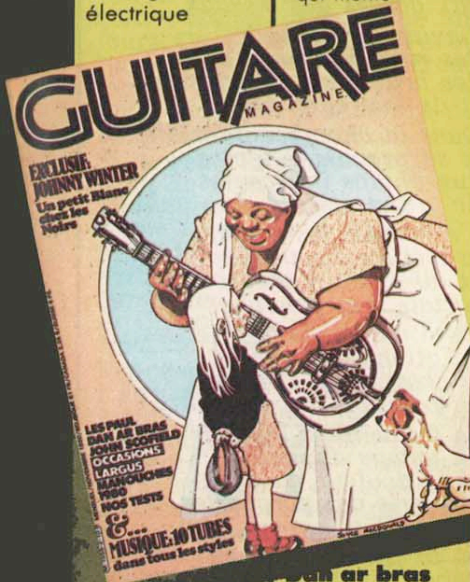
Conversation avec un drôle de numéro

Débalage

- Murray Head
- Alain Dister, avocat de Capdevielle

Leo Kottke

24 repères sur le roi des 12 cordes



Dan ar bras

Le Breton électrique

Johnny Winter

Le visage pâle du blues

Les Paul

23 bricoles sur un bricolo de génie

Le pouce

- Michel Haumont
- Philippe Cauvin
- Claude Puyalte
- Patrick Coutin
- Jean-Pierre Alarcen

ILS NE SE RESSEMBLENT PAS

JAI entendu le premier « Chez Georges ». Vous ne connaissez pas ? C'est un petit cabaret, un des derniers de Paris (11, rue des Canettes, à deux pas de la place Saint-Sulpice, dans le 6^e). Il tient le coup depuis vingt-cinq ans, on peut y aller entendre des chanteurs tous les soirs, du mardi au samedi, à partir de 22 h 30. Il y en a des bons, des moins bons, certains très connus, d'autres qui débudent. C'est comme dans la vie, quoi...

C'est donc « Chez Georges » que j'ai entendu Gilles Méchin. C'est un grand et beau type qui était moule, quand je l'ai entendu, dans une combinaison de pompiste orange. Mais c'est chacun ses goûts. Méchin a une voix qui rappelle un peu celle de Jacques Douai, il s'accompagne très bien à la guitare, et les airs qu'il compose ont le modulé délicat des mélodies du XVIII^e. Mais il ne faut pas s'y tromper, il parle de choses d'aujourd'hui, avec des mots d'aujourd'hui. Comme cette chanson sur les problèmes que pose l'homosexualité, et qu'il dit plutôt qu'il ne la chante - qu'il dit et qu'il clame. Ça s'appelle *Vos papiers, messieurs* ! On en écoute un bout :
(...) Tu sais je vais rentrer demain j'embauche à sept heures et puis...
Ma femme, tu comprends ?
Au fait, demain, ne passe pas par l'atelier,
attends-moi au café, je préfère.
Les copains, tu comprends...
N'y pense pas !
Je vais leur dire :
Ouvrez grand les fenêtres aux murs de vos maisons
de vos usines, de vos bureaux,
de vos partis,
de vos prisons.
Sachez qu'il ne peut plus être question pour nous de choisir entre la cage et le bouffon.
Je vous veux voir en plein soleil
doubles-filles et doubles



garçons
aux bancs des villes
comme en sommeil
libres d'amour
de vos chansons...

Et ça se termine par le fatidique *Vos papiers, messieurs !*, que suit ce cri : *Mon amour, je t'aime !*, qui vous rentre dans la chair comme un scalpel, même si on n'est pas pédé. Gilles Méchin a enregistré un album, « Il y a ... », à Chant du Monde. Avant d'aller le commander à son disquaire, on écoute en partie une de ses plus

CHANGON



belles chansons, une chanson sur l'enfance, un sujet bateau qu'il a magnifiquement sorti hors de la mare aux clichés : *Les Essarts*.

*Si je noyais les chats
aux étangs des Essarts
me vengeais des orties
en leur pissant dessus
Si je volais les anges
et les perles des tombes
et passais des colliers
aux gorges des oiseaux
J'avais la certitude
des rides rassurantes
des bruits dans la cuisine
et de l'édredon blanc
Dans la chambre interdite
je surprénais le temps
aux photos indécentes
de grand-mère à cinq ans
J'effleurais les serpents
la clôture électrique
et du dépôt d'ordures
sortais mes panoplies
Et je mangeais des herbes
en attendant la mort
je provoquais l'orage
en pointant des couteaux
Je fréquentais l'amour
au pelage animal
et la douleur du sang
aux cris des porcheries
Je me suis fait des lits
où la paille et le foin
débordaient de tendresse
et d'odeurs végétales
Et bien que j'aie grandi
au-delà des Essarts
mes souvenirs s'arrêtent
chardons coquelicots
A la hauteur de blés
de l'été quarante-sept
... je ne vieillirai plus.*

Vuillemin -

Celui que ne ressemble pas au précédent, c'est Marc Ogeret. Lui, on peut l'entendre partout, des Maisons de la Culture aux réunions politiques (de gauche). Marc Ogeret tourne beaucoup, il va au charbon comme un fou, et s'est fait une spécialité d'interpréter les chansons populaires du début du XX^e siècle. (Il a notamment enregistré un coffret de soixante chansons de Bruant que j'aimerais bien avoir dans ma maigre discothèque, mais je ne sais plus qui a édité ça. On peut me le poster dans l'heure qui suit la parution de ce papier, à bon entendeur salut !)

Dans le temps, Marc Ogeret était mince et avait des cheveux. Maintenant il est gros, et il porte la barbe. Mais il a toujours eu cette voix éraillée, en sourdine, qui fait merveille quand il interprète tous les grands brames sociaux de Jules Jouy, de Jean-Baptiste Clément, de Montéhus. Ogeret, on l'imagine bien avec une casquette et un bleu de travail, accoudé sur le zinc devant un blanc-cass, et entonnant à la demande un hymne révolutionnaire dans la fumée bleue des cigarettes, en attendant la sirène de la reprise. Il y a quelques années, il avait enregistré *Chansons contre*, dont on avait dit ici-même que c'était un des disques à avoir absolument dans son gourbi. Il récidive aujourd'hui avec *Chansons contre* (suite), chez Vogue toujours. Quel bien ça fait, d'écouter toute cette révolte microsilonisée !... Moi, je reste toujours stupéfait d'entendre des couplets de ce genre :

*Si tu veux être heureux
Nom de Dieu !
Pends ton propriétaire,
Coupe les curés en deux
Nom de Dieu !
Fous les églises par terre,
Sang-Dieu !
Et l' Bon Dieu dans la merde,
Nom de Dieu !
Est-ce qu'on imaginerait ça, ou l'équivalent, aujourd'hui, même dans la bouche d'un Servat ou d'un Béranger ? On peut toujours se brosse ! Les révoltes se sont faites culturelles, en chanson. Alors vite, on prend sa petite machine à remonter de 33 tours dans le temps, et on écoute Ogeret. D'abord *Le soldat de Marsala*, de Gustave Nadaud, du genre pacifiste, et qui date de 1862, pas moinsse. (...) J'étais un jour seul sur la plaine
Quand je trouve en face de moi
Un soldat de vingt ans à peine
Qui portait les couleurs du Roi*

*Je vois son fusil se rabattre
C'était son droit, j'arme le mien
Il fait quatre pas, j'en fais quatre,
Il vise mal, je vise bien...
Ah ! Que maudite soit la guerre...
Il fit demi-tour sur lui-même
Pourquoi diable m'a-t-il raté ?
Pauvre garçon, il était blême
Vers lui je me précipitai
Ah ! Je ne chantai pas victoire
Mais je lui demandai pardon
Il avait soif je le fis boire
D'un trait il vida mon bidon
Puis je l'appuyai contre un arbre
Et j'essuyai son front glacé
Son front sentait déjà le marbre
S'il pouvait n'être que blessé...
Ah ! que maudite soit la guerre...*

Et comme on le devine, le jeune homme meurt dans les bras de son « ennemi » au dernier couplet. Pour terminer dans le social, voilà maintenant *Filles d'ouvriers*, de Jules Jouy, une chanson qui a un air de Bruant, ce qui n'a rien d'étonnant puisque Jouy écrivait souvent des couplets pour Bruant, qui les chantait comme s'ils étaient de lui...

*Pâle ou vermeille, brune ou blonde
Bébé mignon
Dans les larmes ça vient au monde
Chair à Guignon
Ebouffée, suçant son pousse
Jamais lavée
Comme un vrai champignon ça pousse
Chair à pavé...*

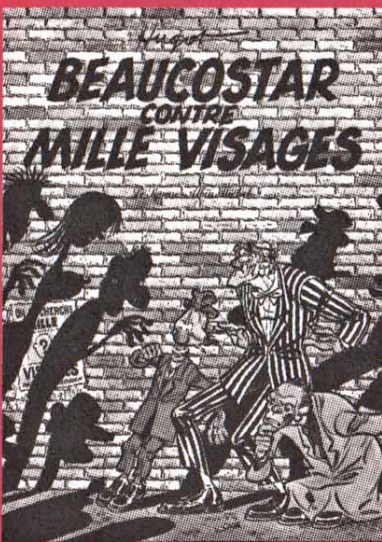
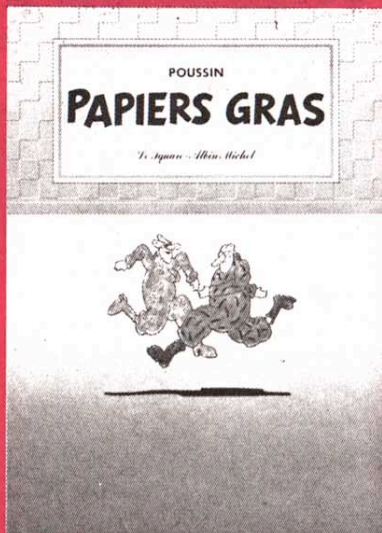
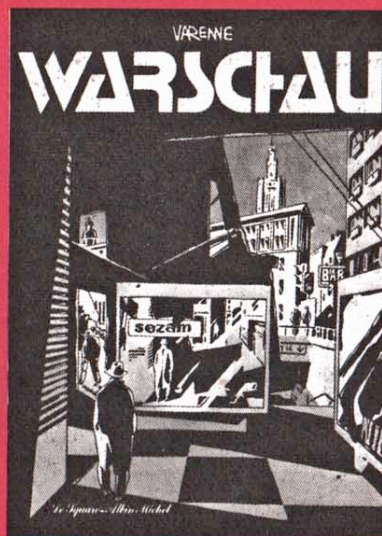
*A quinze ans, ça rentre à l'usine
Sans éventail
Du matin au soir ça turbine
Chair à travail
Fleur des fortifs, ça s'étiole
Quand c'est girond
Dans un guet-apens ça se viole
Chair à patron (...)*

*Jusque dans la moelle pourrie
Rien sous la dent
Alors ça rentre « brasserie »
Chair à client
Ça tombe encor : de chute en chute
Honteuse, un soir
Pour deux francs ça fait la culbute
Chair à trottoir...
Pour que chaque chien sur vos trognes
Pisse à l'écart
Nous leur laisserons vos charognes
Chair à macquart...*

Ça vous donne pas envie de chanter, dites ?

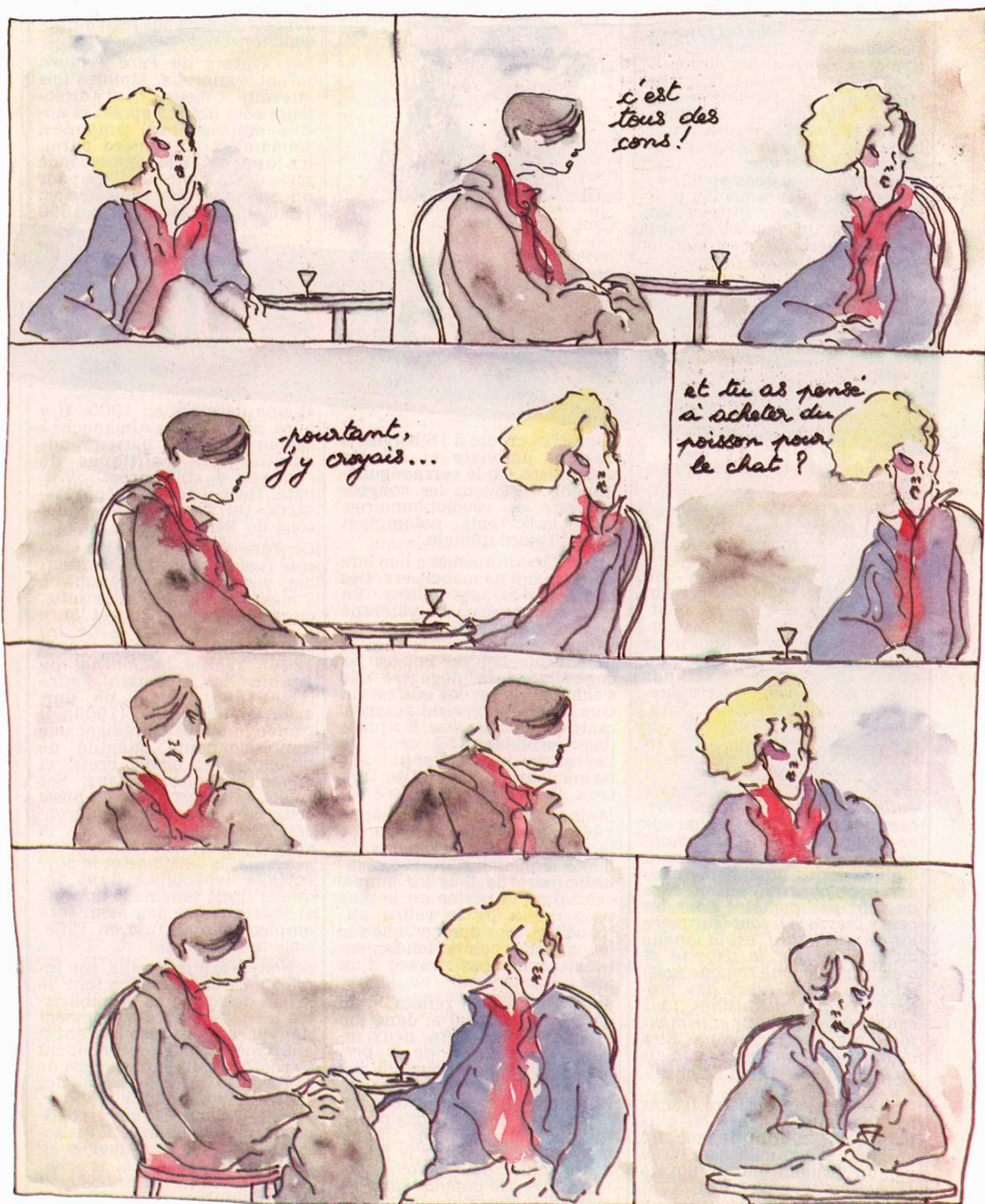
Andrevon

DERNIERS PARUS CHEZ
ALBIN MICHEL-LE SQUARE



Scène de la vie des Bojés





Hippolyte Rouzin 78

ÉMILE POUGET

Ils ne jouent pas le jeu. Ils sont grains de sable dans les grosses machines. Ils cassent le coup des fous du pouvoir. Grâce à eux, les Etats ne fonctionnent jamais à plein. Dans la politique, la culture, la vie quotidienne, l'histoire, ils ont foutu la merde. Sainement. Positivement. Créativement. Au travers des civilisations et des âges, ce sont nos amis les plus fidèles. Voici leur histoire, en feuilleton. Un feuilleton sans ordre ni méthode, c'est bien le moins qu'on puisse faire.



Pouget par Phil

puis un brin de temps un tas d'idées me trottaient par la caboche, et ça me turlupinait rudement de n'en pas pouvoir accoucher.

Les avatars du Père Peinard seront nombreux. Maintes fois interdit, censuré, ses directeurs sont les uns après les autres emprisonnés, amendés, condamnés. Le canard paraîtra jusqu'en 1894, une seconde série démarrant aussi sec pour un an, puis une troisième en 1896, une quatrième en 1899

LES FOUTEURS DE MERDE

ET PÈRE PEINARD

C'EST dans le langage d'abord que Pouget a foutu la merde. Il causait comme le peuple, lui, sans savoir qu'il faisait - enfin - de la vraie littérature. L'écrivain populaire type, ce n'est peut-être ni Sue ni Dumas, ni Pons du Terrail ni Zévaco, mais bien lui. Naturellement, en ma qualité de gniaff, je ne suis pas tenu à écrire comme les nigaudouilles de l'Académie... Ah, non, je n'écirai pas comme eux ! Primo, parce que je n'en suis pas foutu - et surtout parce que c'est rasant, je vous dis que ça... J'ai la tignasse embroussaillée, je la démêle, comme on dit, avec un clou - je ne vois pas pourquoi je bichonnerais mes flanches... Eh bien, à quoi ça serait utile de pommer mes phrases, puisqu'elles ne sont pas pondues pour les petits crevés qui font leur poire un peu partout. C'est la langue du populo que je dégoise et c'est sur le même ton que nous jabotons... Les types des ateliers, les gars des usines, tous ceux qui peinent dur et triment fort, me comprendront. Etre compris des bons bougres, c'est ce que je veux (« Père Peinard », 24/2/1889).

Ce vrai prolo à en faire frémir les chanteurs de rock les plus purs, c'est un drôle de mec. Né en 1860, il commence au lycée par un virulent journal appelé *Le lycéen républicain*. Il a 13 ans ! Sa vocation de journaliste populaire commence. Elle va durer 40 ans. Monté à Paris

gagner sa croûte à 15 berges, il devient activiste et bientôt anarchiste. On le verra régulièrement dans tous les congrès ouvriers et révolutionnaires, alors importants, notamment dans l'Internationale.

En 1883, une émeute a lieu lors d'une manif de menuisiers. Des boulangeries sont pillées. En tête du cortège, la vétérane Louise Michel et Pouget, syndicaliste déjà connu. Les flics se jettent sur Louise, Pouget les cogne pour la dégager, elle s'échappe, c'est lui qui est au trou. Louise intervient aussitôt, mais n'empêche pas les juges (bien semblables à ceux de Peyrefitte) de lui coller huit ans ferme pour... pillage ! Il en fera trois.

Mais sa vraie carrière, c'est en 1889 qu'elle commence, avec le n° 1 du *Père Peinard*, sans doute le meilleur journal révolutionnaire de tous les temps, celui dont la portée est la plus universelle. A le relire aujourd'hui, on s'aperçoit que sur les grands points fondamentaux, ça n'a pas avancé d'un pas.

Sous-titré « Les réflexes d'un gniaff », le journal a, dans son premier éditio : *Entre deux sabbats, j'accouchai de la première du « Père Peinard du populo »*. Sans me pousser du col, la flanche fut bougrement go-bée. A telle enseigne que ça me mit l'eau à la bouche ; l'idée me vint de continuer le fourbi et de tailler de régulières bavettes avec le populo. Faire un journal ? Mince de tatouins... J'avais quelques pelos en poche, je risquai le paquet... de-

et une dernière en 1900. Il y aura même des « Almanachs » savoureux. Les plus grands dessinateurs politiques de l'époque y collaborent : Willette, Ibels, Luce, et même Pissarro. On s'arrache les chansons du Père Peinard.

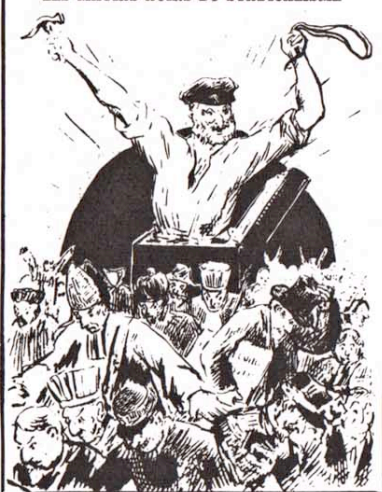
Ce Père Peinard, qui est dessiné (voir illustration), ressemble, y compris au physique, à Pouget lui-même. Par la suite, ou parallèlement, Pouget lance d'autres journaux : le *Ca Ira* (1888-1889), la *Sociale* (1895-1896), réalise le *Journal du Peuple* de Sébastien Faure (1898-1899), avant de finir avec *La Révolution* (1909). Il trouve le temps de rédiger une impressionnante quantité de brochures et essais brefs, et même quelques romans. Ses sujets habituels (qui sont aussi ceux de nombreuses conférences) : les « lois scélérates », la calotte, les syndicats, la grève générale, le sabotage et le boycottage (spécialité dans laquelle il est tellement informé et marrant que son essai sera amplement rediffusé en 1968, sous le manteau).

Son style fait merveille, son intelligence et sa malice font de lui un des orateurs et publicistes les plus écoutés. Il devient dangereux. Après l'attentat anarchiste contre le président Carnot, on poursuit les gens de son espèce. C'est le Procès des Trente. Il réussit à s'enfuir, s'exile à Londres, où il continue. L'année suivante, il est acquitté et revient. Souvent en taule pour ses écrits, il ne privilégie personne. Antiraciste et anticolonialiste de toujours, il suit à regret (rappelons qu'à l'époque la plupart des révolu-

CHRISTIAN de GOUSTINE

POUGET

LES MATINS NOIRS DU SYNDICALISME



tionnaires sont carrément anti-sémites) les Dreyfusards, non point qu'il reproche à Dreyfus sa trahison (il le sait innocent) ni son appartenance à une race ou une religion, mais simplement parce qu'il est militaire et que pour lui tous les militaires sont des crapules. Il luttera donc contre le sort fait à Dreyfus, mais sans illusion sur le personnage, au demeurant assez minable.

Au Congrès de Toulouse, son rapport sur le sabotage est largement adopté, c'est la grande époque du syndicalisme, celle qui donne envie d'en être. La CGT est alors un syndicat radical et vivant, dominé d'ailleurs par des libertaires.

Pouget, en 1901, en est nommé Secrétaire général adjoint, derrière son pote Griffuelhes. A eux deux, ils vont faire le mouvement ouvrier français du début du siècle. Ça crépite, ça imagine, c'est créatif et radical comme cela ne sera plus jamais. Pouget en fait le journal, évidemment, la *Voix du Peuple*.

En 1908, Griffuelhes et Pouget sont arrêtés pour rébellion. C'est un peu comme si on cofrait aujourd'hui Ségué et Krasucki. Le responsable de ce tour de force est Clemenceau, dont on ne dira jamais assez qu'il fut, avec Jules Moch, le plus grand briseur de grève chez les mecs de gauche. Cela n'aura pas de suite judiciaire, mais les modérés de la CGT en profitent. Non seulement ils ne défendent pas leurs dirigeants élus, mais ils vont les enfoncer, applaudissant à l'arrestation. Peu après, ce sont ces « réformistes », comme on les appe-

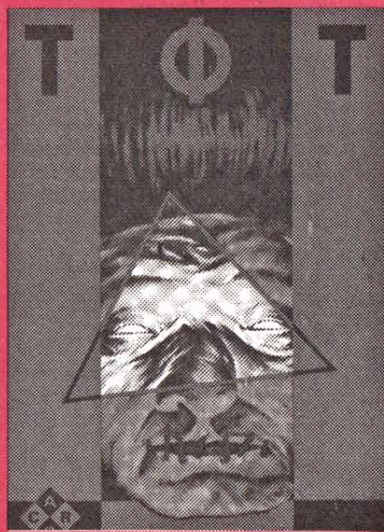
lait, qui prendront le pouvoir dans le syndicat. Nos amis démissionnent. La CGT ne se relèvera jamais de ce coup bas. Après quelques années, accrochée au boulet « social-traitre », elle passera après le Congrès de Tours entre les mains du PC et n'en sortira plus.

Après un dernier sursaut, avec son livre *Comment nous ferons la révolution* (1910), écrit avec le syndicaliste Pataud, Pouget se sent vieux, épuisé de ses luttes, las des trahisons des professionnels de la révolution, du militarisme montant. La guerre arrive, mais il se tait. Il ne prendra plus la parole. Il a 50 ans passés, seulement, mais il souffre du cœur. Il se retire à Lozère, près de Paris, vit de petits travaux pour des galeries de peinture, des catalogues, fréquente les peintres qu'il aime. Il meurt en 1931, à 71 ans, près de sa femme épousée sur le tard.

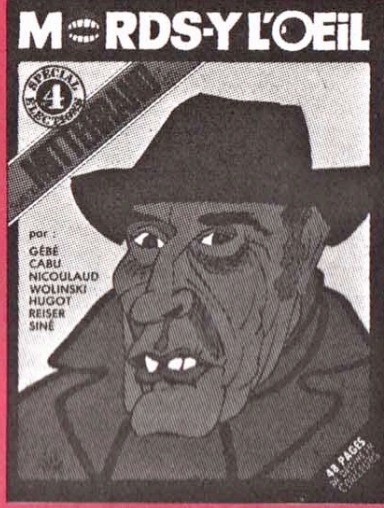
Les idées de Pouget n'avaient rien d'extraordinaire. Il ne fut jamais un théoricien. Il était cultivé et connaissait bien les travaux des autres, libertaires ou marxistes. Le fond de sa pensée, c'est que toutes les autorités doivent être balayées pour que le peuple ait la paix. Il combat avec sa virulence et sa gouaille tous les emmerdeux, puissants, riches, l'Etat, l'Eglise, l'armée, les politiciens, le travail, la famille, la patrie... En ce sens, il reste dans la tradition anar mais aussi dans celle de Marx, dont il reprend volontiers les analyses pertinentes sur l'époque (moins les conclusions que le vieux philosophe en tire !).

Mais il ne faut pas croire que son analyse est uniquement négative. Pouget, on le sent au fil des textes rapidement jetés dans ses revues, a un programme, une idée pour mieux organiser la société. Là encore, il reste dans la tradition, libertaire cette fois : la société qu'il décrit par exemple dans un *Almanach du Père Peinard* nous semble encore bonne pour notre avenir, la société en France n'ayant pas beaucoup changé, les aspirations des gens non plus. Il analyse tout, de l'agriculture à l'industrie, l'habitat comme l'éducation des enfants, le problème des colonies, et surtout les rapports entre homme et femme qu'il voit de façon très progressiste. En cela il est fidèle au vieux idéal libertaire : l'action et l'éducation ne sont jamais séparées. Idée que l'on retrouve

LE DERNIER TERRAIN VAGUE



TOUS LES MOIS (SQUARE)



partout, particulièrement au XIX^e siècle. L'éducation permanente étant pour eux le seul rempart efficace contre le virage à droite des révolutions et l'apparition de la bureaucratie.

Pour ceux qui voudraient lire Pouget (ils ne regretteront pas !), il existe une excellente compilation, hélas incomplète, de ses textes du *Père Peinard*, ramassés et commentés par Roger Langlais (Galilée éd.). La vie de Pouget a été racontée dans *Pouget, les matins noirs du syndicalisme*, de Christian de Goustyne (éd. La Tête de feuille), qu'on trouve facilement chez les soldeurs. Quant à ses autres textes, on en trouve dans les librairies à brochures révolutionnaires, comme Publico. Le meilleur, c'est celui sur le sabotage.

Epistolier

- LES GRANDS DÉSASTRES CULINAIRES -
DE GLEN BAXTER



Les grands désastres culinaires par Glen Baxter

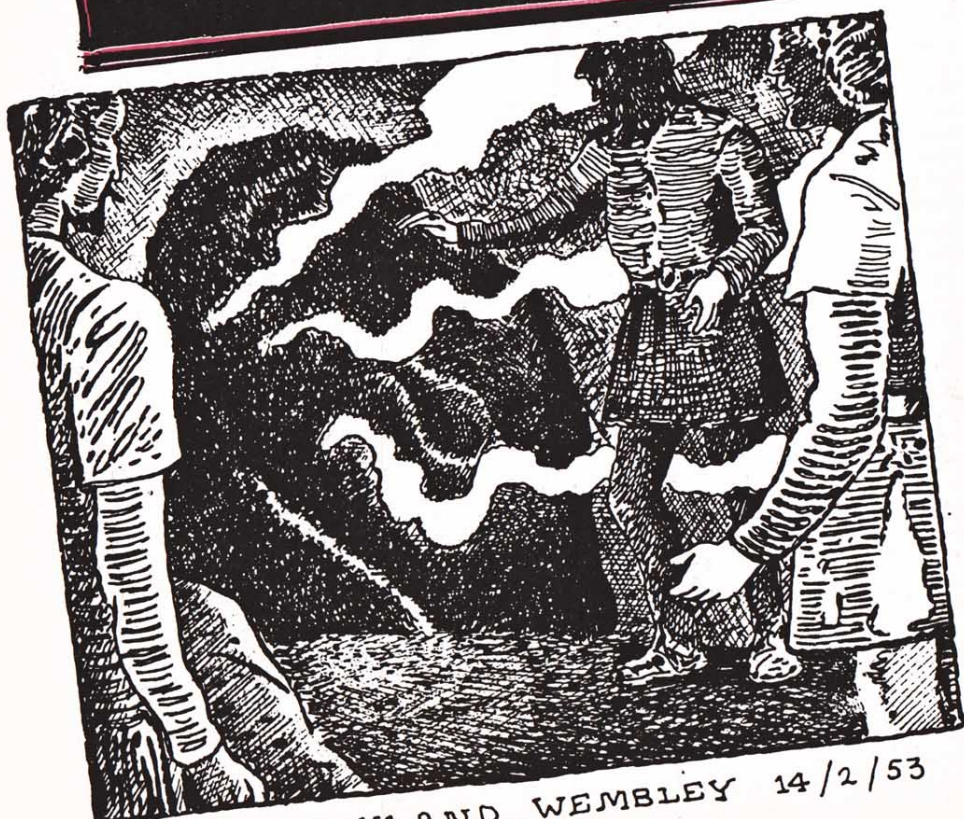
CHOUFLEUR À LA POLONAISE, NEW CROSS -
SOUTH LONDRES, 23 SEPTEMBRE 1976

LANGUES ET NIDS
D'OISEAUX

DES oiseaux, grands ou petits, sauvages ou apprivoisés, ont été, partout et toujours, un mets apprécié par l'homme aussi loin que l'on puisse remonter : mais ils offrent également aux plaisirs de notre table deux sous-produits un peu moins courants : leurs langues et leurs nids.

Les langues d'oiseaux semblent avoir été appréciées exclusivement par les Chinois et les Romains de la Rome antique. Dans certaines fêtes orgiaques de l'Empire romain, on servait des ragoûts de langues d'oiseaux chanteurs (Héliogabale les combinait avec des talons de sabots de chameau dans une recette de son invention), suivant une théorie poétique

NOURRITURES BIZARRES



POULET MARYLAND, WEMBLEY 14/2/53

qui voulait que les langues qui produisaient des chants perlés et des trilles aussi douces devaient avoir un goût également suave. Mais, d'après ce qu'on sait, il ne semble pas qu'aucun Romain ait jamais voulu tester cette idée en comparant le goût des langues de grives avec celui, par exemple, des langues de corbeaux. Les Romains de l'époque laissaient la recherche abstraite aux Grecs.

En Chine, la langue d'oiseau préférée était celle du minuscule « Oiseau du riz » des rizières de Canton, lequel ne vit qu'un mois environ à chaque automne et a la réputation d'être d'une grande finesse. Des langues d'Oiseau du riz furent servies aux vingt-quatre plus célèbres gourmets du monde, en 1971, par le Mandarin Hotel de Hong Kong, au cours du fameux « Banquet impérial » dont le nom et la tradition datent du XVII^e siècle, lorsque les empereurs mongols voyageaient dans le sud de la Chine, somptueusement fêtés à chaque arrêt avec les mets les plus exotiques et les plus érotiques qui se pouvaient trouver. Il fallait 2 400 oiseaux

pour fournir une cuiller de langues par personne. On les servait dans un potage de légumes. Cela ne revenait pas aussi cher qu'on pourrait l'imaginer car les oiseaux privés de langue, farcis et rôtis, étaient offerts, dans d'autres lieux, à des dineurs qui ne remarquaient même pas que quelque chose manquait à ces petites bêtes.

Les nids d'oiseaux nous sont plus familiers aujourd'hui car le potage de nid d'hirondelle figure aux menus des restaurants chinois du monde entier. Les nids d'oiseaux comestibles sont souvent décrits comme des nids d'hirondelles ou d'hirondelles de mer. En réalité, il s'agit d'une certaine espèce asiatique de martinets.

La théorie couramment admise était que les nids se composaient de varech comestible à moitié digéré puis regurgité pour la construction du nid. Harry E. Wedeck qui, dans son *Dictionnaire des Aphrodisiaques*, décrit le potage de nid d'oiseaux comme « extrêmement aphrodisiaque », ajoute que les algues sont « collées ensemble par les œufs de poisson qui abondent en phosphore ». Cette explication a récemment été remplacée par une autre, qui affirme que les nids sont constitués par la salive des oiseaux. C'est ce qui expliquerait que les glandes salivaires des martinets grossissent pendant la période précédant l'accouplement, sécrétant du même coup un épais liquide visqueux qui sera restitué sous la forme de fils ; il s'agit d'une substance azotée à 80 % et insoluble dans l'eau.

Il est possible que la nouvelle théorie ne vienne pas annuler tout à fait l'ancienne et que le varech puisse entrer également dans la composition de ces nids. Sa présence semble être révélée par plusieurs détails. Par exemple, un potage fait avec des nids d'oiseaux est gélatineux ; la gélatine, sous la forme qu'on appelle agar-agar, est précisément dérivée d'une sorte d'algue que l'on trouve dans la même région que les nids d'oiseaux comestibles. L'agar-agar, de même que le liquide décrit plus haut, ne se dissout pas dans l'eau froide (mais dans l'eau chaude, oui). Si vous commandez un potage aux nids d'oiseaux, de nos jours, dans un restaurant chinois, il est plus que probable que l'on vous servira un substitut et non ce que vous aviez demandé : le substitut en question sera de l'agar-agar (ou

plus exactement un substitut de substitut : il s'agira en effet d'agar-agar synthétique, et non de celui qui provient du varech).

La substitution est la règle désormais car les véritables nids d'oiseaux sont hors de prix. Le martinet accroche son nid au flanc de falaises tombant à pic dans la mer ; il faut payer des fortunes pour que des hommes acceptent d'entreprendre cette tâche difficile et dangereuse qui consiste à aller détacher ces nids le long des pentes vertigineuses où ils sont accrochés. Et même une fois cela fait, le procédé qui consiste à préparer les nids pour les manger est une opération extrêmement coûteuse. On doit d'abord les laver dans plusieurs eaux différentes, tandis que les petits morceaux de duvet et de plumes qui restent collés sont méticuleusement ôtés avec des petites pinces. Le résultat de ces opérations est que le prix des véritables nids d'oiseaux a tellement augmenté qu'ils ne sont plus guère servis qu'au cours de fêtes fastueuses où les problèmes financiers n'ont au-

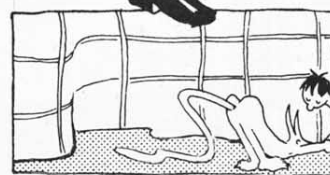
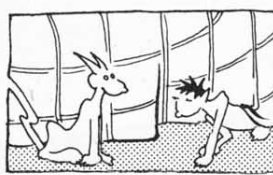
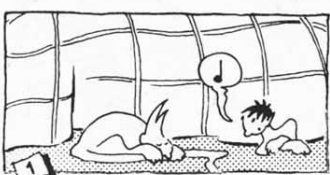
cune importance... par exemple le « Banquet impérial » de Hong Kong, mentionné plus haut, qui comporte à son menu des nids d'oiseaux ainsi que des langues d'oiseaux. Les nids en question ne venaient pas de Chine, laquelle, au cours de son étape de modernisation, a visiblement laissé de côté la tâche périlleuse et coûteuse qui consistait à les ramasser ; ils étaient importés de Thaïlande, chose curieuse, car l'Annam, Java et certaines îles de Malaisie étaient jusque-là les pays les plus réputés comme fournisseurs de nids d'oiseaux comestibles.

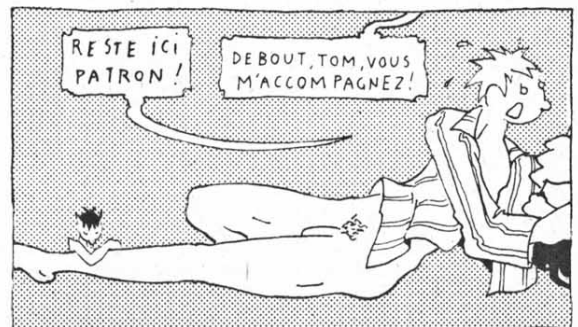
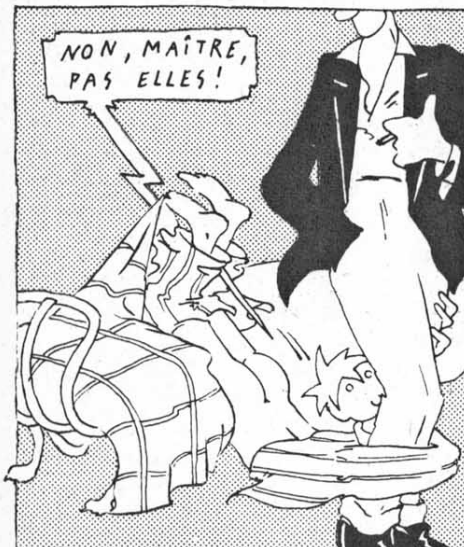
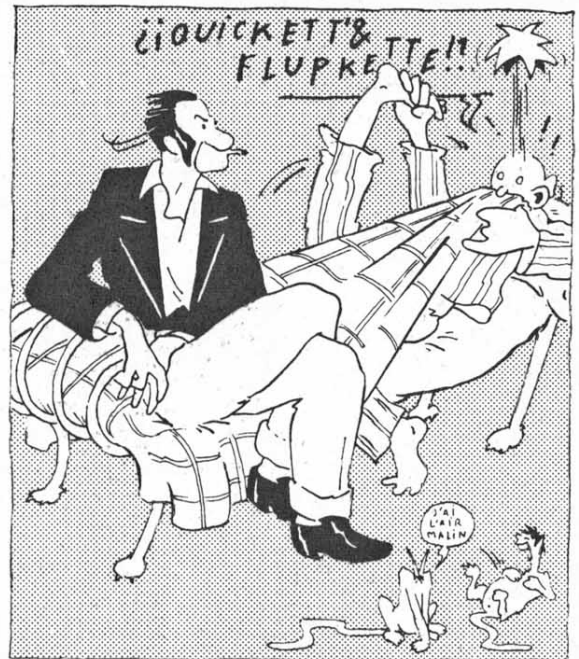
Les nids d'oiseaux, pour autant que je sache, ne sont jamais dégustés seuls, comme un aliment indépendant. Il sont presque toujours mangés dans le potage de nids d'oiseaux qui, à la base, est un consommé de volailles généralement enrichi grâce à l'addition de « velours de poulet », c'est-à-dire de blanc de poulet haché.

Waverley Root

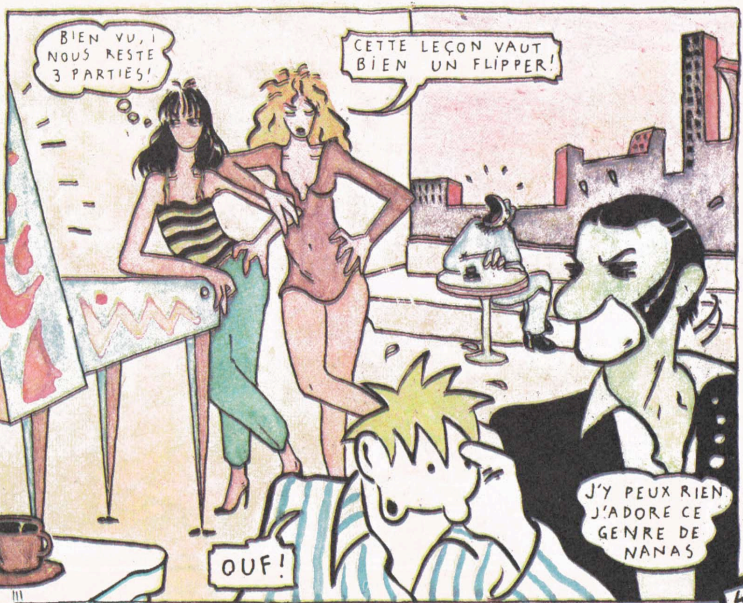
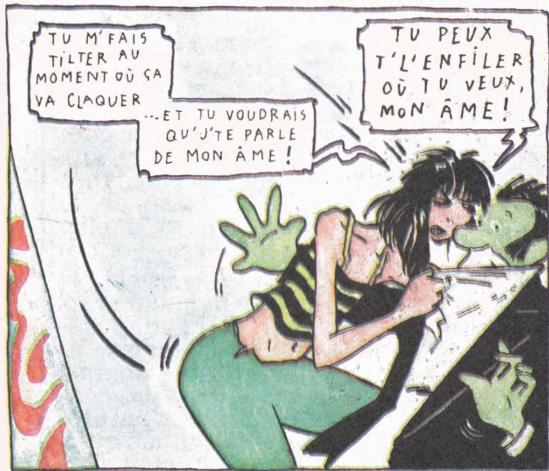
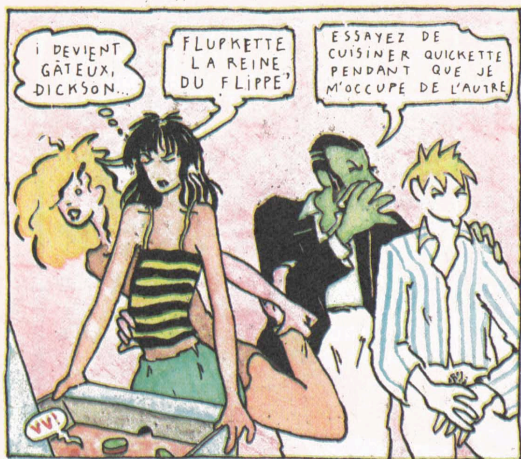
(Traduit de l'américain par Dominique Grange)











CACA — Assurément le thème le plus irrésistiblement drôle qui se puisse imaginer. Malheureusement, bien des scénaristes, et parmi les meilleurs, répugnent à l'utiliser. Les dessinateurs en sont donc réduits à glisser des crottes de chiens sur les trottoirs que leur décrivent leurs scénaristes et il faut le déplorer.

La bande dessinée sans caca, c'est comme une vieille montante un escalier sans laisser échapper un pet. Je me suis laissé aller à donner mon sentiment dans ce dico qui est habituellement totalement neutre et je m'en excuse, mais c'était plus fort que moi.

forma sans vergogne le récit au point que l'album dut sortir sous un autre titre : « Mais où sont donc passés les Camions ? »

CAMISOLE (de force). — Accessoire vestimentaire utilisé dans les bandes dessinées lorsqu'un personnage secondaire explique à la police l'histoire compliquée qu'il vient de vivre, mais il mélange tout, alors il passe pour un fou et la police appelle les infirmiers et on passe la camisole au personnage qui dit qu'il

Chefliu : Lorsque vos ponts seront rouillés, une chute sur l'un d'eux sera synonyme de mort certaine par tétanos généralisé.

Aciernand : Lorsque vos locomotives en carton à pédales seront attaquées par les Indiens munis de fusils en carton, plus personne n'ira au cinéma.

Chefliu : Vous faites de l'anachronisme facile.

Aciernand : Rira bien qui sera nommé baron le dernier

LE VÉRITABLE DICO DE LA B.D.

CAMIONS ? (Mais où sont donc passés les) Le meilleur dessinateur de camions, en tout cas celui qui est reconnu comme tel par le plus grand nombre, est incontestablement Patrick Maicric.

« Fut », devrait-on dire, car s'il est toujours vivant, il n'exerce plus son art depuis son admission anticipée dans un centre de retraités de la route.

La baisse de production se situe en plein milieu d'une histoire s'intitulant initialement « l'Invasion des Camions en Caoutchouc ». L'aventure fut terminée par Félix Sorcièlezède, spécialiste des immeubles de banlieue, qui trans-

est pas fou et c'est vraiment un moment à se fendre la gueule.

CARTON (baron Chefliu de). — Personnage principal d'une chronique dont l'action se déroule au siècle dernier et contant la lutte héroïque que le baron mène pour convaincre les industriels de choisir le carton plutôt que le fer.

Un moment fort du récit, par ailleurs gentiment dessiné par Willy Nonnon au trait si délicieusement hésitant, est le dialogue entre Chefliu (il ne sera nommé baron de Carton que plus tard, en guise de consolation, car il échouera. Glorieusement, mais il échouera), et Fernand Aciernand, le tenant du fer.

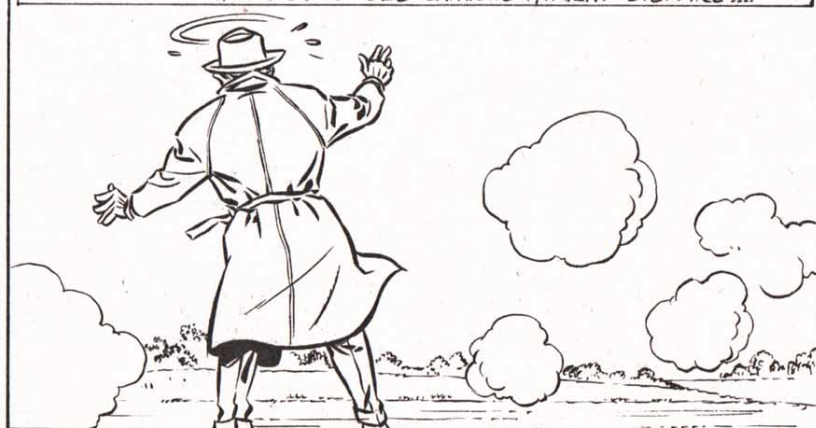
AWASIRTAKI (l'ours). — C'est le nom d'un nouveau venu dans la B.D., un petit ours aux yeux bridés qui met tout le temps son nez dans les essaims d'abeilles pour voler leur miel et qui, la truffe gonflée de piqûres, exécute une désopilante danse un pied sur l'autre.

Nous avons demandé à son auteur, Michel Lustucru-Perle, ce qui lui avait donné l'idée de ce personnage. Il nous a gentiment reçu, dans son P.3 ensoleillé l'après-midi où sa charmante épouse nous a fait goûter sa spécialité, la tarte aux pommes à l'ail accompagnée d'un petit blanc anisé de la meilleure décennie, et a bien voulu nous répondre.

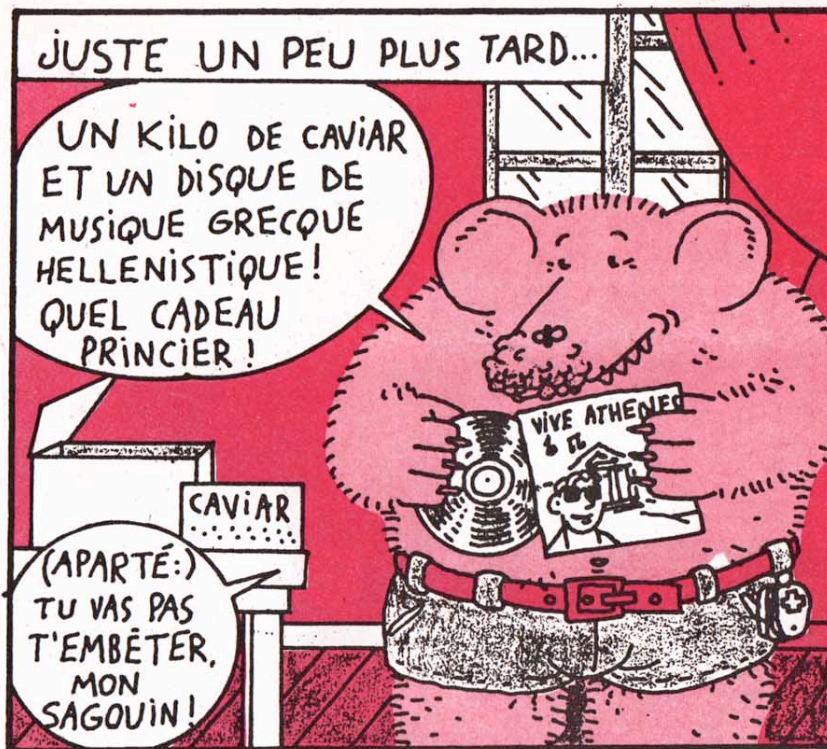
« J'aime les ours et le sirtaki. Ne pouvant appeler mon ours Sirtaki qui est déjà déposé, comme nom d'un canard, ni Kawasaki déjà déposé comme marque, j'eus l'idée de contracter les deux noms en prenant garde de substituer au K de Kawa un C pour avoir plus de chances de figurer dans un dictionnaire à suivre dont l'existence est souvent brutalement interrompue. L'idée du miel n'est venue que plus tard, d'une réflexion de mon épouse : on ne prend pas la peau de l'ours avec du vinaigre. J'ai aussitôt pensé qu'il me serait impossible de faire danser Cawa, comme l'appellent ses amis, si je ne le récompensais pas d'un peu de miel.

J'ajouterai que Cawasirtaki signifie en japonais « avoir ses ours », que ma femme est Japo-

MAURICE, SAISSANT SON COURAGE À DEUX MAINS, OUVRE BRUSQUEMENT LES YEUX. CE QU'IL VIT LUI GLAÇA LES SANGS : LES CAMIONS AVAIENT DISPARU !!!!



L'instant précis où Sorcièlezède prend la suite de Maicric



naïve et que lorsqu'elle est indisposée, il lui est impossible de réussir une tarte ni de différencier eau et vin blanc », conclut Lustucru-Perle.

Puis nous allâmes vomir dans la baignoire.

CÉLESTE ALOUETTE. – Bon démon des condamnés à la guillotine, toujours opposé à Funeste Alouette, le mauvais ange des mêmes.

Leur passe-temps favori est de



Extrait de « Funeste est un sagouin »

réveiller les condamnés la nuit pour leur souffler l'attitude à observer lors de l'aube cruciale. Pour Céleste, il convient de rester digne et chier dans



Extrait de « Celui par qui les petits ennuis arrivent »

son froc ; pour Funeste, il vaut mieux chier avant d'aller à la mort et pleurer abondamment pour donner des regrets à ses bourreaux en leur laissant croire qu'on était récupérable.

CELUI PAR QUI LES PETITS ENNUIS ARRIVENT. – Titre d'un album mal connu, mal distribué, démontrant en filigrane que si les Arabes ont subi des vexations ou autres contraintes à certaines périodes de l'histoire de la France, c'était en fait à eux qu'il fallait s'en prendre. Et de rappeler fort justement les exemples du passé. Sans Pompeï, pas d'ensevelissement de Pompeï, sans culottes, pas de sans-culottes, sans protestants, pas de Saint-Barthélemy, sans Indiens, pas de massacres d'Indiens, sans juifs, pas de camps d'extermination, sans Biafra, pas de génocide, sans Noirs, pas de racisme, sans Arabes, pas de ratonnades.

Détail drôle, le nom de l'auteur : Géroninoirberg. Pseudonyme humoristique rappelant qu'il s'agit ici de rigolade et qu'on ne saurait prendre son album pour un quelconque manifeste politique.

Hugot

Cire : l'homme poignardé



Bric à brac démoniaque



Photos Anne Testut

COLLECTIONNEURS/ COLLECTIONNÉ

UN appartement de nuit, à 4 h de l'après-midi. Sur le divan, un pékinois empaillé, une mèche de cheveux humains attachée à son ruban rose. Une guirlande de fleurs de cimetière en porcelaine encadre la porte du petit salon. Les rideaux noir et or sont tirés. Dans un cube transparent, la tête en cire d'un homme poignardé, les yeux levés au ciel. Sa plaie saigne encore.

Kelleck évite de sortir le jour. Depuis une dizaine d'années, elle ne porte que du noir ; dans la pénombre du matin, elle choisit sa tenue au toucher. Nicotlet, lui, porte barbe et moustache, costume-cravate et fume la pipe. Parfois ensemble, souvent séparément, ils font de la BD, illustrent des livres pour enfants, des polars et de la science-fiction.

« Le noir est la première chose qui nous a intéressés, par révolte contre notre éducation » (chez les bonnes sœurs et les curés lyonnais). Un jour, Nicotlet tombe sur une nouvelle, « Le Musée des Diables », l'histoire d'un homme qui collectionne des diables. « En fait, on n'avait pas décidé de faire une collection. La découverte des objets s'est faite à travers notre goût du romantisme, du fantastique et de l'occulte. Et on avait envie de ce genre de décor. »

Ils découvrent leur premier diable (rouge) chez un antiquaire. « Il nous en a procuré d'autres, puis on s'est mis à en trouver aux Puces. » Ils chinent tous les week-ends ; petit à petit les brocs commencent à les connaître et leur mettent des objets de côté. « Quand des copains repéraient quelque chose, on traversait tout Paris pour voir la pièce. Si on pouvait pas l'acheter, j'en étais malade - j'avais des poussées d'adrénaline. »

Ils se sont intéressés à toutes les représentations du diable, de la litho (« Le baiser du Diable ») aux préservatifs (en caoutchouc rouge). La plupart de leurs objets de salon - encensoirs, bougeoirs, pyrogènes, cendriers, - sont des bronzes datant du XIX^e siècle. « Chacun a son endroit précis. Ça peut changer, mais quand je m'assieds ici, j'aime bien voir tel objet sous tel angle. »

Au XIX^e siècle, le diable apparaît sous diverses formes : poule, éléphant, démon mi-homme mi-chèvre. Il a un visage sur le ventre ou sur le cul, des cornes ou des crocs, une cape ou des ailes. Etre bisexué, il est rarement représenté comme tel. « On pensait qu'il y avait beaucoup plus de modèles que ça. Mais la figuration du diable est finalement extrêmement classique. Le plus beau, c'est Lucifer, l'ange dé-

chu porteur de lumière. Il a une couronne avec un serpent, symbolisant la connaissance, et deux ailes de chauve-souris. Nous avons aussi un genre de Faust avec sa grande cape. »

Leurs objets ne sont pas « chargés » ; ils n'ont jamais servi à des envoûtements. « Ça se sent. D'ailleurs ces pièces-là se transmettent et passent rarement dans le domaine public. C'est un risque chez soi, où on est constamment irradié. » Dans un musée (1), le risque n'est pas le même puisqu'il y a accumulation d'objets chargés. Malgré cela les musées eux-mêmes passent parfois par des rites de désenvoûtement. « Les gens nous disent : « Vous allez avoir plein de pépins... », mais ce ne sont que des superstitions. Nous, on vit très bien avec eux. »

Ils n'ont jamais fait des échanges avec d'autres collectionneurs. Mais on le regrette. On aurait pu revendre deux objets pour en acheter un plus beau, mais on s'attache. On se demande lequel garder et on n'arrive pas à se décider. Une collection existe aussi par l'accumulation. Pour le moment on n'achète plus, mais de là à les vendre, ah non ! »

(à suivre)

Vivian Ostrovski

(1) Il y avait un Musée de la Magie à l'Ile de Man, mais il a été vendu aux Américains. C'est sur cette même île qu'il y a une race de chats sans queue.

BLITZO ⚡ SCHWARTZO



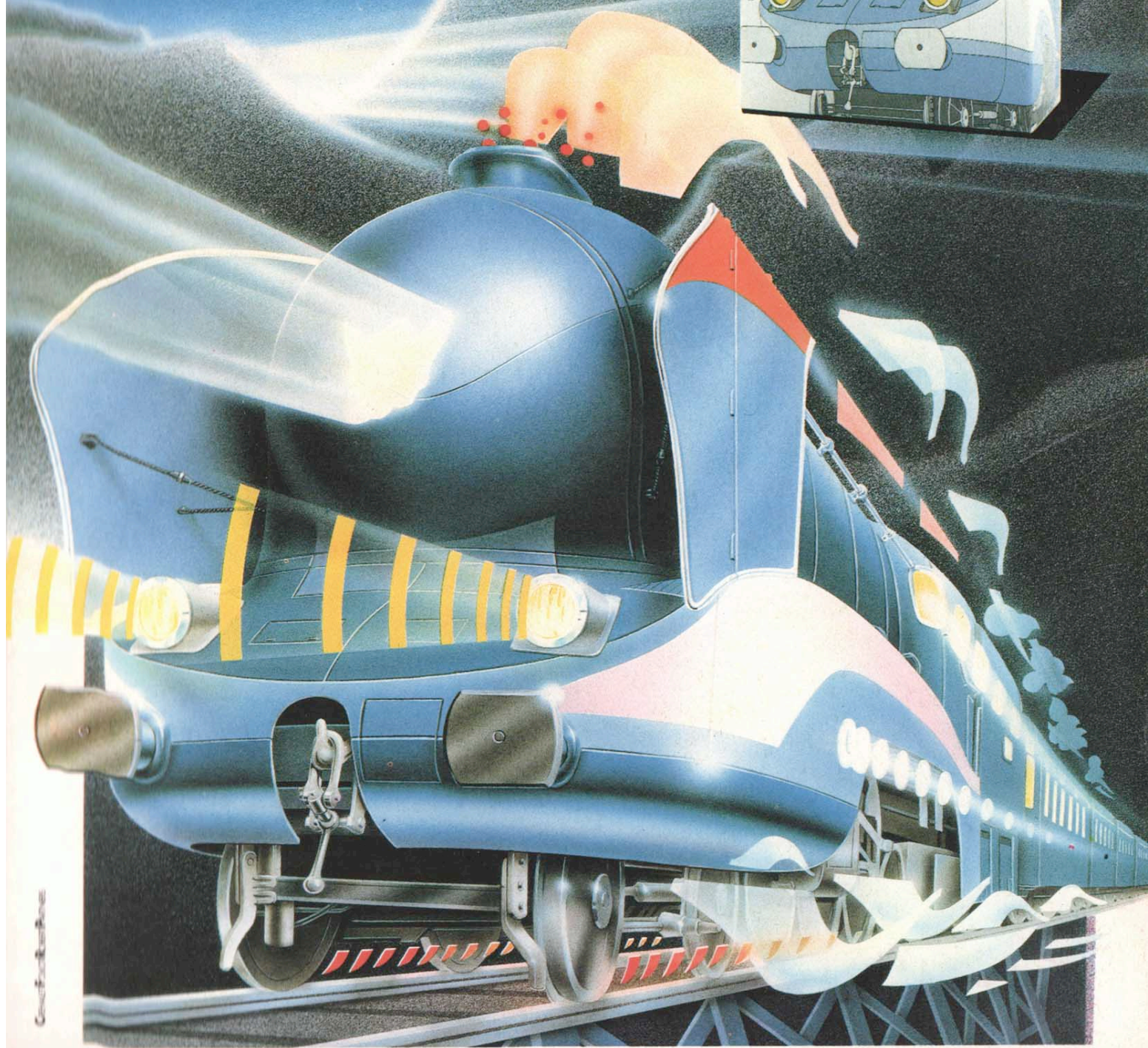
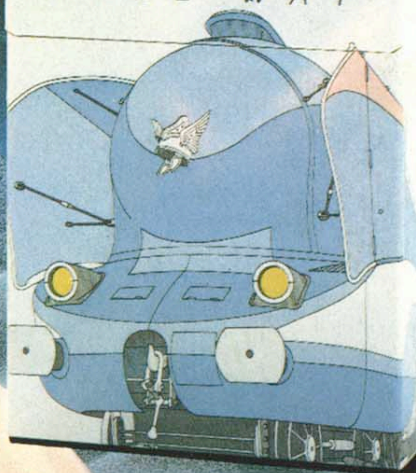
Zepin

DISJONCTION DISRUPTIVE

GAULOISES

Blue Way

GAULOISES
BLUE WAY



GAULOISE

GAULOISES BLUE WAY 20 CIGARETTES SANS FILTRE